



Alain BOUCHER

Le
naufrage
d'*Eléphant*

et autres navigations
du Babordais
en mer de Cocagne

Roman maritime insolite

BOUCHER l'éditeur

Le naufrage d'*Éléphant*
et autres navigations du Babordais
en mer de Cogne

DU MÊME AUTEUR

En mer

Voitures d'eau – Les goélettes du Saint-Laurent
essai, Trois-Pistoles, 2010

La mer de Cocagne
roman maritime, Hurtubise, 2014

Une littérature de marins au pays des terrins ?
Nuit blanche, magazine littéraire, n° 139 sur la Toile, 2015

En terre

*La petite histoire du cidre au Québec suivi de
La fabrication du cidre maison*
essai, Trois-Pistoles, 2011

Cidres à l'apéro – La pomme est dans le verre !
essai, Isabelle Quentin éditeur, 2011

Laurent Verreault et GLV – Voulez-vous danser ?
récit, Isabelle Quentin éditeur, 2012

HMI – Coups de génie
récit, Isabelle Quentin éditeur, 2013

En préparation et inédits

Québec sur mer – Un ABCDaire de notre maritimité
essai

France Nouvelle, l'an 1603
roman maritime

Flâneries laurentines
récits maritimes et laurentins

Alain
BOUCHER

Le naufrage d'Éléphant
et autres navigations du Babordais
en mer de Cogne

Roman maritime insolite
inspiré de faits réels

BOUCHER
l'éditeur

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Boucher, Alain, 1956-

Le naufrage d'Éléphant et autres navigations du Babordais en mer de Cocagne : roman maritime insolite

Suite de : La mer de Cocagne. Monographie électronique.

ISBN 978-2-9816551-0-3 (PDF)

ISBN 978-2-9816551-1-0 (ePub)

I. Titre.

PS8603.O924N38 2017

C843'.6

C2017-940280-3

PS9603.O924N38 2017

Copyright © 2017 Alain Boucher

<https://babordais.ca/>

<http://alain.boucher.phare.uneq.qc.ca/>

mustela.mustel@laposte.net

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2017

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Library & Archives Canada

Distribué par l'éditeur – mustela.edita@laposte.net

Conception et mise en page :

Alain BOUCHER

Couverture :

Le chenal du Nord, en montant le Saint-Laurent,

à l'approche du banc du cap Brulé (au large du cap Tourmente)

Photo de l'auteur, novembre 2011

Ce livre numérique est disponible en **téléchargement libre et contribution volontaire**. Cette singulière forme de commerce rassure l'artiste sur une certaine valeur de son ouvrage. Pour y participer, merci de vous rendre sur le site du Babordais > L'œuvre > *Le naufrage...*



La Loi sur le droit d'auteur interdit la reproduction des œuvres sans le consentement des titulaires des droits. Or, la copie non autorisée, le « photocopillage », s'est généralisée, provoquant une baisse des achats de livres, au point tel que la possibilité même pour les auteurs de créer de nouvelles œuvres et de les faire publier par des éditeurs est menacée.

Je rappelle que toute reproduction de ce livre, partielle ou totale, par quelque procédé que ce soit est interdite sans mon autorisation. Respecter ce principe, c'est considérer les auteurs.

PERSONNAGES ET NOTES

L'astérisque indique un personnage historique véritable
(mais pas nécessairement à ce poste)

Le Babordais – matelot qualifié de la bordée de babord,
noueur

Jambe-de-chien – chat rabelaisien,
« propriétaire » du Babordais

Le Saint-Laurent* – fleuve, estuaire et golfe ; son miroir

Laurence – aubergiste de La Roche-sur-Yon,
jadis bienfaitrice et amie du Babordais

Le Tribordais – matelot de l'« autre bordée »

Première navigation

Émile TREMBLÉ DIT JOLI-CŒUR –
un fusilier de compagnie franche de la Marine

Joseph GOUÏON – un père sulpicien

Louis-Philippe RIGAUD DE VAUDREUIL* – le capitaine
de la flûte *Éléphant*

CHAVITEAU* – son pilote

BLANCHART* – son maître d'équipage

Louis DUNIÈRE – son aspirant aux signaux

SALE-DONC-MOINS – son cuisinier portugais

Richard TESTU DE LA RICHARDIÈRE* – le capitaine-pilote
royal du port de Québec

Deuxième navigation

L'équipage

Désagréable DUFOUR – le maitre d'équipage
du vapeur *Accommodation*

Jean-Jésophe LEMAY – le matelot

Augustin-Jérôme RABY* – son capitaine

Amable LAVIOLETTE* – son pilote

François BELLET – le matelot timonier,
surnommé Sans-mollir

Paddy MCGARRIGLE – le coq

Alasdair MACDONELL – le chef mécanicien

Lysius HYPPOLITE – le chauffeur

Les passagers

Les trois John : MOLSON*, JACKSON* et BRUCE* –
les actionnaires de l'armement

Duncan GRAY – un garçonnet curieux

Jonathan GRAY* – son père, notaire des armateurs

Louis DUNIÈRE – un lieutenant, aide de camp de Chenneque

Martin CHENNEQUE* – son patron, capitaine et inspecteur
de la Maison de la Trinité

Les épouses MOLSON et BRUCE, John MOLSON le Jeune

Autres

François BOUCHER* – le maitre de havre du port de Québec

Un Tribordais

Troisième navigation

Joseph FAVRE* – le contremaitre

Jack BOYD – un *foreman* en devenir

Un Tribordais

Un équipage

Quatrième navigation

Alfred LAVOIE* – le capitaine de la goélette *Baie St. Paul*

Léon BOUCHARD – à Antoine « les Petits », son matelot,
surnommé Théo,

Louis CARRÉ* – à Edmond, le gardien du phare
de cap Saumon

Nérée LAVOIE – le capitaine de la goélette *St. Rita*,
oncle de Léon

John MACDONALD* – le capitaine
du cargo *SS Canadian Trapper*

Cinquième navigation

Joseph HARVEY* – le capitaine du traversier
Isle aux Coudres

Noël HARVEY – à Élie de la Pointe-en-Bas,
son mécanicien et matelot

Mémère HARVEY – la mère du capitaine

Les passagers

MATTE*, docteur ; Adélarde à Gaudioise LECLERC des Fonds,
surnommé Ragout ; Rosaire, le général du magasin ;

Josette, la femme qui buche ; Georges à Joseph à Dieudonné
TREMBLAY, surnommé Bôzâr ; Horace DESGAGNÉS*,
capitaine retraité ; CIMON*, curé ; Alexis et Léopold
DESBIENS, cousins, débardeurs

NOTES

Ces aventures de mer sont inspirées de navigations réelles sur le Saint-Laurent et ses affluents, et du quotidien de la Laurentie. Les lieux, circonstances et détails vérifiables ont été respectés, dans la mesure des connaissances et du possible, et ces navigations sont plausibles (à l'exception de la troisième, bien entendu, sortie tout droit de notre riche tradition folklorique).

Les notes, informations et détails utiles à une agréable mise en contexte culturel et historique de ces lieux, personnages, bateaux et navigations laurentines sont rassemblés sur le site *La goélette insolite du Babordais*, à l'adresse <http://babordais.ca/>



Insolite *adj.* Qui provoque l'étonnement, la surprise par son caractère inhabituel, contraire à l'usage ou aux règles, ou par sa conduite inattendue.

Bienvenue à bord !

PROLOGUE

En ce moment précis de cette histoire, je suis assis à table – endroit de tous les meilleurs possible – en compagnie du Babordais, matelot premier brin. Je joue les détachés, j’ai les yeux à demi-fermés, l’air de roupiller en pleine digestion mais je suis alerte à observer attentivement cet incongru, à guetter la suite. La tête qu’il fait ! Si je ne savais pas avec certitude qu’il est amoureux de moi et que ce sourire figé en est un signe indéniable, je le qualifierais de crétin, avec un faciès niais. Mais il n’en est rien et il m’aime. Et moi donc ! Tellement ! et nous nous sommes assez fatigués à la manœuvre ensemble pour que je puisse sonder profondément ce sourire.

En vérité, il me regarde mais ne me voit pas : il réfléchit à sa drôle de vie et ses réminiscences le réjouissent, le comblent.

J’ai trouvé le Babordais – et il s’agit bien de *mon* babordais – en 1541, le jour de saint Jean, alors que je traversais pour la première fois de ma jeune vie au Nouveau Monde. J’étais à ce moment mousse de cale pour ce Malouin venu tenter de construire un pays en Canada. Un voyage interminable de bredins mal foutus dès avant l’appareillage ; de quart toutes les nuits du bon dieu, une cambuse vide, un navire puant les

latrines, les remugles de linge de corps pas lavé et de pets de cochon. Après trente jours de ce calvaire marin, en escale à Quirpont de Terra Nova, la nef immobile enfin, ancrée, nous avons par hasard croisé ce Basque avec son matelot, venus là pêcher la morue. À l'épaule de notre malodorant mouille-cul, leur navire gigantesque sentait bon la coquerie et l'essardé de frais. En catimini j'ai déserté et, main gauche au cœur, j'ai vraiment fait la meilleure affaire de ma vie. *Satann-quienn !*

Maitre Alcofribas l'avait prédit lors de notre entretien, venu consulter Cartier rue de Buhen à quelques semaines du départ. Il m'avait parlé franchement en me fixant dans les yeux : *En été, je ne sais quel vent courra, mais sais bien qu'il doit faire chaud et régner vent marin. Beau fera se tenir joyeux, et boire frais. Et combien l'ont dit, qu'il n'est chose plus contraire que la soif.* L'été m'apporterait donc la vie sauve encore cette année-là, et de l'eau fraîche en quantité pour boire et se laver. Foi de fol pronostiqueur faiseur de rébus, écorcheur de latin : la meilleure ou la pire affaire de ma vie ?

Ce jour donc de saint Jean, lanterne en main dans la demi-obscurité et en un silence étonné, mon Babordais contemplait béatement le fond de ce confortable panier dans lequel je m'étais caché et prenais un peu de calme sieste et repos. Mes premières heures de présence à leur bord avaient été longues et difficiles. Et chargeantes aussi, affamé bide en gouffre que j'étais alors, me rappelant que j'avais beaucoup mangé et tant autant bu, pour me refaire une santé. Ouvrant l'œil sur le visage clair-obscur du matelot, il m'a tout de suite plu, avec son sourire benoit. Je l'ai adopté sans hésitation.

À cette époque ou peut-être un peu avant, il ne se nommait pas Babordais. Je l'ai une seule fois entendu expliquer à son voisin de gamelle qu'il avait eu autrefois un vilain nom en bas-

breton qui aurait voulu signifier « enfant abandonné anonyme ». Mais je n'en veux point savoir davantage ; il s'appelle Babordais maintenant, ce qu'il est bien d'ailleurs, matelot qualifié de la bordée de babord. À nous deux Babordais et moi, nous composons le meilleur équipage de toutes nos navigations. D'abord, nous goutons fort bien les bons manger et les bien boire ; ensuite j'aime qu'on partage et lui aime partager. Lui apprécie s'activer à la manœuvre, moi je préfère le *farniente*. Cependant, nous sommes tous deux d'une aimable lenteur et pour cela, le rythme de la mer nous sied parfaitement.

La mer. C'est grand, la Mer. Sous mes dodues apparences casanières, trompeuses, je serais volontiers attiré par les folles aventures de ces sept mers dont on radote tant. Je m'embarquerais sans sourciller et courageusement sur l'océan infini, ou *mare incognita* sur laquelle on fait sans escales le tour de la Terre. Ainsi, je pourrais avec bonheur somnoler aux mystérieux chuintements de la mer des Sargasses, qui n'a point de rivages ; roupiller sur les vagues chantantes des exotiques mers de Chine et du Japon ; humer en toutes voluptés la parfumée mer d'Arabie aux odeurs de kif et de sables ocre ; dormir bien au sec, au chaud et à l'abri d'un confortable branle sur la berçante mais déchainée mer du Nord et tanguer et rouler paresseusement sur les longues houles grises de la mer d'Iroise.

Mais *bast*, mon Babordais est davantage sédentaire...

Lui radote plutôt Saint-Laurent. Il répète à l'envi à qui veut bien l'entendre que sa mer en Québec, ce géant Saint-Laurent et sa Laurentie, est bien assez déchainée, houleuse, exotique, parfumée et mystérieuse. Un matelot n'a pas besoin de s'en éloigner, redit-il, afin de vivre les mille fortunes de ses navigations. Le Saint-Laurent est ainsi devenu au fil du temps notre complice, jamais notre ami, toujours notre allié, capricieux

membre de notre équipée. Depuis notre première rencontre, Babordais et moi voguons presque exclusivement en sa compagnie, fleuve sans début ni fin, plus vaste mer intérieure du monde connu. Depuis ce jour de saint Jean de l'an 1541. Et pour les siècles à venir.

Oui j'en conviens, cela paraît étrange. *C'est étrange.*

Ensemble dès la première année de notre vie commune, nous avons été tragiquement éprouvés par le sort au large de l'île au Basque¹, à maigre d'eau mais toujours assez pour... Un accident, tout bascule. Mais ensemble également, nous avons été généreusement dédommagés par la vie ; depuis toutes ces années maintenant, nous menons nos aventures en Laurentie, en toutes coques depuis notre barque noire de Charon jusqu'aux plus grands navires sur la voie bleue.

En réalité, bienheureux sommes-nous sur ce fleuve ! Jamais une seule existence ne nous suffira pour en saisir toutes les couleurs, depuis son détroit de Belle-Ile au nord-est en bas jusqu'à ses rapides du Rocher-Fendu au sud-ouest en haut, du cap Anguille de Terre-Neuve aux marais du lac Saint-François en Haut-Saint-Laurent. Cinquante courtes années d'une seule vie ne contiendront pas ces indispensables fortunes de mer, naufrages, sauvetages, montées, dérives, descentes, cabotages, échouages, pêches et traverses. Cinq siècles ne seront jamais de trop pour croiser avec tous ces marins, capitaines et matelots glorieux ou anonymes, réels ou imaginaires de notre géant fleuve ; ces gens de tous temps qui n'en connaissent que trop les dangers mais aussi les beautés ; ces bâtisseurs de voitures d'eau pour aller sur les routes « couleur-saint-laurent », et les autres qui trouveront également les manières, les détours et les calculs, les mots et les saisons pour s'en faire un allié, à défaut d'un ami.

¹ Voir *La mer de Cocagne*

Un seul règne d'homme ne permettra pas à mon Babordais d'apprendre tous les nœuds marins à tout faire, toutes les chansons du bord à tout manœuvrer. Il faudra bien plus d'un demi-siècle pour goûter tous ces plats, bons et mauvais, de tous ces coqs de tous ces navires et humer – humer seulement ! – toutes ces bagosses et ces guildives planquées sous les tillacs secrets ou repêchées dérivantes en barils, passées par-dessus bord des *rum-runners* pourchassés par la garde côtière. Nous avons été généreusement dédommagés par la vie : nos joyeuses fortunes valent davantage qu'almanachs et calendriers, et la malemort soit des tristes calculateurs de siècles.

Notre ordinaire à nous est chargé jusqu'aux barrots d'histoires marines, de rencontres étonnantes et colorées, de navigations nonchalantes ou périlleuses, de mouillages ondulants et craquants sous les étoiles, de cordages odorants de goudron et de gamelles bien grasses de lard ou de cochon. C'est à peu de choses près tout ce que nous possédons. Moi, je n'ai que mon Babordais dans la vie, et mon branle. Lui n'a que ses merveilles à raconter, un cadran solaire reçu en cadeau de Jacques Cartier, marin d'entre tous en ce pays, un carnet de notes, un sac de gabier pour ranger outils, bouts, fils et bitords.

Bien sûr aussi, avec notre Laurentie, il m'a moi, Jambe-de-chien, le chat.



PROLOGUE VÉRITABLE

Depuis une ampoulette si ce n'est davantage, Jambe-de-chien, mon chat, est assis sur la table tel un prince d'Orient, immobile, face à moi. Il m'observe derrière ses paupières mi-closes. Je le sais. Il feint de somnoler, très légèrement gité sur babord, amarré à l'épaule de son écuelle vidée et proprement torchée, mais il a ses coutumes. Il réfléchit, à ses jenesaisquoi comme de raison, mais suis certain que ces moments digestifs sont fertiles en images et songes, et non seulement en rots sonores et autres bruits intestinaux appropriés aux circonstances.

Je vis quelque chose d'inusité, d'inexplicable avec ce petit animal, qui me suit depuis que Jacques Cartier m'en a fait cadeau, un siècle d'autrefois. D'abord, jambe-de-chien, c'est le nom d'un nœud parmi les plus utiles et faciles à réaliser mais d'allure tout emberlificotée dans lui-même. Quand j'ai reçu mon chat ronflant dans un panier, il dormait comme seuls savent faire les chats, tout tortu cul par-dessus tête et les pattes sens devant derrière. Un tas de bouts, des torons décommis, une aussière emmêlée, une jambe-de-chien, alors quoi. Je l'ai aimé de suite et lors adopté ; il vit à mes côtés depuis partout toujours, malgré qu'en sa qualité de chat, il ne soit pas assurément et d'emblée

bienvenu à bord par Jean Matelot. Ces démons portent parfois malheur, semble-t-il... Alors en vrai chat qu'il est, il vernouche en liberté surtout la nuit et dort beaucoup le jour dans son grand sac, que je porte presque en permanence en bandoulière afin de l'accueillir au besoin.

Jambe-de-chien est mon précieux ami. Je n'en ai que peu. Ou alors que lui. Il y a bien eu cette fille autrefois, Laurence l'aubergiste, connue une toute petite semaine avant mon appareillage des Sables-d'Olonne pour le Nouveau Monde. Malgré la brièveté de notre vie commune, nous nous étions entendus à merveille elle et moi sur toutes choses de la Mer et de l'Assiette ; je croyais, je pensais, j'espérais, je voulais lui revenir, avec des projets imprécis de fond d'âme, de lueurs d'yeux. Je venais alors aux Terres Neuves pêcher tous les ans depuis sept ans ; je retournais au Nouveau Monde pour une dernière fois peut-être, afin de faire fortune pour elle, avec elle peut-être. Je quitterais ma misère, abandonnerais définitivement mes vilenies de jeunes années, hardes miteuses, paillasses pouilleuses, écuelles fendues, bouillasses pourries, miasmes nauséabonds, tuteurs véreux. Je ne connaissais que cela jusqu'alors, et n'avais pas même conscience qu'existaient, que se pouvaient fleurir l'empathie, le partage, la bonté, le don, l'amitié, la Connaissance. L'Amour d'elle peut-être.

La vie a fait autrement et suis resté ici, sur ma mer de Cogne. Depuis, Laurence m'a peut-être pleuré ; aurait-elle souffert de mélancolie ? puis de nostalgie ? Enfin, après toutes ces années de disparition, fermant les yeux, elle m'aura remplacé possiblement, oublié probablement. Moi pas. Si dans les brumes du temps j'oublie un peu les détails de son visage et l'odeur de son sillage, le froufrou de la robe bleu-plaisir de mon amie m'accompagne sans cesse, tous les jours de ma vie.

Froufrous en bleu, en verts tourbillonnants de joie ; plis calmes et bien pris en turquoises bleutés de passion ; volants claquant en tempêtes de gris de craintes chagrines ; délicats balancements chaloupants sensuels en bleu-vert de tendresse, à garnitures blanches. Autres souvenirs sensoriels des qualités de la fille, outre la fraîcheur de son vin rosé, elle portait aussi un tablier blanc hiver, que constellaient les indices du menu du jour sur fond d'effluves de soupes chaudes. Les froufrous colorés de sa robe m'habitent entièrement, tous mes jours de Mer. Seuls son visage et son corps ont changé, bien que certaines courbes et rondeurs lui soient restées.

Toutes ces années, j'ai navigué. Avec Laurence, sous ses traits nouveaux, éblouissants, sensuels.

Je cherchais de l'or, j'ai trouvé la richesse ; je cherchais la fuite, j'ai trouvé l'Ailleurs ; je cherchais l'horizon clair, j'ai trouvé le Saint-Laurent. J'ai pensé rentrer, finir mes jours auprès d'une amie ; je coule plutôt des jours infinis sur une mer qui porte son nom. Elle m'a tout donné, tout partagé. À boire et à manger sans fond, les craintes et la sécurité à la fois, chaud et froid, ses humeurs mauvaises et belles des jours changeants, ses amis et ses lumières de tous horizons, des caresses de vents et ses richesses, ses couleurs du jour maintenant, ses douleurs des négligences, ses marées de mortes et vives-eaux des treize lunes et mille saisons. L'amour de la Vie et tant d'autres aventures.

Toutes ces années, par Laurence et avec Jambe-de-chien, j'ai navigué en mer de Cocagne. Ils sont mes amis, ils sont moi, je suis eux.



MARÉE DE JUIN

Toutes ces années, j'ai navigué.

Toutes ces saisons, devrais-je plutôt dire, parce que l'année du fleuve à naviguer n'a que trois saisons et précisons alors que l'hiver, les marins *font marée*. Assurément, au besoin ils font marée en toutes saisons, certainement lorsque le jusant les empêche de monter ou le flot de descendre, ou qu'ils doivent affronter vent debout le suroit ou le nordet, inutilement et sans résultat, puisque le Vent est avant tout un allié, pas un imbécile empêcheur. La sage lenteur – ou lente sagesse – recommande alors de s'abriter, de s'ancrer et d'attendre. De faire marée quelque part dans une anse.

Toutes ces trois saisons de navigation de toutes ces années sont ma manière personnelle de contribuer à bâtir le pays. Leurs Excellences et le grand voyer ont bien entrepris de faire construire routes locales et chemins royaux, sur papiers et plans depuis quelques décennies. Le bruit court que ce grand voyer Robineau vient de quitter ce monde et avec lui, tout un l'espère probablement, les incessantes plaintes sur la piètre qualité des chemins sous sa responsabilité. Il y aura des routes en ce pays un jour, à n'en pas douter. Pour l'instant durant nos mêmes

identiques trois saisons, sur les rares voies terrestres on va en char à bœufs. Mais j'affirme que le moindre madrier flottant garni d'un carré d'étoffe tendu sur une pôle est plus rapide que la route, même en faisant marée ici et là. J'ai une certaine fierté à participer de ma maritime manière à la construction de ce pays.

Le Saint-Laurent est donc bien le seul chemin qui va partout en cette Laurentie. Pour l'instant, rien n'indique que le pays immédiat s'étendra bientôt vers le nord-ouest et le sud-est ou ailleurs au delà des montagnes qui bordent sa vallée ; c'est le nombre d'habitants qui fait défaut. Malgré cela, les Champlain, Albanel, Radisson, Nicollet, Cavelier de La Salle et autres Louis Jolliet s'égaillent en tous points du compas en montagnes et forêts. Peu importe leur cap, on parviendra de toute manière à ces endroits improbables et sauvages par les grandes voies de navigation : Saguenay, Chaudière, Saint-Maurice, Richelieu, Outaouais et combien d'autres. Ainsi, les bateaux et les marins pour les conduire sont essentiels à la bonne marche de ce pays et à sa grandeur, le fleuve est sa seule route fiable et efficace.

Aux géographes, je préfère alors les hydrographes. Ils s'emploient, en toutes difficultés par la nature même des lieux, à cartographier ce fleuve-à-partout-aller. Avant eux, l'ignorance était presque totale, bien que rassemblée en de somptueux portulans colorés, candeurs et folles espérances alimentées des superstitions et ragots de l'an ou du moment dans les palais d'Europe. Lui succédèrent les effarants dangers et incertitudes des réelles navigations au temps des Basques d'abord et de Cartier ensuite. Puis Champlain a le premier offert ses cartes et ses notes approximatives, reçues de l'expérience et science du capitaine François Gravé, sieur du Pont. Contre les périls non reconnus alors et lieux inexplorés par ceux-ci, Jean Deshayes a

brandi sa profonde compréhension du fleuve au tout début du siècle, sur une carte qui nous sert encore aujourd'hui. Du temps de l'intendant Talon, Martin Boutet a calculé les marées du Saint-Laurent et nous a enseigné les mathématiques, la navigation et le pilotage au collège des jésuites de Québec. Louis Franquelin lui a succédé là, puis Deshayes encore.

Je me souviens d'eux tous avec bonheur, pour ces bonnes années où nous avons navigué ensemble : Martin de Hoyarsabal le Basque pilote savant généreux, l'indispensable et géant Pontgravé fidèle bon vivant goutteux, Champlain le dégingandé maladroit grande gueule, Deshayes le scientifique impie, Boutet le pauvre et modeste mathématicien qui a formé ici tous ceux qui sont rompus au métier de navigateur, Franquelin le triste ingénieur absent mais tellement rêveur et artiste, Louis Jolliet l'intrépide et affairé pilote. Le Saint-Laurent est une route dangereuse mais sûre désormais, grâce à eux qui en ont étudié les vents, les courants, les marées, les fonds et les caprices.

Mais encore faut-il savoir y aller avec prudence et de la bonne manière. Avec de bons bateaux et de bons pilotes. Et au bon moment, sout' à poud' ! Comme l'écrit cet érudit Deshayes sur sa carte du début du siècle : *les Nord-Est, Nord-Ouest et Sud-Est sont les trois vents ordinaires de cette rivière*, et le marin que je suis se permettra de compléter *selon le temps de la saison de navigation*. En bref, difficile de naviguer en descendant en avril et mai, alors que ragent les nordets ; inutile de tenter de remonter le Saint-Laurent entre juin et octobre contre les doux mais puissants suroits. Ou bien avec les voilures appropriées, c'est-à-dire aucune de celles de ces têtus de Français, carrées, et qui ne prennent bien les vents que par les quarts d'arrière.

Il faut être bien fou ou ignorant ou indigent ou désorganisé ou négligent ou arrogant, ou alors extrêmement ponctuel en son calendrier de navigation pour aborder et affronter le Saint-Laurent en caravelle, en flute, en galion, en vaisseau ou en frégate, tous navires à gréements carrés. Il faudra attendre ces bougres de Hollandais, avec leurs voilures dans l'axe du bateau, à copier puis bricoler très bientôt je vous prie en brigantin, sloups et goélettes, pour aller par tous les vents, debout, de bouline, d'arrière.

Notre navigation à venir, si on en vient un jour à lever l'ancre, tient de cette folie négligente et désorganisée. Par exception rare pour moi, en ce juin de 1729, me voici en la Ville blanche cette fois, La Rochelle à quelques jours d'encore un autre appareillage, mais à destination de Québec, sur mon retour. Me voici aussi enrôlé matelot qualifié depuis plus d'un mois déjà sur la flute royale *Éléphant*, capitaine comte Louis-Philippe de Rigaud de Vaudreuil, cap à l'ouest pour la Nouvelle-France. Contre mon gré mais tout de même confortablement, j'ai passé l'hiver dans la mère patrie. L'automne dernier, le cotre pilote de l'île aux Coudres venu nous quérir à débarquer de l'ultime retour du vaisseau royal *François* n'a pas pu aborder. J'y servais comme pilotin et c'est régulier qu'en toute fin tardive de saison de navigation, les pilotes fluviaux à bord des grands navires en descendant ne puissent regagner leur terre. Tous les capitaines sur le fleuve doivent prendre et laisser pilote au large du mouillage des Français, à l'île : les forts mauvais temps de fin d'octobre, le coup de vent de la Toussaint, les courants puissants et les grosses mers, les mauvaises fois et humeurs de certains sont toutes bonnes raisons pour ne même pas amener la toile et ralentir à l'approche de nos pilotines. Tout de même ont-ils

l'humanité de nous garder à bord, homme, chat et bagages, et nous retourner au pays au printemps suivant !

Oui, par bonheur, Jambe-de-chien m'a accompagné en vieille France durant cette malheureuse saison tiède et grise. Nous nous comprenons vite et bien, lui et moi aimant tous deux les bonnes choses : pour passer l'hiver et varier le menu, grâce à un subtil entraînement et quelques nœuds appropriés, nous sommes bientôt devenus complices de petits larcins alimentaires, innocents mais tellement réjouissants, à passer le temps. Il en advint deux ou trois depuis notre enrôlement, il en adviendra bien quelques autres après l'appareillage.

Me voici donc matelot troisième rang en route vers le pays. Je ne suis que troisième sur cette flute royale mais qualifié et déjà plutôt doué dans le maniement des cordages à trois et même quatre torons, les épissures carrées d'iceux et le nouage de nœuds un brin compliqués, quoi qu'en dise mon chicanier de bosseman. Je suis content de rentrer au pays mais je sais de longue expérience que nous partons trop tard en saison, beaucoup trop tard, et que chaque jour perdu ici rempire notre situation, alors que ce n'est plus l'époque de l'année pour remonter le capricieux Saint-Laurent.

En prévoyants marins, nous aurions dû appareiller au début d'avril. Mais pour le compte, voici encore à venir de longs et agaçants jours d'attente venus de terre : les avitaillements généraux, avariés avant même le départ, à remplacer ; les derniers hommes d'équipage, à recruter de force dans les prisons ; les soldats des compagnies de la Marine, égarés en chemin à quelque carrefour ; les papiers et les courriers officiels incompréhensibles ou contradictoires, qui s'empilent ; les armements et cordages, attendus sans recours des administrateurs de l'Arsenal du Ponant à Rochefort ; les autorisations et signatures

et sceaux des fonctionnaires tatillons, à négocier ; les tracasseries et fantaisies des difficiles dignitaires, à satisfaire ; les passagers officiels de l'État et leur fourbi, à caser commodément dans un vaisseau déjà trop petit.

Voilà toutes bonnes raisons, même pour un navire pourtant reconnu de l'Administration royale, cap sur la radieuse Québec, de lever l'ancre avec au moins trois semaines de malheureux délai sur son calendrier, sans parler des trois mois de retard déjà accumulés sur une sage navigation.



PREMIÈRE NAVIGATION

Le stupide naufrage de la flute *Éléphant*
ou
Comment le nœud de chaise n'a pas aidé
le Babordais à se sortir au sec de l'aventure
par une si belle nuit de septembre 1729.

I – De La Rochelle au pertuis Breton

C'était également sans compter avec ces empotés d'incomparables terrins envoyés de dernière minute par faveurs royales, à s'embarquer sur le jusant finissant, souvent ecclésiastiques par-dessus le marché qui venaient dans le but d'évangéliser les incroyants ailleurs et ici. Je nomme terrin l'homme de terre, celui qui s'oppose au marin l'homme de mer. Ils sont tous les deux terriens, habitants de la Terre, mais le premier n'a hélas pas de véritable place à bord et le second est souvent désemparé, hors de Mer. Sout' à poud' ! c'est pourtant simple : la terre aux paysans, la mer aux marins.

Le jour enfin prévu de notre appareillage tant espéré, il arriva sans manquer dans le port de La Rochelle tout envasé ce qui doit arriver avec ces terrins : surchargés dans les chaloupes pour radiner sur le prix du passage vers leur bord, ils s'échouèrent dans la souille du port avec leurs malles en pontée et leur petit malheur. Guettant le prochain flot, ils furent le temps d'une marée abreuvés des jurons et des quolibets des bateliers. On les attendit alors cette marée plus tard, en riant d'eux bien sûr mais pestant et jonglant aux malchances que ces robes noires répandraient bientôt sur le navire durant les deux prochains mois.

— Qu'est-ce qu'ils font maintenant ? me demanda mon voisin de pavois, presque gêné, en tétant maladroitement sa pipe de plâtre toute neuve et blanche.

Entre deux ordres du lieutenant de marine, tout comme nous dans l'attente, beaucoup observaient avec amusement et incompréhension la manœuvre des petits frères en chaloupe.

— Soldat, on voit que t'es pas du bord.

— Oh non monsieur ! qu'il me répondit comme si j'étais son capitaine. Je suis tout juste embarqué pour la Nouvelle-France.

— Bienvenue alors, et bon vent. Je suis matelot noueur ici, on m'appelle Babordais, c'est ma bordée. Les autres sont tribordais, tu devines.

Il ne devinait pas. Il se contentait de tousser gras et cracher sans vergogne par-dessus la lisse. Fier comme un jeune coq, qu'il est d'ailleurs. Ils étaient près d'une centaine à bord, pauvres miteux enrôlés avec de belles promesses dans les faubourgs de misère des grandes villes, pour aller au Canada dans les seyants uniformes bleus du roi, trop chauds ou trop froids, selon la saison. Il est beau grand jeune homme aux cheveux bouclés bruns, aux yeux fades, et maigre et bien pâle, très pâle, probablement infesté de poux. Mais ce d'Artagnan fumait comme un clerc d'armes le mauvais tabac du recruteur, et bombait le torse. C'était déjà ça.

— Quel est ton nom, soldat ?

— Émile Tremblé dit Joli-Cœur, monsieur, fusilier. Et je suis de Mornac-sur-Seudre en Royannais. J'ai des cousines du côté Tremblé au Canada vous savez, qui m'accueilleront lorsque nous aurons conquis le pays définitivement. J'y ferai fortune, m'assure-t-on.

— Ah ? Bon ! Où sont ces jeunes personnes précisément ? Je les connaîtrais peut-être ?

— Je n'en sais rien mais je les trouverai certainement rendu là. Le pays n'est pas si grand, les gens peu nombreux et ce nom peu répandu hors de France, j'imagine.

— Bien, garçon ! Ce ne sera pas de trop, cette famille d'accueil ! Le pays est plutôt vaste sauras-tu, et dur, et a bien besoin de gaillards jolis cœurs comme toi pour porter la voix de votre grand Louis et fonder foyer avec de jolies cousines. C'est tout bon, hein Jambe-de-chien ?

Avec bonne humeur, reconnaissant son nom, mon chat réagit toujours à mes questions.

— Prwâ ? À mener la guerre comme ça aux bouts du monde, blasphème de bosseman, ses jeunes os pourriront comme ceux des autres avant l'aout foi d'animal, perdus gelés au fond des bois ou dans une sépulture oubliée, s'il ne crève pas du scorbut avant d'arriver, maudit pet de nonne.

Je me questionnais sur les boniments des recruteurs, ou les recrutements des bonimenteurs : quel peut bien être ce pays à conquérir définitivement, où l'on fait assurément fortune ? Quels mensonges racontait-on à ces pauvres bouseux pour leur faire miroiter abondance de la terre et gloire des mémoires ?

— Maintenant Émile, pour t'instruire des choses de la mer et combler ta curiosité, ce qu'ils font là ? Ils nous font manquer notre marée et nous retardent. Vois-tu, ils ont fait escale sans soucis, prier avec nonchalance et ferveur à Notre-Dame-de-Cougnes avant d'embarquer ; ils sont grippe-sous, ils sont trop nombreux à bord d'une chaloupe trop petite, et surchargés de colis et de coffres de pauvretés ; ils ont appareillé trop tard sur la marée baissante, le port est envasé à l'excès et ils ont manqué d'eau. Sout' à poud' ! mon gars : les embarquements, les marées, les courants, les cordages, les tirants d'eau, les voiles, les avirons, il ne faut jamais abandonner ça aux terrins. Surtout habillés de noir. Ils portent la poisse...

Oui, la poisse et les vents contraires qui nous retinrent ancrés dans la baie de Port-Neuf au port de La Rochelle, puis dans le

pertuis Breton, alors que nous avons donc enfin appareillé de La Rochelle en Poitou le mardi 28 juin. Huit jours de misère après qu'on eut finalement mis l'ancre au clair pour de vrai, à longer l'interminable ile de Ré à babord et la plate côte de Vendée à tribord. À moins que ce soit l'inverse d'un côté et de l'autre ? tellement on a tiré des bords à louvoyer et viré à chercher le vent. Jusqu'à ce qu'enfin la pointe du Grouin du Cou nous laissât prendre le large, le 6 juillet, tout dessus pour profiter du moindre souffle des quarts de l'est. Nous étions véritablement mal entrepris. Mais nous voguions en pleine mer, à oublier déjà cette difficile semaine de brises de nord-ouest, d'incessantes manœuvres aux roulis et tangages inconfortables, d'estomacs dérangés, et aussi de nobles et religieuses mais tout de même malodorantes éructations, nausées et vomissures.



Tribord au quart et babord au quart, cinq fois par jour la cloche piquée, et les journées s'écoulaient de bordée en bordée sur bonne mer. La fière *Éléphant* marchait bien, lourdement chargée jusqu'aux baux de tout ce qu'une colonie et son administration réclament à mille lieues d'ici et que le bon roi voulait bien fournir et faire transporter par ses vaisseaux et ses gens. À bord de la flute aussi, tout notre gréement et son remplacement, une mâture entière en pièces détachées sur le pont et à fond de cale ; une bassecour complète, vivante ou en barriques, vaches, cochons, chèvres, poules, poulets, pigeons et canards, tous prêts à servir le roi à leur humble et comestible manière, bien que soit mesurés à deux aunes les dons de la poule

et du cochon. Vivait là aussi dans la plus belle promiscuité une compagnie franche d'infanterie de Marine presque au complet, nobles officiers et pauvres soldats recrutés comme l'Émile Tremblé pour servir en Canada, à protéger le territoire de ses ennemis « et conquérir définitivement » ; des prisonniers et autres malfrats épargnés des bagnes ou des galères en échange d'une vie nouvelle en colonie. Bien sûr enfin, un bon équipage puant fort l'entrepont et la poudre à canon mais sobre et au premier abord en santé, une cinquantaine de matelots, quartier-maitres, aspirants et maitres.

À l'écart de toute cette grouillasse et racaille, et bien identifiables à leurs soutanes ou aux dentelles de leurs habits et à leur encombrante concentration n'importe où sur la dunette, de fort nobles passagers qui, avec les pièces d'artillerie, les barriques de vin de Bordeaux, les animaux vivants et les officiers, étaient tout ce qu'il y avait de respectable. Ils y étaient tous à bord de ce vaisseau du roi, ces apôtres et zélotes de la lettrine et du domaine ancestral, en une singulière et exceptionnelle agglomération, tous catholiques, tous mâles, eux qui fleuraient bon l'encens et la poudre à perruque. Il y avait surtout Hocquart futur intendant, Dosquet futur évêque et Rigaud de Vaudreuil de Cavagnial futur gouverneur et frère du capitaine. Coulant à leurs pieds, on reconnaissait aussi Son Honneur de Ceci, l'archiprêtre de la Majuscule et son vicaire personnel, le frère Mineur, le comte des Terres-d'en-Haut, monseigneur de Ceça, le père Du, monsieur l'abbé de la Particule, sire Celui-ci d'Autrement, le marquis des Terres-d'en-Bas et le chevalier de Cela. Et le premier pilote Chaviteau futur galérien, promis, après la mésaventure qu'il provoquera par son incurie. Surtout pas d'épouses, jeunes vicomtesse ou autres femelles, ou alors peu et on ne veut pas les voir. Les marins en

mer n'aiment pas les femmes, elles sont porte-malheurs. Parmi les valets et la suite de courtisans de tous iceux, un petit père de Saint-Sulpice d'une jeune vingtaine d'années d'âge, en noir de soutane et blanc de faciès, comme une gravure sur bois du Moyen-Âge. Je l'avais remarqué déjà en la chaloupe échouée dans le bassin de La Rochelle, à sa voix nasillarde de fausset, ses manières ampoulées et obséquieuses. Le crayon et le calepin à la main, il lorgnait tout le nez en l'air, relevant tout de son œil torve. Il rapportait tout à voix basse à son supérieur Dosquet avec cette onctuosité visqueuse qui ne s'apprend que dans les séminaires et les ambassades. Il affectait de tout régenter sous le regard bienveillant et patient du saint prélat. Le moustique, le taon à chevreuil, la mouche à merde quoi. Les ennuis pointaient sur l'horizon, mûre en vue mais coque noyée, vrai comme je suis.



II – Du pertuis Breton aux bancs de Terre-Neuve

— Bonjour Babordais. Vous voilà bien occupé ? Elle va bien, notre frégate, non ?

Émile Tremblé venait d'apparaître de derrière le mât de misaine sur le gaillard d'avant où, à genoux sur le pont, je m'échinai à former une baderne dans un vilain cordage de chanvre mal peigné, plein de chènevotte : vraiment, cette fois, la corderie de Rochefort se débarrassait de ses rebuts en Nouvelle-France, j'avais les doigts tout écorchés et l'humeur avec.

— Tiens bon la pipe, soldat ! bon vent à toi aussi. Je me permettrai une deuxième leçon de choses de la mer : nous ne voguons pas à bord d'une frégate mais bien d'une flute, ou vaisseau, dit-on encore.

— Ah ? Et comment savez-vous ceci ? demanda cet ingénu terrin au marin bien mouillé que j'étais.

— T'entends ça, Jambe-de-chien ? Comment je sais ça ?

— Prwâ ! répondit mon sac à chat. Il aurait dû rester à terre celui-ci. Si ça se trouve, il ne pourra pas différencier tribord de babord, vinguïou. Commence donc par le début, tireur de bouts.

— Sache reconnaître les navires à leur grément, Mornaçon des marais. Regarde, la flute porte trois mâts, plus son beaupré, à l'avant. Sous le beaupré, chanceux que tu es puisqu'on ne les voit que par bon temps, la voile de civadière, et dessus le tourmentin sur son mât et vergue de perroquet de beaupré. Sur le mât de misaine et le grand mât, tu vois les basses voiles, de

misaine et grande, puis les huniers, de misaine et grand, tous carrés. Le mât d'artimon, en arrière, porte une voile latine, triangulaire, qui donne une belle élégance au navire mais surtout lui garde un bon cap. *Éléphant* est assez lourde pour qu'on lui grée aussi un hunier d'artimon, par dessus la latine.

— Vous retenez tout ça sans prendre de notes ?

— Je crois deviner que sur vos terres de Mornac, tu pourrais distinguer le blé de l'avoine, l'orge du millet, le sarrasin du seigle, ce dont je suis absolument incapable. Et qui sait, de deux sœurs sur la place du bourg, la guillerette de la pucelle ?

Le gars rougit, écarlate et muet. Les cousines auraient du travail d'instruction avec ce jeune époux.

— Notre flute est aussi particulière par sa coque, repris-je bientôt pour le distraire. Tu connais son dedans, regarde maintenant par-dessus bord comme elle est pansue : pour un petit bateau de quatre-vingt-quinze pieds bien français, elle porte tout de même ses six-cents tonneaux. Puisque les bateaux sont taxés sur leurs dimensions mesurées au pont principal, celle-ci n'engage que peu de péages de ports parce qu'elle est étroite de tillac, vu son frégatage important.

— Son quoi ?

— Le tillac, c'est le pont. Et frégatage, tu vois, c'est l'arrondi des flancs du bateau qui se referment vers le pont. Il ne fait guère plus de vingt-cinq pieds au plus large du maitre-bau.

— Attendez, Babordais, je prends mon carnet. Je ferai volontiers mon savant de la mer au régiment et chez mes cousines.

Et l'Émile, qui savait écrire mal mais un peu et gribouiller assez joliment, traça avec soin dans son petit calepin couvert de carton brun, un beau croquis du gréement et de la coque de notre flute.



La traversée devait durer environ deux mois, comme à l'habitude de ces transports, et dans la plus grande rigueur et discipline marine, bref sans autres difficultés extraordinaires que le jeune sulpicien qui nous talonnait afin de nous confesser d'improbables péchés à ce bord et de nous enseigner la sainteté. À cet effet, et pour nous coincer comme des rats, il avait construit avec monseigneur son directeur le plan de nous déléguer, chacun à nos gamelles de dix ou quinze matelots et soldats, l'un des douze religieux à bord. Ces robes-noires pouvaient donc, à l'occasion pourtant inviolable de nos repos et repas en tablée, nous conter leurs saintes sornettes pour recruter des pécheurs à confesser, afin d'occuper leur inaction potentiellement vicieuse et plaire à leur hiérarchie. Nos maîtres et bossemans les avaient laissés bricoler leur pieux stratagème, par crainte des foudres du ciel. Les poltrons pâтираient de leur couardise.

— Je me nomme Gouïon, père Joseph. J'aurai le saint office de vous instruire des principes divins du catéchisme et de la profonde justice de votre Créateur, nous enduit-il d'un seul souffle dès sa première intrusion, de crainte d'être interrompu.

Il s'était sans pudeur assis à notre table sans y avoir été convié et, à l'encontre de tous les usages marins, avait tendu son écuelle sèche vers notre pauvre ration de potage maigre. Mesurant chez mes commensaux la surprise de l'agression du petit père et l'incompréhension de sa savante annonce, et sentant

la timidité de ces jeunes compagnons de table devant le représentant de l'Église, je pris l'initiative de la réponse :

— Vous apprendrez bien vite monsieur Joseph, que malgré nos allures frustes de loups de mer, notre politesse naturelle nous suggère de nous saluer à l'abord et aussi, moindre des choses, de toujours demander permission d'embarquer. Vous découvrirez en même temps à bord de ce prestigieux navire du roi de France que ces principes divins que vous évoquez avec sagesse ne tiennent à rien, puisqu'ils sont ici avant tout marins et avec rudesse. Dans l'entrepont où nous vivons, la profonde justice est d'abord celle des bossemans et des maitres. Sur la dunette, c'est le code naval et dans l'embelle, la garcette qui tranchent et confessent. Quand on faute, on baise la fille du canonier. Simple. Nous ne vous retenons pas, monseigneur, notre potage maritime refroidit.

— Oh... !

Le coup de chien n'avait pas duré le temps de grimper à la hune de grand mâât. Le petit père Gouïon, cloué là sur le vaigrage sans ménagement avec l'assentiment silencieux de tous en sourires entendus, ne s'invita plus de la semaine qui suivit. Or il y eut tout de même près de sept semaines de traversée et, ayant forgé sa parade en menaçant peut-être le maitre de quelque céleste malédiction, on dut malgré tout subir son œil croche et son prêche d'illuminé, trop souvent. Il était partout à la fois, sout' à poud', gênant même la manœuvre. Ou alors distraitement, je le confondais avec les autres soutanes ?

Puis Gouïon disparaissait une ampoulette ou deux : il avait convaincu un jeune soldat ou matelot naïf de confesser ses fautes. J'ai vu le pauvre Émile descendre souvent en sa compagnie, puis remonter comme transformé, ébaudi. On sut plus tard que la difficulté était de repérer sur ce navire surpeuplé

un endroit discret, isolé pour entendre les aveux et les repentirs de ces odoriférants pouilleux. Les officiers refusaient même d'offrir leur cabine aux confesseurs, disait-on, de crainte de devenir eux-mêmes vermineux. Gouïon avait enfin trouvé à aménager un réduit dans la cale, proche de la soute aux câbles, là où le chant de la vague d'étrave juste de l'autre côté du bordé masquait à l'oreille des curieux les paroles et les bruits de ses entretiens pieux.

Outre cela, les chaudes semaines de juillet passèrent sans laisser de trace que notre fuyant sillage bien droit, et la traversée de l'Atlantique se fit dans les meilleures conditions malgré les habituels inconforts du bord. En dépit de ses innombrables ronflettes et les gratouilles amicales de tout un chacun, Jambe-de-chien avait le mauvais caractère du chat qui s'ennuie, mais les visites quotidiennes de Gouïon à notre gamelle lui permettaient de remonter au vent. Sous la table, il faisait éhontément ses griffes sur la douce étoffe de la soutane du prêtre qui louche, ou alors, confiant que cet homme de paix ne lui tiendrait pas rigueur de l'offense, mangeait sans vergogne en sapant fort dans son écuelle les plus beaux morceaux de lard, pour peu et quand il y en avait.

Parce que la ration du matelot était maigre, très maigre, de biscuit aux asticots et de gourganes au riz à l'eau graisseuse. Alors, les nuits de babord au quart, la régularité du vent nous dispensant d'ajuster manœuvres et border voiles, et que l'obscurité des ténèbres marines nous protégeait des regards, Jambe-de-chien et moi nous livrions à nos larcins. Solidement et confortablement harnaché à l'extrémité d'un filin dans un nœud de chaise portugais, aussi nommé nœud de calfat, je descendais mon silencieux compère par la clairevoie entr'ouverte de la chambre. À destination, sur la table des officiers et des notables

et pendant que les valets rangeaient leur coquerie et l'argenterie, le félin gastronome fouillait prestement dans les belles assiettes de précieux métaux. Il rassemblait à pic de la clairevoie un butin de reliefs des bons plats que gaspillaient ces bonnes mais gloutonnes personnes. Bien dressé, l'animal agrippait alors solidement de ses agiles pattes de devant le plus gros de ces morceaux, enfonçait ses crocs dans le plus tendre puis, au signal d'un léger grondement, je hissais doucement dans son harnais tournant au bout de la ligne, mon corsaire et nos prises. Que de juteux pilons de canard sauce moutarde, délicieux faux-filets de chèvre au beurre rouge et parfumés mijotés de veau aux champignons avons-nous partagés avec amour, Jambe-de-chien et moi, sous les étoiles, arrosés d'eau croupie, en une béate admiration des splendeurs de la Voie lactée et de l'ingéniosité du nœud de chaise portugais !

— Jambe-de-chien ?

L'air offusqué tout de même, semblant avoir été interrompu dans une quelconque réflexion, le câlin releva la tête, offrant sa gorge à une vigoureuse chatouille.

— Prwâ ? On a encore volé les restes de la bouche des valets. Pas bien, maudit culot de gargousse...

— Formidable chat, t'es vraiment le meilleur des mousses de cale !

Puis on somnolait tous deux dans la tiédeur de la nuit en attendant les huit coups de la cloche du changement de quart, moi assis en voilier sur le pont au pied du mât de misaine, mon apprenti dans son sac sur mes cuisses, à lécher nos doigts et nos babines et claquer de la langue.



III – Parages des Bancs

Le premier jour d'aout peu avant la cloche de midi, dans le brouillard le plus épais qui se put comme c'est l'usage en cet endroit de la Mer, on fit grand bruit et brouhaha sur la dunette. Chacun des officiers et des invités du capitaine comte de Vaudreuil le félicitait et congratulait haut et fort pour cet heureux évènement.

— Que l'on serve à boire et que l'on se réjouisse ! ordonna le capitaine. Monsieur Blanchart, faites monter de la cambuse ce vin de Bordeaux que vous trouverez en quantité suffisante pour nos hôtes et passagers. Et du ratafia aussi, pour nos marins et soldats. Qu'ils *passent derrière, border l'artimon*, comme ils disent.

Tous nous fîmes aussitôt la file pour recevoir notre ration de réjouissance liquide et en apprendre officiellement la raison – alors que d'aucuns le savaient déjà de longue expérience, juste à l'odeur et à la musique de l'eau : la sonde avait touché le fond de sable et coquillages des Grands Bancs. Notre traversée approchait de sa fin ! Enfin, nous le pensions avec espoir. Il restait encore une bonne vingtaine de jours avant de voir la terre de la côte nord du grand fleuve, mais l'arrivée sur les Bancs signifiait de la morue fraîche et d'autres goutues prises de mer en abondance pour remplacer la viande salée et avariée des barriques de la cale. On espérait aussi l'atteinte prochaine d'une source d'eau claire pour avitailler enfin proprement le charnier.

L'eau attendrait encore, mais dès le petit jour du lendemain, le brouillard dissipé, matelots et soldats mirent leurs lignes à la mer, sous la gouverne de Sale-donc-moins, le maitre-coq amusé, et du bosseman désabusé. Par trente brasses, des cabillauds de trois pieds souvent davantage et larges en proportion mordaient goulument aux hameçons boettés d'un gros morceau de lard ou de bœuf salé gâté. Prestement remontées, leurs entrailles débouquant par la gueule, elles sont vite parées et salées par l'artiste du tranchoir, à la manière des Bretons, en attente des marmites des prochains jours. Pourtant grand ami et allié des coqs, Jambe-de-chien en fin palais faisait sa sale gueule des mauvais jours, dédaignant les langues et les joues des morues qu'on lui offrait, abandonnant sans sourciller les viscères balancés par-dessus bord en partage aux goélands, mouettes et goillettes. Le gourmand ne mangeait plus du tout de poisson, sous aucune forme, depuis une débridée ventrée et terrible indigestion de juin 1541, à bord de *Magdalena*.

De la prodigieuse quantité pêchée en prévision des prochains jours, Sale-donc-moins préleva de quoi nous réconcilier tout de suite avec son art, lui qui nous empoisonnait littéralement sans le vouloir depuis deux semaines avec les fonds de barils.

— Sais-tu, Bâbordé, que m'expliqua ce savant queux en une manière de confiance à voix basse pendant que nous pêchions, la meilleure recette pour apprêter la morue fraîche est celle des Portugais. Aaaah ! ils ont pêché avant nous, eh !

— Ne consomment-ils pas que de la morue salée, trop salée ?

— À terre, Bâbordé, à terre. Salée oui, pour la conserver durant le transport... disait-il, savant doigt en l'air et les yeux ronds. Mais en mér, comme nous ce soir, la morue est fraîche, tellement fraîche qu'elle rutilé, et un peu de sel quand même n'a jamais fait de tort au gout, tu sais.

Le cuisinier exultait, la bouche toute mouillée de bonne salive. Je le soupçonnai d'être lui-même Portugais.

— Dans ta marmite, tu blondis doucement dans juste assez d'huile, des oignons coupés épais en rondelles. Réserve-en la moitié. Sur ce qui reste dans ta casserole, couche des rondelles encore de pétaques bien épluchées...

— Des pétèques ? n'avais-je point compris.

— Non, des pétaques. Bâbordé, tu m'écoutes ? Des pétates, des pataques, des pôtates si tu préfères. Le gros tubercule blanc farineux venu de l'Amérique. Tu ne connais pas, inculte masticateur ?

— Des pommes de terre ! Bien certainement que je connais. Il n'y a qu'à dire comme il faut, sout' à poud' !

— Tu dis comme tu veux, Bâbordé. Tu en mets un rang de tes pommes sur les oignons puis un rang de morue fraîche filetée, dépiautée et bien parée. Un rang de tomates en rondelles itou si tu as, puis des oignons, des pétaques, de la morue fraîche, des oignons, des pétaques... tant que tu as, en salant chaque rang tant que tu veux.

— Ça veut dire combien de sel ça, Sale-donc-moins ?

— Oui, je sais... Alors la moitié de tant que tu veux, c'est bon aussi. Mets des herbes et tout, du thym, du laurier. Du poivre, Bâbordé, du bon poâvre ! Tu mouilles ensuite avec trois ou quatre boujarons d'eau, ou du bouillon c'est mieux si tu as. Fais bouillir, réduis ton feu, couvre et laisse mijoter le temps que ça pique la cloche deux fois. Une heure quoâ. Ou moins. Sacré Portugais ! eh !



La pêche faite pour voir à l'essentiel avitaillement, commencèrent les préparatifs de la cérémonie la plus divertissante à laquelle un babordais puisse assister et même participer, pardi : le baptême des Bancs ! Surtout sur un navire infesté par les ecclésiastiques, quel plaisir vous pensez bien !

Dans l'entrepont, le pilote Chaviteau prit énergiquement les choses en mains. Lui-même baptisé depuis le Déluge, il en avait organisé d'autres, et combien de ces cérémonies païennes.

— Charpentier, vous nous couperez une barrique en deux demies, qu'on baptise en double. Bien pleines d'eau, avec la planche à s'asseoir dessus. Babordais, tu seras dans la hune de grand mât avec un second et des seaux munis d'une drisse. On vous avitaillera depuis le pont en eau de mer, vous ferez pleuvoir. Toi Sale-donc-moins, tiens-nous à disposition plusieurs queues de ces morues bien grasses, et prépare-moi une belle darne longue d'un pied, bien parée, qui me servira de bréviaire. Vous, maître Blanchart, vous serez parrain et conduirez les aspirants à leur cérémonie, avec sérieux et décorum je vous prie. J'officierai et vous commanderai. À vos postes, brigade !

Tous s'activèrent mais discrètement, pour ne pas alerter les catéchumènes et les anabaptistes, bientôt convertis. À l'instar des passeurs de la Ligne, tous ceux et celles qui abordent les Bancs pour la première fois, et pour obtenir le droit d'y transiter, doivent recevoir ce baptême marin, sans exception aucune, sous peine de porter malheur au navire et à son équipage.

Au précis huitième coup de cloche du changement du quart de midi, Bonhomme Terreneuve, du haut de la hune de grand mât d'où je m'apprêtais à jouer les Jupiter, et de sa voix de pilote dans le brouillard hurla comme un perdu :

— *Amen adium qui létificate juvantutème miam !* Vous passez surrr mon domaine sans avoirrr l'âme purrrre du marrin trrraversé et mouillé ! D'ouùù le navirrrre ?

Interrompus, interloqués, les infidèles nez en l'air, terrins pour la plupart, ne surent répondre à cette surprise. Puis les marins et quelques fusiliers baptisés de jadis, bien amarinés, sortirent en file de l'entrepont et se massèrent au pied du mât, tous costumés de la plus ridicule façon qui se put. Morceaux de voiles nappés en toges, poignées de fils de caret en pilosités hirsutes, outils disparates et armes en attributs, filets et chapelets de poulies en bandoulières, vestes retournées en culottes, chemises nouées en pagnes, marmites et bols renversés en couvre-chefs, foulards élongés en cravates, bouts de cordages en colliers et bracelets, visages barbouillés, jambes tortes, pieds sales, bras maigres, bedaines velues : *Éléphant* dégueulait par toutes ses écouteilles sa glorieuse marine du bon roi Louis. Tous répondirent en chœur, à grandes gueules et dents cariées :

— De La Rochelle. De La Rochelle !

— À la bonne heurrrre. J'en suis bien aise ! *Qui fécite céloume ettèrrrame !* Et quel le navirrrre ? Et quiiii le commande ?

— La flute *Éléphant*, Bonhomme Terreneuve, capitaine comte Rigaud de Vaudreuil !

— AAAaaaaah ! Cherr *Éléphant* ! Qu'il y a longtemps que je t'attends ! Et monsieur le comte, cet excellent ami, comment se porrrte-t-il ? A-t-il toujours de bonnes liqueurrrs dans ses coffres cadénassés ? Carr, de toutes celles qu'ont apporrtré ceux qui sont passés parr ici depuis lui, je n'en ai goûté aucune qui ait pu me rrravigoter comme les siennes ! *Amen tua liquorrroum ! Est bônoum maximoum !*

La joie de l'équipage et des passagers, tous sortis des ponts inférieurs et de leurs cabines, était à son comble. L'apparence du

Bonhomme Terreneuve faisait l'unanimité : une spectaculaire chevelure longue lui tombait du crâne, nouée à l'arrière jusqu'au bas du dos, et son devant complété par une barbe non moins remarquable, depuis sous les yeux jusqu'au nombril, le tout en bonne étoupe hirsute de chanvre brune et odorante et grasse de goudron. Il portait un capot, sorte de toge en toile à voile salie, attaché à la ceinture avec un bout de filin, nœud à plein poing et extrémités en franciscains et queues de vache. Les franges de cet accoutrement, sous les bras et trainant sur le pont, étaient faites des queues des morues pêchées le matin même, cousues là et qui pendaient aussi de sa ceinture.

De son perchoir sur la hune, Bonhomme Terreneuve fut palanqué avec cérémonie par quatre pages matelots, actionnant depuis le pont une chaise de gabier. Simulant de réciter son bréviaire en morue, gesticulant, chantonnant et haussant le ton aux bons endroits : *accessit misérature toui ônipotence biâte maria ! Batô miquélangélo sancti apostôli ! Mea culpa, mea culpa massima culpa ! Ité missa est rosarioume. Ousqueté tandem Catilina, pater noster vivâme éternâme !* Il allait pieds nus, déclamant en dévisageant tout un chacun nez à nez, en s'appuyant sur un long aviron avec lequel il martelait ses paroles sur le pont. Il se rendit au pied de l'escalier de la dunette, d'où l'observait la fine et ciselée clientèle du capitaine :

— Alors *Éléphant* ? Le comte de Vaudreuil se porte-t-il bien ? Et sa compagnie ? Est-elle honorable ?

— Oh oui, Bonhomme Terreneuve ! répondit maitre Blanchart au nom de l'assemblée. Tant bien et tant honorable qu'il y a même ici au nom de Sa Sainteté et du roi ses Excellences l'évêque de Québec et l'intendant de la Nouvelle-France.

— *Pater noster habiamousse filicia comme spiritou !* Quelle joie, chers enfants, quels zzzonneurs ! Messesseurs, allons vite, que je m'éclate la rate !

Hurlant de rire et suivi d'une partie de l'équipage, matelots, maitres, pilotins, contremaitres et bosseman, Bonhomme Terre-neuve fit le tour de l'embelle en une colorée et bruyante procession. Ils chantaient fort en guise d'hymnes les plus grivoises chansons des tavernes de marins qui furent jamais données d'entendre entre le tropique du Cancer et les Bancs.

Sont les filles de La Rochelle

Qui ont armé un bâtiment

Elles ont la cuisse légère

Et la fesse à l'avenant

Ah ! la feuille s'envole s'envole

Ah ! la feuille s'envole au vent

...

Nous n'avons pas besoin d'hommes

Disaient-elles à tout venant

Mais au bout de six semaines

Elles avaient le cul brulant

Un beau soir une frégate

Apparut sur l'océan

Pleine de jolis pirates

De beaux gars appétissants

...

De la dunette, les passagers s'amusaient beaucoup devant cette enfantine manifestation des usages de la mer, sans trop en comprendre le but ni détails et ne sachant trop quelles en seraient les suites. Ni les aboutissements. Flanqué de ses quatre

pages, Bonhomme Terreneuve s'assit enfin sur son trône, une barrique posée au pied du mât de misaine, officiant vers la dunette, ses gros pieds nus et sales pendants de sous sa toge.

— Qu'on procède à la cérémonie ! demanda-t-il. *Pierre ônnia, sécoula, sécoule au rhum.*

— *Amen !* hurla-t-on tous en répons.

Les matelots désignés posèrent vitement les deux demi-barriques du charpentier au pied du trône, les emplirent d'eau et placèrent dessus deux vilaines planches bancales. On apporta le Grand Livre des Cartes pour faire office de bible, joliment installé sur une glène de cordage. Un costaud coquillage des îles en guise d'aumônière fut déposé sur le pont.

— Monseigneur, approchez. Oui, vous, mon égal en l'Église. Avancez. *Kirié élisson !*

Le navire devint immédiatement silencieux, estomaqué de cette outrageuse commande ; seule la vague d'étrave chantait doucement en harmonie avec le vent dans le gréement. Pâle et moite, Dosquet descendit de la dunette, invité du geste et encouragé d'un chaleureux sourire par le capitaine.

— Assoyez, Monseigneur, assoyez. Puisque je sais, je sais que vous n'êtes point des nôtres, bien que vous traversâtes et passâtes ici même déjà il y a six ans. *Glôria tibi dominé déo gracia !* Je vous donne alors maître Blanchart comme parrain et vous baptise du nom marin de Caye au Cormoran.

Puis, affectant et feignant de lire les officielles paroles des passages du rite en son bréviaire de morue :

— Posez votre main droite sur le Livre et répétez après moi : *je ne baiseraï jamais la femme d'aucun matelot ; comme évêque, je reçois ce baptême une fois pour toujours ; en qualité de baptisé, je m'engage à en faire faire autant, en pareille*

occasion, à ceux et à celles qui n'auraient pas encore reçu cette onction.

Il y eut pour le prélat un silence gêné presque palpable tant épais mais tellement amusé, de savoir que monseigneur Dosquet ne consommerait jamais œuvre de chair avec la matelote ! Le second officier déboula la descente puis accourut dignement au secours du prêtre ahuri, assommé, désespéré. Il lui glissa un mot à l'oreille et une pièce à la main. Les matelots de chœur profane s'impatientsaient, parlementaient à voix basse. Dosquet reprit ses esprits et se leva pour jeter prestement les vingt sols de l'offrande dans l'aumônière. Alors on applaudit fort, avec respect mais un peu déçu toutefois : les petits sous privaient l'assemblée du grand spectacle de monseigneur plongé les fesses dans la baille à baptême !

— Merci de tout cœur pour les œuvres des veuves et orphelins de la mer, et bienvenue à vous dans notre marine communauté, monseigneur ! Allez ! vaquez en paix sur les Bancs. Mon Sieur intendant de la France-Neuve, votre tour est venu ! Avancez. Assoyez. *Kiriélisson.*

La cérémonie se poursuivit ainsi pendant une partie du quart, dans la plus grande joie de tous, sauf de ceux qui ne voulaient ou ne pouvaient payer l'offrande. On les aspergeait donc copieusement, moi et mes servants à pleuvoir de ma hune, les matelots de chœur à faire basculer le baptisé dans les fonds après l'avoir barbouillé de suie à l'aide d'une queue de morue bien grasse. Tous les prosélytes s'assirent gaillardement sur les fonts baptismaux, mettant ou non une pièce dans l'aumônière, nouveaux matelots et officiers novices, gardes marines, soldats fusiliers, passagers et valets, même et surtout les plus jeunes ecclésiastiques qui se laissaient entraîner et animer par le plaisir de tout l'équipage.

— *Kiriélisson !* À qui le tour ?

Dans un soudain brouhaha, deux robustes quartiers-maitres tout nus sauf le pagne, barbouillés à la manière des Peaux-Rouges béothuks, surgirent de l'entrepont, soulevant par les aisselles le teigneux petit sulpicien. Bonhomme Terreneuve comprit vite la situation : comme certains, le morne poltron redoutait la farce ; comme d'autres, l'homme se cachait ; comme tous, les marins les poursuivaient dans les entrailles du navire et débusquaient les catéchumènes récalcitrants.

— *Kiriélisson !* Tu seras baptisé comme les autres, prêtre, et tu recevras le nom de...

— Je vous excommunierai, sacrilèges ! Marins ! Blasphémateurs et adorateurs du veau d'or ! Vous parodiez vicieusement la sainte messe et les saints sacrements de Notre Seigneur.

— Calmez-vous, monsieur, tonna le pilote. C'est la règle marine qui prévaut ici sur ces Bancs et ces coutumes anodines ne servent qu'à perpétuer...

Derrière sa barbe, Bonhomme Terreneuve était instantanément redevenu le pilote Chaviteau, poli.

— Jamais, m'entendez-vous, je ne me prêterai à vos simagrées navales, hérétiques, païennes et impies. Vous êtes des profanateurs mécréants ! et j'en appelle à notre évêque et à l'Église de Rome pour vous empêcher d'entretenir ces rites outrageux.

Le prêtre avait perdu son contrôle. Il bavait, écumait, les yeux rougis de colère, risquant de prendre feu. Je lui vidai avec satisfaction sur la tête les deux seaux d'eau de mer froide qui me restaient à la hune. Ceci ne fit rien à l'affaire, il bouillait. Le chétif se débattait comme un diable en bénitier, déchirant sa soutane, frappant les quartiers-maitres de ses pieds dans les

tibias et hurlant en latin véritable des incantations d'exorcisme. Enfin, croit-on. Ils le plaquèrent sur le pont, tous les témoins éloignés de la scène acclamant, fort amusés de ce personnage si bien rendu, plus vrai que nature.

L'esclandre fit sortir de la chambre la vénérable compagnie qui achevait son repas, fine liqueur en coupe ciselée à la main.

— Dieu du ciel mon ami, que vous arrive-t-il, Bonhomme Terreneuve ? demanda calmement et tout sourire le capitaine de Vaudreuil. Dois-je faire mander la gar...

— Vous brûlerez en enfer pour toutes vos transgressions des lois divines, apostats profanateurs ! Fumistes ! Pilotes ! Je vous excommunierai, hérésiarques ! Et d'une voix grave qu'on ne lui avait jamais entendue : Lâchez-moi de suite ou je vous excommunie sur-le-champ ! Puis hurlant les yeux au ciel : Monseigneur, à moi ! *Dominus, libera nos a malo ! Pater noster, qui es in caelis, sanctificetur nomen tuum...*

— Maître Blanchart, faites lâcher et contrôler cet homme maintenant. Vous, Chaviteau, ramassez votre théâtre obscène et vos parodies ridicules et venez me voir sans délai dans la chambre. Après vous être lavé, comme de raison. Vous puez la morue. Quant à vous, prêtre, reprenez vos sens et calmez-vous immédiatement ; disparaissez hors de ma vue et rencontrez séance tenante votre directeur de conscience, sinon vous irez aux fers, croyez-m'en. Vous êtes à bord d'un vaisseau du roi, fichtre oui, pas dans une kermesse paysanne de bouseux.

Le silence absolu se fit aussitôt que le capitaine eut ordonné ; la malédiction venait de fondre sur *Éléphant* comme je l'avais pressenti, mais sans que personne ne puisse encore en préciser la nature...

Personne non plus ne sut comment le compte de Vaudreuil analysa ni inscrivit l'incident au livre de bord, pas davantage

que ce que Chaviteau plaïda auprès de l'officier pour la défense de ses indécences. De peur des ragots, tous deux eurent la dignité de n'en rien dire ni même laisser paraître, comme s'il ne s'était rien passé outre un ordinaire et anodin baptême des Bancs. L'épisode était dès lors en soi insignifiant et relevait désormais davantage du confessionnal et de la bible que de la dunette et du Code.

Toutefois, au lendemain de cette fête pourtant immémoriale, tout le gaillard d'avant était fort mal à l'aise de la réaction inattendue du vicieux religieux. À la faveur de l'accalmie matinale, avant la cloche du petit jour, quelques matelots pêchaient la morue par-dessus la lisse. À l'exception de Jambe-de-chien, joyeux innocent affairé à faire sa chasse inutile aux goélands gloutons, chacun avait son air de carême et bougonnait à l'intention de son voisin.

— Qu'est-ce qui lui a pris, ce malavenant ? Sait pas vivre...

— Pas bon, pas bon, pas bon... pardi.

— ... porter malheur... j'te dis moi... en robe, comme les femmes... et noir de corbeau avec ça... soldat du pape.

— Manquait plus qu'un jonas à bord. Je l'savais, je l'savais, vinguïou...

Le maître Blanchart fit bruyante irruption dans la bassecour :

— Bande de vieilles bonnes femmes de lavoirs ! Pintades idiotes ! Vous traversez les ouragans sans broncher, suspendus aux vergues comme des singes, craignant ni Dieu ni diable, et vous vous laissez embabouiner par vos imbéciles superstitions. Vous êtes des naufragés de l'intelligence. Un jonas à c't'heure, v'la-t-y pas autre chose !

— Mais monsieur, ça ne s'est jamais refusé, le baptême des Bancs ! Un mien cousin breton a eu entendu dire en 1725 qu'un Parisien a presque hésité à bord du *Chameau*, vaisseau du roi.

Ben tu sais comme moi ce qu'est advenu : la flute a disparu corps et âmes et biens au large de Louisbourg au mois d'aout. Un jonas que c'était, un jonas !

— À votre pêche, bande d'ignorants crédules ! Lequel a un charbon dans sa poche ? son anneau d'or lisse à l'oreille gauche ? un couteau de fer ?

— Moi !

— Moi !

— Moi itou...

— Bien, crachez par-dessus bord, ça ira mieux !

Comme pour attiser la rumeur du gaillard d'avant, Gouïon avait bel et bien disparu du grand jour, comme corbeau envolé. Lebeau, l'homme de roue tribordais, avait fait les indiscretions d'usage en colportant à voix de confiance dans l'entrepont les bouts de conversations glanées des officiers et dignitaires sur la dunette, ou lui était admis comme timonier. Le sulpicien avait été très sévèrement réprimandé par l'évêque pour son scandale, l'enjoignant à ne plus se montrer chez les hommes pour ne pas exciter les superstitions et railleries des matelots, préjudiciables à la crédibilité et à la gloire de l'Église. Le valet de monseigneur avait aussi raconté à celui du troisième maître qui l'avait rapporté au bosseman qui l'avait volontiers répété à Blanchart que Gouïon priait, confessait des matelots et continuait de professer auprès de certains soldats. Abattu, il passait ensuite de longs moments à méditer dans son branle en respirant fort, la paupière fermée sur son œil oblique, l'autre ouverte sur le vide, le chapelet dans ses mains croisées sur sa poitrine, dans la position du mort. Le bosseman pour ses matelots, le capitaine d'armes pour ses soldats de Marine et l'évêque pour ses ouailles n'y voyant pas matière à réprobation dans les circonstances, ils laissaient le sulpicien à ses mornes affaires. Les marins qui

LE NAUFRAGE DE LA FLUTE *ÉLÉPHANT*

circulaient dans l'entrepont craignaient ce faux défunt comme un vrai et faisaient le grand détour pour éviter son hamac.

« Le jonas... il prépare ses maléfices... j'te dis moi... Failli chien. »



IV – Du passage du Sud à la baie des Homards

Marchant bien bons vents du quart est, insensible aux petites misères de son bord, *Éléphant* avait quitté les Bancs et les battures de l'île Saint-Pierre. Elle embouquerait bientôt le golfe de Saint-Laurent, la Grande rivière de Canada, quatre jours après le baptême, quarante jours après l'appareillage de La Rochelle, soit au sixième jour d'aout. Puis, comme animé soudain d'une communication divine ou alors connecté aux forces telluriques, enfin personne d'autre ne sait que les pilotes, Chaviteau annonça haut et fort vers la cinquième horloge de cette matinée, en plein milieu de nulle part, entouré d'eau, et à cet endroit précis :

— Cap au nord-ouest quart nord.

— Nord-ouest quart nord, répéta mornement Lebeau le timonier apathique, qui s'en moquait profondément.

L'officier de quart redit l'ordre à son tour puis, décrochant le renard du mâât d'artimon, il retira la chevillette de bois de son logement de l'ouest, où elle se trouvait depuis plus de trente jours, pour la ficher solidement dans le trou correspondant au cap demandé, sur la rose de compas tracée sur l'objet. En consultant à chaque changement de quart cette planche de point rudimentaire mais précise, officiers, maitres et timoniers pouvaient connaître les ordres précédents et la marche du navire, sans risque d'erreur. Répondant au gouvernail, la flute vira

doucement sur tribord en craquant, mettant son étrave dans le passage du Sud.

— Quarante jours pour atteindre le golfe, t'en rends-tu compte Jambe-de-chien, comme on a bien marché ? Malgré le faux départ à La Rochelle. Nous serons au port chez nous dans moins d'un mois, partis du pays qu'on est depuis l'automne dernier !

Le matou jouissait d'un bout de soleil, évaché dans le passavant à l'endroit précis où il gênait la circulation du plus de marins possible. Il leva la tête en réaction à mon adresse.

— Prwâ ? Tu viens de quart de nuit bientôt, qu'on aille à la pêche à l'assiette ? Ça fera bien avec la morue, même fraîche, même en sauce blanche, c'est pas bon et j'en mange pas... J'aurais bien du fromage, moi. Ou un merle. Saloperie de queue de vache, j'ai faim, Babordais ; bouge-toi. On arrive bientôt, tu dis ?

— Jambe-de-chien, te rends-tu compte aussi qu'on n'aura plus besoin de pêcher à l'assiette la nuit pour survivre et qu'on pourra à satiété se goinfrer de pain frais, de fromages odorants et de cidres du pays ?

Sans se soucier de me déranger dans mon travail au quart, Émile vint me rejoindre au râtelier babord du grand mât, où je lovais proprement les cordages après avoir participé à border les voiles nécessaires à ce nouveau cap. Je ne l'avais pas vu depuis la cérémonie des Bancs, où je m'étais employé à faire copieusement pleuvoir sur son baptême. Il était encore plus livide qu'à notre départ, malgré les grandes journées au soleil marin, plus blanc au voisinage des hâles bronzés de vieux gourganiers que tous avaient pris.

— On a viré là, non ? murmura-t-il.

— Héhé ! Joli cœur, tu deviens matelot jusqu'à la moelle, sout' à poud' ! Oui, on a viré de trois quarts, la traversée achève, garçon. On entre dans le grand golfe de Saint Laurent, entre Terre Neuve et l'île Royale, ou du Cap Breton si tu préfères. Plus précisément entre le cap de Raye et l'île Saint-Paul, par le passage du Sud. Entre les Anglais à tribord et les Français à babord, depuis qu'on a perdu Terre Neuve et l'Acadie dans cette saleté de traité d'Utrecht. Il nous reste là Louisbourg, et l'espoir que les rois cessent de trafiquer les populations, leurs patrimoines et leurs maigres ressources pour assurer leur gloire. Fumiers.

Tremblé ne semblait pas s'intéresser à cette actualité politique. Les yeux pincés, vauté sur la lisse de pavois, il cherchait la terre à l'horizon de la proue.

— Nous sommes encore beaucoup trop au large pour voir terre. Il y a dix lieues de mer de chaque bord, et cent-vingt devant jusqu'à quelque part entre les Sept-Iles et la pointe des monts Pelés. Après-demain ou dans trois jours peut-être, si le vent tient.

Il en était visiblement très contrarié.

— Manges-tu bien, Émile ? T'es pâle comme un pet de novice chlorotique, et ton affaire ne s'arrange pas depuis notre départ. Pire, Joli-cœur. Comment vas-tu pouvoir conquérir ce pays ? et tes belles cousines ? Si tu n'as pas assez dans ton écuelle pour remplir tout ce grand gars, il faut me demander. J'en ai vu d'autres depuis que je suis en mer et j'ai des micmacs, tu sais...

— Vous êtes chic, Babordais. Oui merci, je mange, peu mais je mange. C'est mauvais. Quatorze soldats de la compagnie ont développé le scorbut, personne n'en meurt encore et on touche terre bientôt, heureusement. J'aide à les soigner comme je peux, avec le coq et j'ai promis d'aller les visiter à l'hôtel-Dieu à

Québec s'ils se rendent là. J'ai le vague à l'âme, Babordais. Quarante jours ici avec cent-cinquante, deux-cents hommes sales empilés, à travailler nuit ou jour, à empester et manger moisi et boire croupi. C'est contre nature, personne ne fait comme ça à Mornac ni nulle part ailleurs à terre. J'ai le père Gouïon à qui me confier et qui s'occupe de moi...

— Gouïon s'occupe de toi ? Reste en garde, Émile, les matelots le prennent pour un jonas, un porte-malheur...

La conversation fut interrompue brutalement par l'officier de veille.

— Quartier-maitre, bottez donc les fesses de ce babordais qui palabre et philosophe avec les soldats, au lieu de travailler.

Émile avait presque raison mais les natures de la terre et de la mer sont d'une telle dissemblance... C'est Jambe-de-chien au soleil qui avait entièrement raison, là maintenant.



V – Du Caouy et la baie des Homards au saut au Mouton

Poussés par de jolies brises du sud-est, nous avons en deux jours embouqué le passage du Sud, traversé le golfe puis filé entre Anticosti et la Gaspésie le détroit d'Honguedo, pour toucher terre enfin le 8 aout, jour de saint Dominique. Le capitaine de Vaudreuil a fait mouiller au beau havre de la baie des Homards près de la rivière de la Pentecôte, à l'abri des cayes Rouges sous les monts Pelés. Malgré les infortunes des derniers jours, chacun trouvait une raison personnelle de se réjouir d'avoir traversé si rapidement et d'arriver enfin en Nouvelle-France. Oubliant momentanément les menaces du jonas, la flute faisait mine d'être heureuse. Jambe-de-chien et moi retrouvions les odeurs et couleurs de notre mer de Cocagne et notre pays après dix mois d'absence.

Je fus tiré de mon agréable rêverie laurentine par une voix d'enfant mal assurée. Le jeune garçon s'était approché, gêné mais pressé.

— Matelot !? Vous nouez, n'est-ce pas ? Je vous ai observé ces récentes semaines, vous et votre art, et je pense bien que j'aurai besoin de votre aide cette fois-ci... Sur-le-champ, je vous prie.

Tout guindé qu'il était dans l'uniforme d'officier trop petit de ceux qui grandissent trop vite, il avait la main gauche habillée d'un bandage sale et mal fait. Sous son bras blessé, un paquet d'étoffes colorées, en désordre.

— Babordais, à votre service monsieur. Oui, je noue, c'est mon métier à bord, voyez-vous, de tout garder rangé, propre et en bonne...

— Très bien, très bien, merci. Je suis Louis Dunière, aspirant en charge des signaux. Notre capitaine compte de Vaudreuil demande instamment d'envoyer les marques et enseignes utiles à nous faire reconnaître comme vaisseau du roi sur cette rivière de Canada. Vous devinez que malgré mes désirs et besoins d'obéir, j'en suis incapable. La main dessus, matelot.

Malgré son jeune âge, le garçon savait gouverner : notre marine royale était entre bonnes mains, si je puis dire. Je suivis le lieutenant Dunière de la poupe à la proue, de mât en mât et de drisse en drisse, en toute hâte, pour frapper et hisser d'abord en tout honneur sur le mât de pavillon l'immense enseigne royale blanche piquée de fleurs de lys bleues. Puis au mât de misaine nous avons envoyé, dans le bon ordre des préséances je vous prie, les différentes marques de commandement, pavillons de compagnie de la Marine, marques honorifiques et flammes distinctives de nos éminences les passagers. Tout ce que réclament la navigation, la flute, l'escadre, les honneurs, les rangs et les usages. Nous eûmes bientôt l'allure d'un bateau-lavoir au séchage.

— Je vous remercie, Babordais, vous êtes un fameux noueur. Je saurai m'en souvenir.

Que répondre à ce sympathique blanc-bec, d'ailleurs déjà retourné ? Je saluai poliment.

À l'ancre par sept brasses pour la nuit, nous avons eu tout le temps de la fin du jour pour dépêcher à la rivière de Pentecôte deux barques de soldats de la Marine armés jusqu'aux dents, faire provision d'eau fraîche. La peur du sauvage sanguinaire était bien lisible dans les yeux des hommes, miroirs ici moins

des profondeurs de leur âme que de la vasteté de leur stupide ignorance. Une dizaine de barriques furent remplies et rembarquées puis arrimées avec grand zèle. Il s'agissait aussi aujourd'hui de se préparer à entreprendre dès le lendemain sans plus tarder la remontée de cette côte nord du golfe, jusqu'à tourner la pointe des monts Pelés, afin embouquer ensuite l'estuaire et atteindre au moins la rivière Godebout dans cette journée, soit douze courtes lieues. Chaviteau insistait pour profiter des vents dominants de l'est en cette saison sur la Grande rivière de Canada, disait-il, et des marées de l'estuaire qui commencent à se faire efficacement sentir à cette hauteur. Par la science du pilote et la générosité des vents, *Éléphant* aurait en effet remonté tout le bas estuaire, entre le Caouy et Tadoussac en trois jours, vent au cul ; un peu plus de cinquante lieues à parcourir de jour seulement, n'ayant plus désormais le droit de naviguer à la nuit tombée en raison des périls de la côte. Oui, nous avons donc mouillé à la rivière Godebout, mais à grand besoin le soir du 9, à peine onze lieues plus haut que notre mouillage de la veille. Chaviteau ayant mal calculé ses courants dans sa hâte de procéder, nous avions tourné la pointe des monts Pelés au plus fort du jusant. Le vent n'arrivant pas à contrer le courant, nous avons dû virer pour redescendre faire marée dans l'anse de la Trinité, en attente du flot.

Et dans l'immobile et désœuvrée impatience grandissante d'accoster dès que possible à Québec.

Les calculs de marées et courants du pilote corrigés, le capitaine lança la flute depuis le beau mouillage de Godebout dès le petit jour du lendemain. Nous primes la fin du jusant à faible courant puis l'étales pour bientôt profiter des forces combinées du courant de flot et des vents du quart est, durant six bonnes heures, sur une douzaine de lieues jusqu'à la batture de

Manicouagan. Cette navigation facile, bien assis sur le vent et loin des dangers et écueils de la côte, permit à tous et chacun de profiter du pays.

Beaucoup des marins et presque tous les passagers soldats en étaient à leur premier contact avec la Nouvelle-France et son extravagante nature. Surexcités, traversant d'un bord à l'autre pour tout voir et ne rien manquer, les hommes de quart en bas, et même en haut, commentaient et posaient mille questions :

— Babordais, viens là ! Toi qui es du pays, dis-nous ! Vous, pilote, vous en savez aussi beaucoup ? Vous êtes venu souvent ?

— Là-bas ! Des baleines ! Et des sirènes ! Là, les gars, regardez, des sirènes ! Là !

— Aaaah, pas des sirènes, paysans. Ce sont des marsouins blancs, ils nous suivront jusqu'à l'île aux Coudres et plus haut même. Au large, voyez, il y a des baleines noires, des grosses et des petites, et des cachalots itou. On voit des phoques aussi, en immenses bandes ; les Basques chassaient tout ça autrefois et rapportaient des centaines de barriques d'huile de leurs campagnes de pêche.

— Et tous ces oiseaux marins, ça se mange ?

— Bien... oui, mais c'est pas bon, ça goute le poisson pas frais. Les grands pingouins, ceux-là, là, noir sur le dos et blanc dessous, avec le gros bec et la tache blanche sur le front : on récolte leurs œufs sur les rochers où ils nichent. Et les autres canards bruns en radeaux, avec les petits : ce sont des femelles moyacs avec les poussins du printemps. Les mâles sont blanc et noir aussi ; ils sont plus bas, loin dans le golfe. Il y en a des milliers mais leur viande pue quand tu les cuis. Les Papinachois les mangent, mais ils mangent n'importe quoi, tout ce qu'ils trouvent et chassent.

— Le pays ici, il a un nom ? Pourquoi il n’y a personne qui habite là ? Les Indiens les ont tués ?

— Le pays est grand, très grand, et la France fait peu d’efforts pour le peupler. De toute manière, la terre est meilleure à cultiver en amont sur le fleuve, entre Québec et Montréal, alors que là, ce n’est que de la forêt, noire et dense. Nous sommes à la côte du Nord, sous les monts Pelés, au pays des Papinachois qu’on appelle aussi Montagnais. C’est ici qu’on chasse le castor, et d’autres animaux à fourrure avec les Indiens. Vous verrez la bourgade de Tadoussac dans quelques jours : la traite des pelleteries se fait là avec les Indiens, qui ne mangent pas de Français ni de Canadiens ! Les sauvages ne tuent plus personne depuis une trentaine d’années maintenant, depuis la Paix de Montréal, et ils nous sont plutôt d’un grand secours, eux qui connaissent si bien la forêt et ses animaux et garde-manger.

Jambe-de-chien était descendu et assis sur le porte-haubans tribord de misaine. Là, au bord sous le vent, bien à l’abri du vent d’est, il s’était éloigné de la cohue des curieux et rapproché des rayons du soleil couchant, réchauffant les coques du bateau et du chat. Il contemplait en toute béatitude défiler la côte verte et grise du pays à moins d’une lieue. Je lui prêtais quelque réflexion philosophique sur ses origines et nos aventures en cette mer. Je le voyais savourer la joie de rentrer chez soi au cœur de l’été pour enfin retrouver son pays, ses odeurs et ses marques marines. Bienheureux animal...

— Prwâ ? Même ici, vinguïou, sur cette tablette où aucun de ces ignorants ne vient poser son derrière, je ne suis pas à l’abri de l’averse de leurs sottises. Marins de bateaux-lavoirs, matelots comme ma sœur, soldats de comédies, tiens ! Des sirènes maintenant... Manger du moyac, ça va pas dans la tête ? Tu vas pas raconter ça au retour en France j’espère, arracheur de dents ?

C'est aux poulaines que j'aurais dû m'installer... Pfff ! Quand le souper ?

De cloche en cloche, lentement la côte défilait le relief doux de ses collines basses, moutonnées comme une mer agitée mais figées, prisonnières du temps sous leurs forêts de résineux, dont le vert-bleu se perdait à l'ouest et à l'est en teintes pâlisantes. Le pays sauvage et infini s'imposait ici, neuf, désert, incommensurable et incompréhensible pour ces Normands, Poitevins et Charentais grandis dans les bourgs et les villages. À l'ombre de leurs clochers et tours des châteaux forts de leurs aïeux, dans ces horizons surpeuplés, l'œil ne peut qu'aller d'église en église, de donjon en beffrois. Ces provinciaux des vieilles contrées, même marins jusqu'à la trogne, en étaient étourdis, inquiets. Par quels enchantement ou maléfice ne peut-il y avoir absolument personne en toute cette étendue de terre ? À quoi bon posséder le pays si nul ne l'habite ? Cette forêt a bien une fin quelque part ? ou alors un début dont nous verrions ici la fin ? Où ? Qui veille ?

Le bleu du ciel sans nuage, immense et clair, se mélangeait au vert de l'eau de l'estuaire pour lui donner ces reflets ni-bleu-ni-vert des beaux jours, une couleur qui reste à nommer, cet éclat « saint-laurent ». À quinze lieues des approches de Manicouagan où nous allions devoir mouiller pour la nuit, loin dans le sud, la côte de Gaspésie et les monts Notre-Dame traçaient leur fine ligne gris-bleu. Cette ligne de côte du Sud nous rejoindrait bientôt à hauteur du Bic, à proximité à moins de cinq lieues puis de plus en plus proche jusqu'à Bellechasse et La Durantaye d'où elle nous accompagnerait et déposerait à Lévis et Québec, enfin !



Dans la nuit du jeudi, le bon suroit s'établit, comme c'est véritablement l'habitude à cette époque de l'année et jusqu'en octobre, quoi qu'en eut dit le pilote. Le beau temps doux de la fin d'été était bien installé, mais poussé maintenant par un vent de sud-ouest et des quarts sud et ouest. C'est ainsi : malédiction pour celui qui remonte le fleuve à cette saison de la Mer ! Ou bien alors avec toute son aise devant lui.

À partir d'ici, le récit détaillé des douze prochains jours n'apporterait à la relation de cette navigation malheureuse rien que mauvaise humeur et bile. On n'y apprendrait que d'inutiles précisions sur toutes les manières possibles de virer, de louvoyer et de tirer des bords de tous bords ; le radotage de tous les ordres de manœuvre imaginables pour border les voiles à tous les rhumbs de nos navigations erratiques. On ne rabâcherait que la description répétitive des rivages entre le cap Descolombiers et les îlets de Lesquemin, dix lieues que nous avons longé dix fois sans jamais pouvoir mouiller plus haut sur l'estuaire qu'au mouillage des hauts-fonds de Mille Vaches, au large du sault au Mouton.



VI – Du saut au Mouton à Tadoussac

La malédiction de ce suroit et les retards conséquents envenimaient non seulement nos sacs à bile mais aussi les sentiments des matelots contre le père Gouïon, jonas désormais convenu malgré les démentis parfois fort vigoureux des officiers et maîtres.

— Bande de radoteuses imbéciles ! C'est trop mou, à brasser, à brasser, foutredieu ! Oh, pardon monseigneur... Timonier, tiens bon, babord sur sud-ouest quart sud ! Sud, tête maigre !

— Blanchart a raison : les jonas n'existent pas.

— Je t'assure Babordais. C'est ma septième remontée de ce fleuve : jamais vu douze jours de suroit d'affilée. Jamais vu ça. En sept ans par exemple, c'est mon premier jonas à bord... Peux-tu m'expliquer ça, génie ?

Inconscient de son rôle dans la colère et l'aigreur de l'équipage, le suspect ne se montrait toujours pas, nourrissant du fait même l'invention surnaturelle et sa rumeur. Pour leur part, s'ils ne participaient point du tout à la superstition, les passagers de marque voyaient quand même leur impatience s'aggraver et enfler démesurément, d'être à la fois si proche de Québec et si loin de leur destination. Ce pays privé de routes ne leur offrait pourtant aucune alternative que la mer. La commodité d'un transfert des dignitaires sur de plus petites unités était difficile à démontrer, impossible à réaliser : ces « goilettes », nouvelles sur le fleuve avec leur grément plus manœuvrant pour remonter au

vent, étaient fort rares et de trop petits tonnages pour penser en affréter en nombre suffisant, avec des marins qualifiés pour les conduire. Le capitaine et ses officiers, responsables du confort et de la sécurité de ces nobles personnes, faisaient tout en leur pouvoir, bien peu hélas, afin de divertir leur mécontentement ; la douceur du temps et la pureté de l'air ne suffisaient plus à calmer les exaspérations.



Le 23 aout vers midi, à la faveur du flot et d'un léger vent de bouline venu du sud, le capitaine de Vaudreuil fit appareiller en toute hâte pour profiter tant que l'on put de cette miséricorde. Depuis le mouillage de la baie des Mille-Vaches pris la veille, sur les sept heures du courant montant et les étales de mer, nous avons péniblement franchi les dix lieues qui nous séparaient du prochain havre sécuritaire, l'anse du Moulin à Baude, une courte lieue juste en aval de Tadoussac. À la fin du jour, une grosse heure après la prise de quart du soir et dans la plus totale obscurité de cette nuit de nouvelle lune, nous n'avions pas encore gagné ce refuge. Le silence inquiet était profond à bord, hormis le bruissement de l'eau. Tous, le père Gouïon compris, qui sortait pour s'aérer quelque peu dans l'anonymat du soir, tous scrutaient l'horizon sans y voir goutte. Le pilote fit appeler un matelot pour aller à la sonde, nous amener auprès de la rive à la recherche de l'anse, mouillage de nuit. Cap franc est au léger vent de suroit pour s'approcher à l'étales de marée haute, *Éléphant* progressait lentement sur la mer assoupie, et le matelot sur le porte-haubans tribord de misaine – un des postes de vigie

de jour de Jambe-de-chien – sondait et chantait son régulier « à la marque monsieur, trente-six brasses... à la marque, trente brasses... ». Plouf ! Replongeait le plomb de sonde encore dans le silence. Puis, le temps de remonter, relancer et couler le plomb une autre fois : « monsieur, quatre brasses ! Parsaundyi d’satann-qui-en ! À virer toute, babord, babord ! »

Chaviteau hurla au timonier à l’en rendre sourd : la barre à babord ! La flute se mit promptement vent debout vers le sud et stoppa presque net. En moins d’un instant, le capitaine avait bondi de la chambre à la dunette, les dignitaires en émoi se répandant en désordre sur le pont, nuisant à la manœuvre ; les matelots allaient au plus pressé, à brasser les vergues et déventer pour s’éviter de culer dans la vase de l’anse. Notre havre dépassé dans l’obscurité, un tragique échouage venait de nous être épargné de justesse sur la batture de la pointe aux Vaches.

Malgré ces émotions à multiples registres, il fallait tout de même mouiller pour la nuit. Sur près de deux milles, avec grand-peine, mauvaise humeur et les pires paroles de païens contre celui qu’on n’osait plus nommer, les soldats et les matelots du quart remorquèrent en chaloupe à force d’avirons leur navire jusqu’à la sécurité. Au plus noir de la nuit, il s’ancra dans la vase épaisse de l’anse du Moulin à Baude. Il y resterait huit jours immobile et désœuvré, encore forts vents contraires, à une petite lieue en aval de Tadoussac.



Habituellement imperméable comme prélat à ces superstitions de gourganiers ignorants, mon esprit ne pouvait toutefois

plus s'empêcher d'additionner les fortunes de mer, les ratés d'appareillages, les malchances de vents et de courants et tous leurs tristes effets sur la santé générale du navire. La tête ailleurs puisqu'il faut bien s'apaiser aussi, ce furent tout de même de bons moments, dans l'inaction presque totale de nos quarts aux doux rayons du soleil d'aout, pour apprendre à jouer avec le nœud de chaise. Notre cher nœud de chaise : si on devait n'en connaître qu'un seul de toute notre existence, ce serait bien celui-ci, qu'il serait sage de pouvoir nouer les yeux fermés, les mains dans le dos chaussées de mitaines, en pleine nuit sans lune.

— Ho ! l'Émile, tiens bon la pipe ! À moi ! Sais-tu faire le nœud de chaise ?

— Pourquoi est-ce que je saurais ? Je ne suis pas marin moi, et quand je m'assois, c'est pas sur une corde. Sur nos terres, comme vous dites, nous utilisons un nœud de vache à tout faire et ça nous suffit bien depuis des générations.

— Ah ! malédiction du nœud de vache, trop facile à faire, trop difficile à dénouer. Au passage mon ami, apprends qu'il n'y a de corde à ce bord que celle de la cloche, et que le nœud de chaise est un don du ciel et de l'intelligence de l'homme. Pourquoi diable nos pères à terre s'évertuent-ils à nous enseigner ce nœud de vache, cette vacherie de nœud simple doublé, déshonneur du nouage ? Le nœud de chaise s'apprend pourtant si bien avec une jolie histoire pour les tout petits, en plus. Regarde attentivement mes mains, suit la course du cordage. D'abord un tour puis : il y a dans la cale un gouffre noir sans fond et un gripette flambant qui en sort, tourne autour du mât et retourne en son enfer manger les matelots capturés.

— C'est pas drôle, répondit le morose Joli-Cœur. L'atmosphère est déjà assez lourde ici avec ce que vous savez comme

moi, sur tous les ponts depuis la cale et jusque dans les hunes, pour qu'on badine en plus avec le Vilain.

— D'mande pardon, Émile... Tiens, plutôt : il y a un petit nid au pied de l'arbre, la souricette en sort, danse autour de l'arbre et retourne se cacher. Voilà, c'est mieux ?

Pour le divertir, j'expliquai à Émile que le nœud de chaise est d'abord un nœud à boucle, pratiquement le seul utilisé par le marin dès qu'un anneau de cordage est nécessaire. Il en fait mille usages : boucle d'amarrage, de halage, de manœuvre, de brague ; une poignée à l'extrémité d'un bout, un anneau où s'asseoir quand on doit le hisser dans la mâture, d'où son nom. Le nœud de chaise a plusieurs cousins. Certains donnent deux boucles, plus confortables pour s'asseoir : le portugais ou nœud de calfat, l'espagnol, le double avec le double, le double nœud de chaise double avec le double ; ou même trois boucles : le nœud de chaise triple. Le nœud peut aussi se nommer nœud de laguis s'il est gansé en nœud coulant, et nœud d'agui s'il sert à lier deux cordages, boucle à boucle.

Beaucoup trop marin et compliqué pour le terrin. Tremblé n'écoutait pas mon monologue en parler matelot, il avait la tête ailleurs, à marée basse, l'œil vague. Après un long silence de réflexion, se sentant en confiance fraternelle, se penchant vers moi, il reprit sur un ton de confiance :

— Le père Gouïon m'a dit qu'à votre gamelle, vous l'aviez empoisonné, qu'il en était fort malade et sinon de la mort-aux-rats, qu'il mourrait des chagrins de votre inhumanité.

— Tu vois encore Gouïon, cet incorrect ?

— Il m'enseigne les Écritures, me confesse tous les jours et m'apprend à bien écrire. Il assure que sous la gouverne du Seigneur, il me protège des impies que vous êtes tous à bord de

ce navire dépravé. Qu'il a vu le diable dans la mâture l'autre nuit et n'a pu s'en garder que par la puissance de sa foi en Dieu.

— Et tu le crois ?

— Je ne sais plus. J'ai déjà entendu ça ou à peu de détails près, à l'église de Mornac, le diable grimpé sur le clocher. Le père s'occupe de moi chaleureusement et m'instruit. Personne ici n'a fait ça, vous mis à part. Comme je ne connais personne que vous, lui et les quelques soldats malades que je soigne, je ne sais pas sincèrement si vous êtes des impies. Je pense que non mais...

— Méfie-toi de Gouïon, Émile, reste sur ta garde. Je ne le crois pas capable de malheurs surnaturels mais il manigance je ne sais quoi, avec ses mensonges et ses ragots vicieux sur notre tablée. Les marins ne sont pas des impies ni des blasphémateurs, encore moins des empoisonneurs. Ils sont souvent incultes, superstitieux comme des femmelettes et parfois bêtes comme des ânes, mais ils s'estiment entre eux et conservent la vie, la leur et celle des autres, qui n'a pas de prix. Tous ces vivants ici ont trop vu mourir pour en douter. Ils respectent profondément les forces qui les gardent et protègent des innombrables périls de la navigation et dangers de la promiscuité, dont tu n'as rien vu ni vécu dans ces deux mois de traversée facile. Tu comprendras ça, toi le soldat : on dit « si tu vas en guerre, prie une fois ; si tu vas en mer, prie deux fois ». Ils ne sont certainement pas tous du bois de calvaire, mais dans le besoin tu pourras toujours compter sur l'aide d'un marin. Je ne saurais pas en dire autant des terrins.

Les yeux encore tristes et fatigués, la mine défaite, le jeune Tremblé s'éloigna sans reprendre la conversation. J'avais dit du mal de son « ami » mais, du fond de sa raison, il ne savait pas honnêtement comment le défendre.



Toute la fin d'aout, depuis le 23, *Éléphant* resta ancrée dans son anse du Moulin à Baude, en attente d'un vent portant pour Québec. Désespérément et invariablement, calme plat alterna avec suroit, qui souffla parfois si fort qu'il n'était même pas utile de prendre les très faibles courants de marée montante. Les prochains mouillages de confiance en haut étaient à l'anse du Chafaud aux Basques et à l'abri du nord du récif de l'île aux Fraises. Joindre le premier, bien que tout près, supposait une parfaite combinaison des vents et des courants afin de laisser l'embouchure du Saguenay, embouquer la terrible passe de l'île Rouge puis contourner la batture aux Alouettes en sécurité, tout pour gagner à peine trois lieues. Pour atteindre l'autre mouillage, il aurait fallu cingler quinze heures durant pour courir les dix lieues qui nous en séparaient. De telles navigations étaient impossibles dans ces conditions. Nous marins, qui savions et comprenions ces difficiles détails, prenions notre mal en patience ; dans leur ignorance de ces choses de la mer, les terrins ne pouvaient que pester contre l'incurie et l'incompétence des fainéants et poules mouillées que nous devenions peu à peu à leurs yeux.

Le 25 aout, jour de la fête de saint Louis, pour saluer notre roi et notre capitaine qui portait ce prénom, le vaisseau fit tonner le canon à midi, pour tenter également d'égayer la compagnie. La légère artillerie de *Marguerite*, marchand de La Rochelle à destination de Québec, lui aussi encalminé à l'embouchure du Saguenay pour les mêmes raisons que nous, ajouta sa frêle voix au salut. Monsieur de Vaudreuil offrit à souper au capitaine de

ce marchand, Charles-Louis Fleury, dont le petit nom portait également à réjouissance.

Le capitaine avait fait établir une navette entre notre flute et la baie de Tadoussac, une lieue en amont, navette qui nous donnait d'aller et venir de la mer à la terre, afin de profiter du beau temps et d'adoucir les malheurs de l'attente. Passagers civils et permissionnaires marins et militaires s'adonnèrent alors à la chasse, à la pêche, à la promenade, au petit troc ou à l'observation anthropologique des nations indiennes qui convergeaient dans cette bourgade, poste de traite depuis des millénaires. Certains de ces pieux sauvages, convertis autrefois par les missionnaires, montèrent à bord pour visiter leur *Grand patriarche*, disaient-ils, monsieur Dosquet en soutane violette, afin de lui offrir peaux et artisanats, perdrix, lièvres, saumons et autres gibiers. Ils retournaient à terre avec des bénédictions, ayant aussi reçu en cadeau du prélat des images saintes, des pois, des patenôtres, du lard ranci et cochonneries en verroterie. Ces jours-là également, une barque du bourg de Tadoussac, au grément approprié au régime des vents, fit voile à destination de Québec. Elle embarqua le frère Luc, un récollet de notre bord, pour annoncer l'arrivée prochaine de nos illustres passagers religieux et civils, fort attendus comme on s'en doute. Il devait surtout exposer aux autorités maritimes qui auraient pu s'en inquiéter, les détails et ennuis de notre navigation vent contraire.

Un de ces jours en permission à terre à Tadoussac, à l'embouchure du ruisseau d'Eau-Douce, je fis la rencontre d'un Micmac de Gaspésie venu de loin troquer ses pelleteries du Sud contre des morceaux de métaux des sauvages du Nord, et cabané là pour la saison. En échange du pain de notre casse-croute, chapardé à bord par Jambe-de-chien, d'un peu de poudre à fusil

et d'un élégant bonnet de laine rouge trop petit mais jamais porté, je lui pris la viande d'un beau castor dodu frais écorché. Je caressais le solidaire projet de le partager avec le pâle Émile, mon chat carnivore et Sale-donc-moins le coq, qui nous l'ap-prêterait certainement avec science et bon gout.

Mais de retour à bord, déjà l'eau à la bouche, j'appris bientôt l'inimaginable nouvelle : ce pauvre Émile avait été découvert ce matin inconscient et ensanglanté sous l'escalier de l'entrepont, blessé d'un profond coup de dague dans le dos. Il s'était trainé jusque-là depuis la soute aux câbles, en témoignait la piste de sang. Les états-majors marin et militaire faisaient activement circuler la thèse du malheureux accident, le bosseman et le maitre cherchaient les indices et discutaient le mobile de ce crime. Pour leur part, les matelots avaient tout trouvé :

— C'est le jonas, que j'te dis Babordais...

— Allons donc, mauvaises langues ! C'est un homme d'Église quand même. Seriez-vous gens de Justice ?

— On se poignarde pas tout seul... dans le dos... le jonas y est pour quelque chose, certain. T'as vu d'où vient la trace de sang ? Ça raconte que Blanchart a trouvé le couteau dans la cale : il y a un diable gravé sur la lame, je te dis !

Pansé à la sauvette par des infirmiers improvisés, Tremblé toujours inconscient avait été porté dans son hamac, où il respirait avec difficulté. L'infirmerie débordait de scorbutiques, les miasmes y étaient infects, on avait préféré le soigner près de ses camarades. Le père Gouïon le veillait en marmonnant et priant, l'œil croche encore, lui tenant la main, lui épongeant le front et son visage exsangue. J'ai essayé d'en obtenir quelques détails.

— Qu'est-il arrivé à mon ami ? Savez-vous quelque chose, prêtre ?

— Marin sodomite ! Je ne dirai rien.

— Si j'étais le père Gouïon, cyclope, j'évitais pour commencer de nous traiter ici de marins, et de prononcer et répéter cet autre mot vulgaire à bord, il porte malheur. C'est une malédiction surtout pour ceux qui refusent d'habiter simplement en bonne communauté humaine, en hurlant des injures. Malchance à ceux aussi qui se cachent tout le jour pour ne vivre que dans l'obscurité de la nuit, tels des rats, et qui confessent d'innocents jeunes hommes à l'abri des regards et des écoutes. Je vous laisse avec mon conseil, prêtre ; je ne suis pas enquêteur. On ne peut rien de plus pour Tremblé maintenant, qu'attendre le verdict de la Nature et espérer reprendre bientôt la mer pour atteindre l'hôpital. Vos prières et incantations ne lui seront d'aucune utilité. Veillez donc aussi sur votre propre sort, mauvais œil.

La bouche sèche de ces malheureuses paroles et la gorge nouée par le chagrin devant telle misérable catastrophe humaine, je sortis doucement Jambe-de-chien de son sac et, le nez dans son poil qui sent bon, lui susurrai quelque gentillesse à l'oreille en lui grattant le menton.

— Brrrrtt ! Oui Babordais, je vais faire ça pour lui et pour toi. Compte sur moi, sans faute...

Pardi ! J'entendais Jambe-de-chien me parler, me répondre ? Il avait saisi mon vœu ? Je ne savais y croire mais un éclair d'instant, un moment d'inconscience peut-être, avais-je vraiment entendu le chat, ou compris ou senti ? On se fixa profondément dans les yeux une bonne minute, lui et moi, je le posai auprès d'Émile dans son branle ; gueule ouverte menaçante, il cracha longuement en grondant sur le prêtre qui recula, puis se coucha en sphinx sur la poitrine du blessé, aux aguets. Jambe-de-chien veillerait, il me l'avait promis, assuré.

LE NAUFRAGE DE LA FLUTE *ÉLÉPHANT*

Sout' à poud', cette traversée de malheur et de malheurs et de tant de surprises prendrait-elle bientôt fin...



VII – De l'anse du Moulin à Baude au gouffre de la baie Saint-Paul

Deux jours plus tard, trentième d'aout, le ciel avait viré au gris et le vent au nord-est durant la nuit. Avec la marée au flot et ce vent au cul providentiel, la flute put monter à bonne allure et légère brise pendant deux quarts les treize lieues qui séparent la bouche du Saguenay du cap Blanc, tout juste en amont de La Malbaye et de la pointe au Pic. Là se trouve un bon mouillage au pied de cette muraille impressionnante, concave et bien écho, à une encablure d'une jolie plage. Les indiens Montagnais y pêchent et campent tout l'été, dans leurs cabanes d'écorces. Ce fut notre étape du jour, à misère plus proche du but.

Le nordet tint mais mollit le lendemain dernier jour du mois, et ne nous permit d'atteindre que la Petite Malbaie, à peine trois lieues plus haut. Jambe-de-chien n'avait pas reparu ces jours-ci, toujours veillant, mais malgré nos vœux, la Nature avait rendu son verdict, et le pauvre Tremblé son dernier souffle. La veille au soir, pendant que nous contemplions la jolie plage du cap Blanc, le faible soldat bataillait courageusement la mort. En remplacement du prêtre maintenant soupçonné d'abus de confiance et de sévices, banni par le capitaine et mis aux fers, le jeune aspirant Dunière, qui a étudié un peu, avait été posté à veiller et tenter de soigner le malheureux mourant.

— Tard durant la soirée, me livra-t-il dans la chaloupe qui nous conduisait à la sépulture du garçon tout au fond de la plage

de la Petite Malbaie, il s'est mis à respirer fort mais avec difficulté et très rapidement, à suer abondamment, et son cœur à ralentir. Il était pâle et froid, comme déjà mort. Je l'ai saigné encore, comment j'ai pu : son sang était noir, vicié. Il a expiré là dans l'heure, sans reprendre connaissance et sans que je puisse le soigner mieux.

— Beaucoup de marins partent comme ça, suite à des blessures qui s'aggravent en se salissant. Vous avez agi comme vous avez appris, la vie a fait le reste. Merci pour lui.

Le fusilier Émile Tremblé dit Joli-Cœur, pauvre terrin miséreux venu avec courage défendre la Nouvelle-France et espoirs rejoindre ses belles cousines, avait au moins eu le privilège d'une inhumation à l'orée de la forêt, dans son odorant costume de sapin, en présence d'un délégué de Dieu. Le jeune homme de la terre de Mornac l'aurait choisi ainsi, de loin préféré à l'immersion, ses restes cousus dans un hamac sale. À sa petite croix blanche, les passants, pour autant qu'il y en aurait en ce lieu perdu, pourraient apprendre son nom, se découvrir, se recueillir et penser à son âme en se signant.

La chaloupe regagna tristement le bord, au grincement rythmé des avirons dans les tolets, en un lourd et respectueux silence. Jambe-de-chien, qui tenait à escorter son compagnon jusqu'à la fin de tout, siégeait à la chambre de l'embarcation, nous tournant le dos, balançant à la fantaisie des vagues, absent.

L'inquiétude était à son comble à bord chez les marins d'*Éléphant*, cette traversée finirait-elle bientôt...



Le lendemain 1^{er} septembre, vers le milieu du quart de tribord, le vaisseau sortit de la baie. Il tourna le cap aux Oies sur la droite aussitôt que le nordet souffla raisonnablement, mais surtout que la marée fut à son point idéal dans le passage de l'île aux Coudres. Là, dans ce chenal étroit, à moins de puissants vents du quart est, on ne saurait refluer l'étonnante force du courant de baissant. C'est donc à l'étable de mer basse du milieu de l'après-midi que Chaviteau mit la flute dans le sud-sud-ouest, son mât de beaupré à toucher notre amer, cette colline rondelette à l'horizon des montagnes.

— Si tu t'écartes d'un seul degré de ce cap, avait-il dit, gros et d'humeur mauvaise au timonier Lebeau, je te fais pendre sur-le-champ.

Après avoir doublé l'éperon du cap Martin puis le cap Saint-Joseph à tribord, nous étions enserrés dans l'étroit passage, sans possibilité de louvoyer, à la merci des courants et des vents. À droite la petite seigneurie des Éboulements au pied de ses montagnes et à gauche la côte nord déserte de l'île aux Coudres. Cette périlleuse passe était franchie au début du quart de nuit, une heure avant le coucher du soleil, et les marins pouvaient prendre le mouillage au large du village de Baie-Saint-Paul. Mais la baie Saint-Paul, foi de Babordais, c'est pas un endroit commode, de jour comme de nuit. Elle se vide de toute son eau à mer basse, obligeant à jeter l'ancre loin au large par huit ou neuf brasses, sans le secours et protection des deux côtés collineux et à l'abri de nul cap. En vérité, il n'y a pas de mouillage sûr à cet endroit pour un vaisseau, quoi qu'en montrent et écrivent les cartes de navigation.

Ce soir-là du premier jour de septembre, au-dessus de la pomme de grand mât, un premier quartier de lune bien clair ; et dessous la quille, neuf ou dix brasses d'eau sombre et mauvais

fond de roche à cet endroit précis. Nous avons ancré de manière à tenir le cul vers la baie et l'étrave pointée au large sur le cap à Labranche de l'île aux Coudres. Un vent de terre du diable tombe sur babord des montagnes et falaises nues du nord, noir, froid, hurleur. À tribord, au pied du Cabaret, le Gouffre... Le funeste Gouffre de la baie Saint-Paul, avec une majuscule pour lui montrer respect, est un courant de remous à donner le tournis, comme la gueule ouverte du Léviathan, la porte puante de l'Enfer, l'œil glauque du Jugement Dernier. Enfin, c'est ce que d'aucuns en disent, ce que les autres en pensent, lorsqu'on sait le jonas qui sévit à bord et qu'on s'abandonne à ses folles réflexions.

Tout juste en aval de nous, sur la côte du nord et le fond au pied de la montagne entre le cap du Diable et le cap au Corbeau, la marée bâtit à cet endroit un clapot de mer hachée, des courants erratiques dans tous les sens, pires qu'une colère de bosseman. Qu'est-ce qu'on faisait là ? Pourquoi ne pas faire marée au mouillage des Français, à l'abri de la rive nord de l'île aux Coudres, tout près ? Le pilote Chaviteau savait ça lui, pourtant. Ou non, peut-être ? La flute a beau être le navire le plus marin utilisé par toutes les marines de guerre et marchandes entre l'Ancien et le Nouveau Monde ; le meilleur grément carré pour aller sur le Saint-Laurent, bon marcheur mais par vents portants du suroit et du nordet ; la flute, que je te dis sout' à poud', ne peut rien contre le mauvais œil et la bêtise. La nuit serait longue au quart de veille.

Mais à huit heures, dans la pénombre, le marchand *Marguerite*, rencontré à Tadoussac il y a quelques jours, passa à une encablure de notre étrave. Impatienté lui aussi par ce suroit continuel des dernières semaines, le capitaine Fleury faisait fi des règles de navigation et montait sa route dans la nuit, porté

par un inespéré nordet fraichissant. Excité par l'exemple, sous l'empire des passagers tourmentés de l'envie et trop pressés de sécher à Québec après deux mois en mer, le pilote Chaviteau complice de ces éminences a fait savoir et argumenté avec véhémence : il fallait sans tarder gagner un mouillage plus sûr, en amont, quelque part, n'importe où, loin d'ici. Acquiesçant à l'exposé et dans nos périlleuses circonstances, le capitaine de Vaudreuil a ordonné de lever l'ancre et appareillé en pleine nuit, sans attendre le pilote royal averti par frère Luc, à venir bientôt du port de Québec à notre rencontre et service.



VIII – Du gouffre de la baie Saint-Paul aux bancs du cap Brulé

Avec vent arrière de nordet, bon courant de flot pour une heure encore, la misaine et deux huniers bien bordés, on pouvait espérer marcher nos deux lieues, trois peut-être. Nous aurions alors évité le Gouffre puis doublé sur notre tribord l'anse au Charpentier et le Petit Claude, assurément avant la renverse de marée. Nos trois lieues courues possiblement aussi, avec un peu de bonne fortune, nous aurions deviné sous la lune le clocher de la chapelle de Saint-François-Xavier-de-la-Petite-Rivière, va savoir, avant la fin du quart, passé l'Abattis et atteint le cap Maillard. Mais toujours pas de véritable sûr mouillage pour prendre refuge au cas... Nerveux et conscient de sa témérité, Vaudreuil fit mettre à l'eau le grand canot, à poste tribord sous l'échelle de coupée, pour servir de sauvegarde dans l'immédiat d'un accident.

Quand bien même, pas d'ennuis dans le grément dormant, pas de fouillis dans le courant ; on a somme toute passé une belle soirée tiède d'une fin d'été qui sent la forêt et la conclusion de cette pénible traversée. *Éléphant* a merveilleusement couru sur les dernières heures du flot et peut-être à peine moins après la renverse, bien au milieu du chenal Ordinaire, les caps et leurs brisants de la côte à un quart de lieue sur la droite. Sur le porte-haubans tribord de grand mât, le matelot qui sonde et chante encore « à la marque, monsieur, huit brasses ; à la marque, neuf

brasses... ». Le plouf régulier du plomb répété bien clair par l'écho de la montagne, et une bonne vigie dans la hune de misaine gardent le timonier de nous écarter de la route malgré la grande obscurité. Le capitaine avait visiblement décidé de prolonger sa navigation au delà du courant de montant, tant que tiendrait le nordet et peu importait la renverse de marée. Tant qu'à fauter...

Vers les onze heures, la dernière de mon quart babordais et cinq bonnes lieues courues depuis l'appareillage, nous étions au large du cap d'Éboulis, au saut au Cochon, là où meurent les longs bancs de la Baie avec leur forte odeur de vase et de batture. Rien à signaler outre la mer hachée par le courant de jusant désormais luttant contre le nordet.

Arriva minuit. On était nerveux à bord d'*Éléphant*, qui courait toujours et venait tout juste d'abattre soudainement dans un remous de marée. L'officier de veille avait cru apercevoir un feu à terre sur tribord, ou plutôt peut-être reconnu les lanternes de poupe du marchand qui nous avait passé au Gouffre, ancré maintenant au havre à la Gribane. Trouvant alors la côte trop proche à naviguer de nuit, Chaviteau a fait corriger un tantinet et gouverner au sud-quart-sud-ouest pour s'éloigner un peu au large. Tous les officiers accompagnaient monsieur de Vaudreuil sur la dunette, l'air anxieux, le front en accent circonflexe. On piqua la cloche pour le changement de quart, le vent avait encore fraichi et je rangeais mon chat, mes bouts et mes nœuds de chaise dans mon sac, content qu'on me relève de mon poste de veille, heureux d'aller roupiller quelques heures. En croisant dans l'embelle le bosseman qui prenait aussi son quart, je me suis dit que...

Brrrrmm ! C'est le bruit sourd que le marin souhaite ne jamais entendre, et voilà tout l'équipage affalé sur le pont et la

dunette, matelots, quartiers-maitres, maitres, sous-officiers, officiers, pilote, capitaine. Seul reste debout le timonier, grippé à sa barre. La flute a touché puis talonné trois fois. Voici qu'elle gite sur tribord, son étrave au sud-est accrochée sur le banc du cap Brulé, poussée par le nordet ; immobile, hébétée et silencieuse sinon le sourd « mon Dieu, miséricorde, nous sommes perdus ! » lâché par Chaviteau, triste pilote. Dans l'instant qui suit, tous les Monseigneurs et les Sires et les Votre Excellence sont sur le pont, presque élégants en bonnets et chemises de nuit. Avec leurs valets pareillement vêtus, les voilà penchés à observer par-dessus la lisse, avec leurs ombres blanches de gros derrières dans l'obscurité. Ça discute la manœuvre, ça s'interpose en savants navigateurs, ça s'interpelle de la particule, ça se vouvoie du Monseigneur. Les ecclésiastiques marmottent du latin, les yeux au ciel, sans résultat apparent ni même mesurable.

— Tout le monde en haut ! qu'il crie, le bosseman.

Mais tous nous sommes déjà à notre poste, en double bordée au changement de quart.

— À serrer les voiles, brasser les vergues, amener les mâts de hune !

Ah, voici enfin de bons mots marins, sensés ! Voiles amenées, la prise au nordet moins forte sur son babord, la flute se redresse, plus confortable, plus stable. Cela fait, on a sauvé le grand canot qui menaçait de se perdre, à l'abri sous le vent mais rempli d'eau brune, pressé contre la muraille tribord par le courant descendant.

Puis fusent les ordres insensés des officiers n'ayant pas retrouvé leurs esprits ni contrôlé les passagers.

— Blanchart, faites mettre une chaloupe à la mer, crie monsieur de Vaudreuil qui vient pourtant tout juste d'assister à

nos efforts pour sortir le canot de l'eau. Vous irez à terre au cap Brulé pour l'y amarrer *Éléphant*.

— Capitaine, nous en sommes à plus d'un tiers de lieue ! argue le maître.

— Allez, Blanchart, prestement ! C'est notre seule chance : de là, vous pourrez nous touer.

On charge alors à poste et à grand-peine dans les chaloupes huit encablures d'aussière de six pouces... pesant trois tonnes, vite calculé. Vingt des plus robustes soldats et marins prennent les avirons pour tenter de joindre le cap, d'où les messieurs imaginent nous tirer d'affaire à force d'homme. Le projet n'avait ni queue ni tête : le violent courant de jusant empêche même ces pauvres costauds de s'éloigner un tant soit peu du navire pour de se couvrir de ridicule ou pire, chavirer et se noyer. Vers une heure du matin, nos compagnons trempés et épuisés ne peuvent plus que nous amarrer symboliquement par le travers babord, sur l'aval du banc du cap Brulé.

— À attendre le retour de la mer haute vers dix heures, pour nous renflouer, hurle enfin le capitaine, à sec d'idées et de ressources.

— À boire, commande le maître.

Le sage Sale-donc-moins avait déjà ravivé son poêle, prévoyant la manœuvre, et y avait aussi mis de l'eau à chauffer. Alors que tous attendaient la marée avec espoir et impatience, il n'y eut plus que les mousses et le matelot troisième rang Babordais à courir en tous sens dans la nuit, de la dunette à la coquerie à l'embelle, à remplir de thé chaud les écuelles de bois et les tasses de fine porcelaine, pour faire passer le temps.

C'était trop simple, trop beau pour durer. La marée au baissant, toujours poussée par le nordet et privée de son soutien liquide, *Éléphant* sur son Banc se couchait doucement sur son

tribord, entre la minuit et basse mer, vers les trois heures de la nuit. Puis alors crrrrcc brrrrccc crc, dans un clair, lent et vibrant craquement que notre bon roi Louis a dû entendre et ressentir jusqu'à Versailles, son vaisseau pourri s'est écrasé sous son propre poids, affaissé d'une demi-toise par le milieu. Avec le flot revenant, les matelots avaient bien bêtement pompé de la cale toute la marée montante comme des galériens, pendant des heures, depuis le pont bancal. Le Saint-Laurent rentrait par toutes les coutures de bordés, grandes ouvertes comme des sourires édentés de sirènes hors d'âge. Inexorablement, le fleuve prenait possession de la flute, lentement, de ses membres et ses madriers gâtés, de sa quille disjointe et sa carlingue tordues, de ses baux et son pontage fatigués.



Au gris lever du petit jour, la goélette de service du havre de Québec amena monsieur de la Richardière, capitaine du port, à notre rencontre. Le voilier vif s'accosta à la poupe d'*Éléphant*, les matelots négligeant de ganser leurs nœuds d'amarrage. Ils avaient fort bien constaté que la flute ne bougerait plus de là et qu'il était inutile de prévoir un largage d'urgence de ces cordages.

Ce bateau du port de Québec était une chose tout à fait surprenante. Longue d'environ huit toises, large de deux et demie et jaugeant bien une vingtaine de tonneaux, cette goélette possède, pour le peu que j'en vis, une coque semblable à celle des barques mais avec un franc-tillac sinon le capot bas d'une descente à l'arrière, menant assurément à la chambre. Le plus

étonnant est sa voilure : au contraire de tout ce qu'on a vu jusqu'à ce jour, les voiles – grande et misaine – sont établies derrière les deux mâts dans l'axe même du bateau et non devant et perpendiculaires. Elles sont enverguées en bas et en haut sur deux espars fixés aux mâts non pas par le milieu, comme nos vergues de voiles carrées, mais par l'extrémité. On hisse et amène ces voiles depuis le pont sans plus grimper dans la mâture, en halant ou laissant descendre l'espar qui tient la voile par le haut. Prodigieuse invention ! Non seulement, mais avec aussi à l'avant une voile triangulaire haute et sans espars, simplement endraillée sur l'étau du mât de misaine, cette embarcation peut marcher à merveille en recevant le vent par les côtés et même debout. Extraordinaire agencement ! Alors que nous peinons comme des galériens à affronter les suroits depuis trente jours pour remonter quatre-vingts lieues de ce fleuve, monsieur de la Richardière, lui ne naviguant qu'à la clarté du jour, n'est-il point venu à nous depuis Québec jusqu'au cap Tourmente, franchissant par fort nordet près de dix lieues en une heure ? Enviale navigation !

Une discussion longue et très tumultueuse s'engagea d'une embarcation à l'autre, entre cet officiel et sage officier de marine et monsieur de Vaudreuil, avec force éclats de voix, gesticulations, silences tragiques et mimiques de grimaces. Les plus expérimentés d'entre nous devinèrent et reconstituèrent aisément l'histoire : à la suite du récit du frère Luc, arrivé de Tadoussac une semaine auparavant, Testu de la Richardière, cette absolue autorité supérieure de navigation sur le Saint-Laurent venait, ce matin inopinément, à notre rencontre. Cet inestimable et savant marin avait calculé, mesurant les marées et le nordet des récents jours, que nous aurions possiblement et sagement relâché à la baie Saint-Paul ou à la Prairie de l'île aux

Coudres ou dans les environs immédiats, dans l'attente patiente et obligée de son arrivée. Peut-être même étions-nous toujours encalminés dans les parages de La Malbaie, comment aurait-il pu savoir sans aller par lui-même chercher et constater ainsi qu'il le faisait, avec la diligence de ses fonctions, depuis l'aube. Mais surtout sans jamais prendre la mer de nuit, et encore moins naufragés dans la plus triste misère sur le banc du cap Brulé, ventresaignris ! Il nous aurait piloté en personne comme l'exigent ses ordres et commission, en toute sécurité dans la périlleuse Traverse, puis en grand honneur et sous grand pavois jusqu'à Québec. *Éléphant* aurait alors glorieusement navigué à la clarté du jour, lentement, sous le regard admiratif des nombreux riverains de l'île d'Orléans et de Bellechasse à la pointe de Lévis. Nous aurions ainsi évité tout accident à ce précieux vaisseau royal, chargé de si distingués personnages et de considérables avitaillements généraux pour la colonie...

— La peste soit de vos irresponsables agissements, monsieur ; vous en répondez, conclut alors le très sévère Testu de la Richardière.

En grand homme du monde, il restait urbain et poli mais, le connaissant bien, je savais qu'il bouillait comme un volcan de la stupidité et incurie de ces marins. Le capitaine de Vaudreuil, Chaviteau son pilote et tous ses officiers étaient dans de beaux draps, pour leur déni de réglementation. La puissante tempête disciplinaire passée, on devait pourtant agir. Vaudreuil descendit dans le canot de la goélette de la Richardière et ensemble, ils tournèrent longtemps autour de la mourante, s'éloignant pour évaluer, s'approchant pour détailler. Il n'y avait plus rien à tenter pour remédier au mal du vaisseau. Les officiers de la flute résolurent à l'unanimité avec le capitaine du port de faire couper les mâts pour soulager momentanément la coque et permettre de

sauver au moins la cargaison, puisque le bateau et l'honneur étaient bien définitivement perdus.

Quant aux passagers, il leur fallut abandonner la misérable épave du navire, couchée sur son écueil au milieu du chenal. Alors que ces terrins descendaient en pagaille dans les embarcations, ridicules, par une malcommode échelle de cordage, j'ai vite fait passé Jambe-de-chien dans mon sac en bandoulière, puis frappé un filin à ce que j'ai trouvé de plus solide à bord, le moignon du grand mât abattu. Confiant fanfaron, je me suis glissé le long du cordage jusqu'à ce que j'attrape mon fameux nœud de... rien ! Je suis tombé comme une poche, le derrière dans les algues mouillées du banc Brulé, le chat fort mécontent. Dans ma hâte, j'avais omis de nouer le bon nœud de chaise en fin de manœuvre, poignée destinée à retenir ma chute.

Courbatu et gêné du fond de ma culotte tout imbibé, au soleil pâle sous un ciel gris, j'aidai les infortunés messeigneurs naufragés à prendre place dans les embarcations accourues à leur secours depuis le rivage de Saint-Joachim, à destination du petit Cap. Là commence le chemin du Roy vers Québec.

Le dernier passager à débarquer, où plutôt à être palanqué dans la goélette du capitaine du port, fut le suspect père Gouïon, prisonnier pieds et poings liés mais confortablement installé dans le plus magnifique nœud de chaise double qui se put, noué par le meilleur des gabiers. De babord, s'entend. Le bonhomme semblait inconscient mais il feignait, marmonnant des injures, des insanités et des obscénités de sa gueule molle, en bavant sur sa soutane. Son procès se tiendrait à Québec cet hiver prochain, mais il y aurait arrêt de non-lieu : le prêtre borgne serait interné à demeure chez les hospitalières de l'Hôpital Général à Notre-Dame-des-Anges.



Pour me consoler un tant soit peu de ce stupide naufrage et de cette triste vision, j'ai pu assister à loisir et rigolade à l'ignoble débarquement à la Prairie de Saint-Joachim. Les grands Chevaliers, les bedonnants Messieurs et les Éminences poudrées pataugeaient dans la vase noire et malodorante de la batture de la pointe aux Prêtres, au pied du petit Cap. C'était au plus haut sur la rive que pouvaient les monter les chaloupes, telles au départ de La Rochelle, surchargées de malles, de coffres, de paniers, de laquais et de bedaines, comme des harengs en caque. Une bonne demi-lieue de marche dans les broussailles, à jeun, sous une averse de fientes d'oies, de goélands et de canards, devrait les mener aux maisons des fermes du séminaire de Québec, au Beaupré de Saint-Joachim. Là, au chaud et au sec, ces terrains pourraient prendre quelque repos et déjeuner, un bain tiède peut-être, puis pester sans retenue contre nous misérables marins incapables, et se désoler à l'unisson de leurs bas de soie déchirés et de leurs soutanes souillées.

Ils pourraient aussi et surtout mesurer l'importance du retard à prendre leurs dignes fonctions officielles en Nouvelle-France. À peine douze heures plus tôt hier au soir, et à l'encontre toutes les intelligences de la mer, leurs Seigneuries étaient bien impatientes de rejoindre le confort douillet de l'Évêché et du Séminaire, les cuisines raffinées du château Saint-Louis et du palais de l'Intendant. Aurions-nous appareillé ce matin comme entendu et permis au lever du soleil, qu'avec quelque fortune de courants de marée, de bons vents et de savoir marin, nous

aurions tous ensemble et bien au sec pris notre quai ce soir même au Cul-de-Sac à Québec, dans la gloire de l'arrivée, au son des cloches de la colonie et du tonnerre blanc du canon du fort. En lieu et place des honneurs et congratulations, ces affaires entrèrent dans la capitale dans une semaine seulement, par les petites portes percées dans la muraille, en char à bœufs comme des gueux, couverts de poussière de chemins et de boue, de la honte et de l'indignité de la perte d'un vaisseau de Sa Majesté.

Ainsi fut du stupide naufrage d'*Éléphant*, en septembre 1729, mais il en fut d'autres et des moins bêtes et de plus tragiques sur ce Saint-Laurent. Ne s'agit-il point d'un seul navire en un seul endroit, ne portant à un moment précis que quelques marins ? Tous iceux et leurs navigations sont en ces lieux si nombreux en tout temps...



MARÉE DE NOVEMBRE

Toutes ces années, j'ai navigué.

J'ai tangué et roulé à bord d'embarcations et en compagnie de marins toujours plus nombreux, à la mesure du pays qui grandit et de ce fleuve qui enfle, s'allonge et s'élargit peu à peu, prenant les dimensions que la nation lui commande pour la desservir. Et sout' à poud', ce n'est pas cet anodin naufrage d'*Éléphant* ni les suivants, qui n'ont pas manqué autrefois et ne manqueront pas dans l'avenir de survenir sur ce difficile Saint-Laurent, qui désemparent le Babordais.

Alors que le pays est conquis définitivement, ainsi que l'avait prédit sans trop savoir le brave Émile Tremblé dit Joli-Cœur, fusilier de la Marine à bord de la flute ; malgré qu'il soit conquis donc, le fleuve de ce pays a tout de même encore ses mêmes humeurs du temps jadis où je l'ai connu. Il n'a toujours pas davantage de sentiments qu'à cet ancien moment ni d'autre identité nationale que la sienne propre. Il porte désormais, sans sourciller, presque exclusivement les voiles de l'Empire étranger, envahisseur et conquérant, depuis ce tragique été de 1759. En mai de cette année-là, seize voiles arrivées de

Louisbourg la Capitulée venaient en vue des îles Saint-Barnabé et du Bic, en l'estuaire, à moins de cinquante lieues de destination finale et historique destin. Leurs marins sondaient et balisaient le fleuve sur la route des cent-cinquante-deux navires de guerre et transports de troupes qui les suivaient. Ils devaient mouiller tous à la pointe orientale de l'île d'Orléans au début du prochain mois.

Maintenant, malgré les misères terrines qui ont succédé à ce débarquement marin du septembre qui vint, sans savoir ou pouvoir mieux faire que ce que je sais faire de mieux, je navigue toujours, insensible aux toutes couleurs de flammes, cornettes et pavillons. Ils étaient jadis rouges et noirs de Navarre et de Guipuzcoa, puis autrefois blancs et bleus de France ; ils sont désormais rouges d'Anglais ou bleus d'Écossais – sans toutefois que j'aie jusqu'à voguer sous les bariolures des carreaux de leurs kilts. J'y navigue aussi dans la plus grande indifférence et sans distinction des couleurs de guerre navale des nations, des flammes d'escadres et pavillons d'amiraux, lointains ou voisins, que j'abhorre et fuis tant que possible.

Or toutes ces années où j'ai navigué, la couleur de la robe du Saint-Laurent, elle, n'a pas changé. D'aucuns affirment que souvent elle varie, bien fol est qui s'y fie ; non, le fleuve a encore cet ample et ondulant vêtement couleur de mer de Cocagne, aux mouvantes et envoutantes nuances saint-laurent qui, elles oui en effet, se modèlent à tout instant aux fantaisies de ses humeurs. Dans l'indifférence également, sa pelisse s'orne des voiles de tous ceux-ci qui vont et viennent, les miennes y comprises, de bas en haut et de haut en bas ; les toutes petites robes de jour tachées des labeurs quotidiens ou les grandes robes du soir des amantes des *Lords*, *Sirs* et *Your Excellencies* ; les tabliers puants des pêcheries et tanneries et les capes pèlerines

parfumées de poudres à perruques et à canon. Car en effet, tous les bateaux vont ici à la voile. Certes, les petits canots des Indiens sont propulsés à la pagaie et les chaloupes, d'abord basques et désormais de toutes couleurs, nagent à l'aviron. Mais les vaisseaux et navires, comment iraient-ils autrement qu'à la voile aux vents ? Une, deux, sept, trente toiles, peu importe : vent et voile et fleuve sont à tout jamais unis pour bâtir le pays.

Or, dit-on, cet ordre des choses serait appelé à changer, semble-t-il ? Certains bruits courent d'un bord à l'autre, de Jean Matelot à Jan Matroos, de France à Montréal en passant par Curaçao aux Antilles hollandaises et le long du fleuve Hudson. C'est grand, la Mer ; on ne peut y causer que de grandes choses et formidables nouveautés...

Cependant que circulent ces bruits et rumeurs, il y a toutefois de fortes probabilités que je n'en apprenne jamais rien de ces changements à venir sur ce fleuve, puisque de toute évidence, pour le moment et l'instant, et depuis je ne sais quand, il semble que je sois mort.

C'est un matin... non, c'est la nuit. Il fait noir mais alors peut-être serait-ce le soir ? Bref je me suis tout réveillé, ou plutôt je reprends semblant de conscience chez Belzébuth le démon. C'est ça, ni soir ni jour, je suis éteint. Certain. J'ai les yeux ouverts mais je n'y vois que l'obscurité, donc je suis mort comme lors de ma précédente noyade, où je me souviens qu'il faisait bigrement noir. Je suis comme dans une boucanerie d'anguilles, immobile et tout contenu dans ma peau, écœuré par les odeurs de poisson oublié et de fumée qui me brûlent les narines. Serait-ce moi qui suis feu ? Un bruit d'enfer – je suppose, puisque c'est ma première visite en cet endroit – et de métal choqué, une respiration diabolique et un grondement sourd sont presque palpables. Le plancher, ou le sol, ou le

nuage, ou je ne sais plus, monte et descend, tangué, cognant parfois, roulant légèrement. Seule différence notable avec ce qu'on raconte de l'enfer dans les paroisses, l'anomalie dans mon esprit noirci : j'ai froid. Pour vrai, je suis éteint. Gelé comme une crotte de cochon, mais à brûler éteint dans le feu des limbes ! Se peut-il ? Et la nausée et la gueule de bois en enfer, que je me suis dit... Ça doit être normal, avec tout ce qu'on en sait de vilain.

Je suis bien resté défunt une bonne heure de deux ampoulettes, le temps que me reviennent l'intelligence et le sens commun. Si je suis mort et en enfer, pensais-je enfin, je ne peux pas entendre mon estomac gargouiller et rapporter qu'il est vide ni ma vessie hurler qu'elle est pleine ? Je bouge, c'est déjà ça. En enfer, on ne bouge pas, c'est bien connu. Après tout, je ne suis peut-être pas trépassé tout à fait. Pas complètement en tout cas. Un peu seulement. Mais combien ? De ma main gauche ankylosée, je tâte du ciel noir : il est de toile cirée froide. De la toile cirée, il n'y a que sur les bateaux, ça c'est le bosco qui l'a dit. Puis j'entends parler : en enfer, personne ne parle, tout le monde sait ça. Reprenant définitivement mes esprits au cri proche et puissant de « face de pet de terrien ! Tu tiens sans mollir ce foutu cap à l'est du nord nord-est un quart est, Bellet, ou je t'envoie par-dessus bord ! », je risque mon œil glauque entre la toile cirée noire et froide et le rebord du monde connu. Une frêle voix répétait « nord nord-est un quart est ».

Damnation ! Je suis à bord d'un bateau. Il y a le dos d'un type, là, debout en position connue, les deux mains sur une roue à poignées, de chaque côté. De ça aussi il n'y a que sur les bateaux. Pourtant, je ne me souviens pas d'y embarquer mais j'y suis... Pour de vrai ? Alors instantanément, ma caboche a largué

LA CHALOUPE À FUMÉE

la grand-voile : si je suis sur un bateau sans savoir que quand
comment pourquoi j'y ai été, c'est que j'ai été shanghaïé !
C'est ça. Shanghaïé.



LA CHALOUPE À FUMÉE

DEUXIÈME NAVIGATION

La chaloupe à fumée
ou
Comment ensuite le Babordais
fut shanghaïé en 1809, sans un nœud dans son sac.

I – De Montréal à Saint-Sulpice

Puis ma voile a gonflé à ce souffle maudit, j'ai pris de l'erre : la Chine... Shangaï ? Longueuil ? Non, Lachine alors ? Montréal ? Ah oui ! Nouvel An ? Non, pas déjà. Une engueulade à grand pavois avec ce tribordais borné. Ma gueule de bois... Ah oui ! Vilaine brosse au cidre au faubourg des Récollets, chez Guy Pierre... Non, Pierre Guy, le tavernier de la rue du Canal. Alors c'est ça que ça s'est passé : ce salaud de tribordais, vexé d'avoir été botté au derrière, m'a saoulé pour me vendre à la presse des matelots, comme en haute mer où les Anglais recrutent de force des marins américains en coulant leurs navires en Atlantique. En revanche, les Américains volent des Britanniques à San Francisco pour naviguer dans le Pacifique. Ils cherchent des hommes pour la guerre ou surtout la chasse au cachalot et trouvent sacrebleu, par tous les moyens. Y compris l'embarquement arraché, le shangaïage de matelots saoulés, drogués, matraqués. Puis réveillés à coups de bottes dans les côtes, au large, en route pour l'Orient et la terrible escale de Shangaï, sans possibilité de fuir, de désertier sinon périr en plongeant par-dessus bord.

Le Babordais shangaïé. Par un tribordais, au surplus. Déshonneur, malheur. Pas de sac, pas de coffre, pas de bouts, pas d'outils, pas même Jambe-de-chien, le chat. Juste ma misère tout autour du monde pendant quatre ans à venir, au moins, à chasser la baleine dans ce boucan d'enfer, à fleurir l'anguille

abandonnée puante, à geler comme une crotte... Oui, misère. Maudite boisson. Sale caractère.

Bon. Mauvais. Mais je ne peux pas rester là quatre ans, caché dans la baleinière sous la toile cirée ? D'abord les poulaines pour sauver ma vessie, ensuite j'ai grand-faim ; pour le reste, on verra chaque chose en son temps.

De la chaloupe suspendue aux bossoirs à l'arrière, je sautai le plus discrètement possible sur le pont à la poupe, au poste de gouverne juste derrière la roue.

— Qui que t'es, toi ? D'où que tu sors ? qu'il a gueulé, le maître.

Sout' à poud', je m'attendais à pire de la part d'un shangaïeur.

— Euh... Babordais, monsieur. Shangaïé. C'est bientôt le quart ? lui fis-je avec l'air le plus niais que je pus me fabriquer.

— Dégage, Jean Gailler. À six heures le changement de quart. Tu sais pas ça ?

J'ai débarrassé la dunette de la portée de garcette du maître, si c'est lui là à grande gueule, à côté du timonier. Avec l'air de celui qui sait, mine de rien mais en titubant un peu comme un shangaïé, j'ai mis prestement le cap sur le gaillard d'avant, refuge immémorial des matelots et siège des poulaines. J'avais les yeux serrés, petits comme des chas de carrelets, pour protéger mon mal de crâne des rayons du soleil. Mon cerveau, embrumé par une vessie pleine, a tout de même su calculer que je venais là de survivre à l'humeur du maître entre midi et six heures, quart de jour. Je prendrais alors le quart de nuit, jusqu'à minuit. Le souper viendrait bientôt ; d'ailleurs l'odeur du rôti...

— Horreur ! Au feu ! Branle-bas ! Aux pompes ! La main dessus !

— J'ai dit dégage, Gailler ! La ferme !

J'ai couru à la proue pour fuir les sinistres du maitre, et du feu maintenant, et retrouver ma raison peut-être en vidant mon surpoids de liquide. J'ai observé de là, caché. Au milieu du navire ou du vaisseau ou du ça-qui-flotte, saillit du pont un formidable tuyau de poêle noir, cent fois gros comme celui du deux-ponts chez mémère la voisine, haut comme une pile de dix barriques. Haubané comme le grand mât d'un vaisseau trois-ponts de premier rang. Tout juste si l'incendie ne vomit pas de cette cheminée, mais une pluie de brandons mêlée d'une fumée grise menace de nous enflammer à tout moment. Le feu à bord, vous y pensez ? Le pire des risques : le cauchemar permanent de chacun qui va sur toute cette eau, c'est de voir pourtant son tas de bois s'enflammer et disparaître en charbons sous ses pieds. Voici maintenant qu'on installerait volontairement une fournaise incandescente à bord ? Un pyroscaphe ? Pourquoi faire ? Ça dépasse l'entendement. Alors qu'un grément de goélette ou un phare carré sont tellement efficaces et élégants ! Où va le monde ? De chaque côté de l'embarcation, des roues battent l'eau, probablement entraînées par une machine au feu du diable dans le ventre de ce qui serait donc un bateau. Sout' à poud' ! Où suis-je ?

Mais pour l'instant, point de diables ni diableteaux ni d'incendie. Pas encore. Accroupi aux poulaines dans une ignoble posture, mais à l'abri des regards et des ordres, je jongle. Le nordet froid me met au vent de la fumée, me gèle les roupettes et rince les derniers relents du cidre fort de maitre Guy. Voici : ce brasier flottant descend une rivière ; avec la lumière, il pourrait être aux alentours de quatre heures de l'après-midi de... mardi ? Impossible, interdit d'appareiller un mardi ni un vendredi : malchance et mauvais œil. À bien y repenser, les pièces se recollent. C'est hier soir qu'on a fort

arrosé le passage à la sombre saison de ces bougres d'Écossais, Samhuinn. 31 octobre. Je me rappelle aussi vaguement souligner hier soir toujours, d'encore un autre cul sec de whisky, l'anniversaire d'un accident qui m'arriva autrefois, tragique mais aux conséquences plus qu'agréables. Une noyade en effet, au large de l'île au Basque. En 1541. Enfin, nous voilà mercredi alors, vers quatre heures. L'église là, à tribord, c'est celle de Varennes. Je le sais parce que ce tribordais de malheur raconte que le diable qui construit des églises... Ah tiens donc ! On a alors tout juste débouqué des Traverse et ile aux Vaches, ile Sainte-Thérèse à babord, ile aux Fermiers à tribord. Quel surprenant fleuve tout de même, agricole et forestier avec ses îles aux vaches, aux fermiers, au veau, bonfoin, à la truie, aux asperges, aux bœufs, aux prunes, au cerfeuil, au bois blanc... intarissable en surprises que ce Saint-Laurent, pensais-je, lent, admiratif, idiot et sourire béat.

...

Sout' à poud' ! Mais je sais où je suis ! J'ai été shangaïé hier soir à bord d'*Accommodation*, nom d'une pipe, qui annonce depuis aout dernier, date de sa mise à l'eau, la première navigation « à la vapeur »... euh, attends... au Canada, c'est ça ! Le 1^{er} novembre 1809. Ça y est. J'y suis.

J'ai faim. Je suis prisonnier. J'ai froid. Je m'ennuie de mon chat. Je suis perdu. Pour quatre ans. Tiens, une chanson triste.

Brave marin revient de guerre *tout doux* bis

Tout mal chaussé tout mal vêtu

— Brave marin d'où reviens-tu ? *tout doux*

— Madame je reviens de guerre *tout doux* bis

Que l'on m'apporte du vin blanc

Que le marin boit en passant *tout doux*

LA CHALOUPE À FUMÉE

Brave marin se mit à boire *tout doux* bis
Se mit à boire et à chanter
Et la belle hôtesse à pleurer *tout doux*
— Ah ! qu’avez la belle hôtesse *tout doux* bis
Regrettez-vous votre vin blanc
Que le marin boit en passant ? *tout doux*
— C’est pas mon vin que je regrette *tout doux* bis
Mais la perte de mon mari
Et je crois que vous êtes lui *tout doux*
— Ah ! taisez-vous la belle hôtesse *tout doux* bis
Vous aviez de lui trois enfants
Vous en avez six à présent *tout doux*
J’ai tant reçu de fausses lettres *tout doux* bis
Que vous étiez mort enterré
Et je m’y suis remariée *tout doux*
Brave marin vida son verre *tout doux* bis
La remercia tout en pleurant
S’en fut rejoindre son bâtiment *tout doux*

Or, comme tous les jours à la même heure, la demie de cinq heures revient, à ce temps de l’année une heure après le coucher du soleil. Le torse passé par la porte du capot de descente, un grand coq sec, avec sa cuiller à trous et sa gamelle cabossée, a martelé l’appel du souper du quart en bas. J’en étais : sans savoir, le maitre m’y avait enrôlé. Je descendis mine de rien prendre une place dans un coin.

— Ouais, ouais, on s’est pas vus encore ? grommela mon voisin de table, tout penché somnolent, le nez dans son écuelle,

cuiller à son poste de garde. Comment ça ? Jean-Jésophe Lemay, de Lotbinière, matelot. Toi ?

— Babordais, lui répondis-je tout bas.

— Ouais, ouais. Moi aussi, babordais, trainait-il avec ses relents de sommeil. Mais je suis tout seul avec le timonier, alors je fais les deux bords.

Il attaqua sa ration, sapant avec entrain. Il n'y avait bien que sa bouche de réveillée.

— Euh... Gailler, me présentai-je alors. Jean Gailler. Changailé... Ça te dit quelque chose ? Toi aussi, alors ?

— Ah oui ! Non, pas moi. Ouais, Jean ! Ouais, ouais. Jean comme John, les trois John ! claironna Jean-Jésophe, mêlé mais comme un peu ressuscité d'un coup.

— Les trois John ?

— Les associés du bateau : John Bruce, qui l'a construit ; John Jackson, l'ingénieur de la machine et John Molson, qui paie. Ouais, ouais. John. Des bons messieurs, tu verras. Des Anglais mais bien à leur place et qui parlent français, poliment. Y a rien de parfait. Ils sont à bord avec leurs familles.

— Et les autres marins, ils sont polis aussi pour « Chan Gaillé » ? J'insistais sur le nom.

— Oh oui, jusqu'à présent ça va, ouais, ouais. Sauf Désagréable Dufour. Mais on vient juste de partir.

Finalement non, Jean-Jésophe n'était pas tout à fait rallumé.

— Désagréable, laisse-moi deviner : le maitre. Drôle de prénom.

— On ne sait pas son vrai prénom, vu qu'on l'appelle toujours monsieur, mais celui du pilote est Amable. Amable Laviolette, et Désagréable Dufour. Ça leur va très bien à tous les deux. Le bonhomme, le vieux Augustin Raby, ne s'intéresse qu'à sa navigation, en silence à la dunette d'une étoile à l'autre.

Il y a aussi Bellet, le François, timonier ; on l'appelle Sans-mollir. Le coq au lard et aux fèves, Paddy McGarrigle l'Irlandais ; toi et moi. Ouais, ouais. Mais tu n'as connu personne encore ? Mais d'où arrives-tu ?

J'esquivai la question.

— Et les diables ? Qui fait tourner la machine ?

— C'est Jackson le chef mais son mécanicien, celui qui travaille, est assis là derrière toi, Alasdair MacDonell. Un gars de l'Écosse. Et Lysius qui est de l'autre quart, qui chauffe à la vapeur en bas. Lysius Hyppolite, c'est un Arawak d'Ayiti qui a fui la guerre dans son pays, arrivé l'an dernier seulement, et il gèle le pauvre. Tu ne le verras pas sur le pont... Ouais, ouais. Allez, grouille-toi de torcher ta gamelle : Désagréable va piquer la cloche du quart et McGarrigle piocher l'appel du souper du quart en haut. Ensuite ce sera le repas des messieurs et des passagers, pendant qu'on prépare l'ancrage et la machine. Ouais, ouais, vite, vite !

Le rôti qui sentait bon, c'était bien à venir pour les messieurs et leurs passagers. Après notre maigre potée de fèves et la chopine de bière de Molson, l'obscurité faite, l'équipage au complet – les deux bordées et les officiers – s'est affairé à ancrer pour la nuit. Sans marques lumineuses, la navigation nocturne sur le Saint-Laurent est interdite, et de toute manière impossible. Il y a bien de plus en plus de bouées et amers identifiés et construits à terre, posées et entretenues par la Maison de la Trinité, mais marques de jour seulement.

Sous l'œil critique mais satisfait des trois John et du bonhomme Raby, nous avons mouillé juste en amont de Saint-Sulpice, à ranger la rive, sur fond de vase de bonne tenue par trois brasses et demie. Les officiers officiaient ; les matelots s'activaient ; les chauffeurs arrêtaient de chauffer, débrayaient la

machine et purgeaient la vapeur, puis étouffaient leur feu au minimum. Les roues cessèrent de tourner aux flancs du navire. Dans un bruyant boucan et chuintement de chaîne et de grelin qui filent par l'écubier, l'ancre fut mouillée.

Au son harmonieux des angélus croisés des clochers de Verchères, Repentigny et Saint-Sulpice, le vapeur stoppa à l'ancrage sur mer calme. Les dix passagers, y compris deux femmes âgées et un petit garçon, montrèrent une évidente satisfaction à se savoir enfin reliés de nouveau à la terre ferme, fut-elle sous-marine, par une chaîne. Doucement, *Accommodation* vira sur son attache, offrant son étrave au courant descendant, cap ouest-sud-ouest un quart sud, à un peu moins d'une encablure du rivage. À babord, les îles de Verchères contrastaient à peine en noirceur avec l'eau du fleuve, et le clocher de Repentigny se détachait juste dessus notre beaupré, sur la dernière brunante de l'ouest lointain. Les ultimes canards de l'automne se souhaitaient bruyamment du bon sommeil dans les profonds marais des rivages. Sur tribord, le petit village de Saint-Sulpice mettait aussi en panne pour la nuit.



II – Mouillage de Saint-Sulpice

Le mouillage pris et sécurisé, un vieux grincheux de *commander* usé, probablement envoyé par la Maison de la Trinité pour scruter notre brulot, passa une longue inspection en ronchonnant. Il ne trouva à redire que sur le rangement des cordages et Désagréable Dufour s'empressa de pousser une gueulante aux oreilles du pauvre Jean-Jésophe, qui avait eu la mauvaise fortune de passer à portée de réprimande. Connaissant bien la mer et ses usages, j'avais choisi d'assister à cette inspection depuis l'extrême opposé de l'endroit où, à bord, se tenait l'action. Le lieutenant du *commander* et aide de camp portant fanal, notre capitaine Raby, le mécanicien MacDonell et les trois John avaient donc bien mérité leur rôti et nous, notre quart. Cette première journée de mer du premier voyage de ce premier vapeur sur le Saint-Laurent semblait recevoir toute l'approbation des autorités maritimes. Les passagers disparurent sous le pont par la descente, laissant à l'équipage les odeurs de nuit et de porc rôti à l'ail.

Après le souper, alors que les voyageurs bien emmaillotés de couvertures rayées prenaient le thé sur la dunette, deux allèges sous petite voile et avirons s'étaient détachées de la rive de Saint-Sulpice et s'approchaient lentement du vapeur, à la lueur de leurs falots. Coque noyée jusqu'aux dalots, elles étaient proprement chargées de bois de chauffage, fort en demande dans les villes à cette époque de l'année. « Belle démonstration

nocturne de savoir-faire forestier mais quelle idée de livrer du combustible en pleine nuit, me suis-je dit, puis de suite : je pourrai aussi m'évader de ce fourneau flottant en nageant jusqu'à eux puis... » MacDonell le pyromane, comme s'il m'avait entendu penser, alluma dans un baril d'acier à cet usage un véritable incendie pour nous éclairer. Bien sûr : on nous avitaillait en bois de chauffe pour la machine.

Alors commença un éreintant transbordement depuis les chalands à couple, chacune des lourdes billes d'érable et de bouleau manipulée une à une à coups de crochets, de ahans, de jurons et de bing-bang sur la muraille, sur le pont et dans la soute à bois.

— Ma peinture ! lança John ; ma soute ! ajouta John ; mon pont tout neuf ! compléta John.

— Mon pied, aïe verrat ! jura Jean-Jésophe au matelot maladroit du chaland.

Animé par toute cette action mais anticipant le désordre, j'essayai :

— Capitaine Raby, plutôt que de tout abimer ce beau et flamboyant navire, et notre dos en plus, et nos pieds, ne pourrait-on pas gréer un palan pour faciliter ce chargement ?

— Dufour, à moi ! Qui est cet impertinent ?

— Jean Gailler, monsieur Raby, m'a-t-il affirmé. Il n'apparaît pas encore sur le rôle mais j'ai cru...

— Permettez, s'interposa le lieutenant au fanal. C'est le Babordais. Un matelot babordais de premier brin que j'ai autrefois eu sous mes ordres. Un sacré noueur, monsieur. On peut avoir confiance.

— Alors Babordais ? dit le capitaine. Au palan ! À vos nœuds ! Qu'attendez-vous ? Dufour, faites bouger !

Avant que la lune en dernier quartier n'ait eu le loisir de nous éclairer, j'avais gréé avec Jean-Jésophe et Sans-mollir le timonier silencieux, à la lueur du feu de baril. À ce bord, le cordage était abondant mais les voiles rares ; nous avions de tout ce qu'il faut à profusion sous la main. Voilà donc le plus beau palan qu'un vapeur eut jamais gréé sur le Saint-Laurent, vu que c'était le premier d'iceux ! À bonne hauteur sur un hauban tribord du seul grand mâât de cette embarcation, nous avons simplement frappé une erse de forte tenue pour y crocher le palan-mousse, tout bien amarré solide, puis passer son garant. J'ai ensuite entrepris de nouer sur son dormant l'élingue qui nous permettrait d'embarquer à la fois et presque sans effort cinq ou six de ces billots : un long œil épissé pour amarrer en nœud de barrique. J'avais volontairement gréé en poulie simple :

— Voyez, monsieur Désagr... monsieur Dufour, dis-je au maître, fier de lui en montrer, vous pouvez même, et devrez en vérité obtenir le concours du chef mécanicien MacDonell et de sa machine, en utilisant comme poupée de treuil cet axe qui tourne là sans cesse, et lentement au ralenti de l'engin. Juste là... non, pas là. Là ! Ahhh ! Sout' à poud' ! Le garant ici, c'est-à-dire le courant de cette manœuvre, viré dessus, actionnera le palan sans autre effort qu'un peu de jarnigoine.

Le calcul vaut le travail, dit cette grande gueule de fainéant tribordais, qui ne fait que dire puis laisse calculs et travail aux autres. Et c'est ainsi secondés de la vapeur qu'au milieu de notre quart, nos soutes proprement chargées, le pont balayé des écorces et les écoutilles refermées, les chalands vides débordaient vers le rivage. Je les saluais avec l'enthousiasme de celui qui s'est distingué auprès de ses chefs, souriant, fier.

Le shangaïé que j'étais en avait jusqu'oublié de s'évader à leur bord à la faveur de la nuit. Misère, sout' à poud'...

III – De Saint-Sulpice au lac Saint-Pierre et les Trois-Rivières

L'aube de jeudi me trouva sur le pont, abattu malgré la douceur exceptionnelle de la nuit. Notre quart terminé à minuit, j'avais vite gagné une bannette dans le poste d'équipage, à l'avant du bateau. Je m'y étais allongé tout habillé, sauf les chaussures comme le précisait la feuille de règlements épinglée derrière la porte. « Défense de fumer », était-il aussi commandé en grosses lettres noires. Oh ! on comprend fort bien l'interdiction et mise en garde : le danger du feu à bord...

Au cœur de la nuit, Jean-Jésophe était venu me bousculer dans mon lit, m'annoncer que le maitre avait piqué la cloche du quart de quatre heures, et me faire dire que « ouais, ouais, ce n'est pas parce que je n'étais pas au rôle que je pouvais... »

— Bien, bien, ça va, n'insiste pas. Je connais mon rang, mon pauvre sort.

Le bonhomme Raby, qui visiblement ne dort jamais, était déjà – ou encore ? – sur la dunette. À l'ordre de Molson, il comptait appareiller immédiatement malgré la nuit qui durait. Il profiterait du passage du quart à quatre heures pour employer tout le monde en haut à lever l'ancre, embrayer la machine, que Lysius avait déjà chauffée à bloc et mise en pression, et manœuvrer pour reprendre notre route. Jackson coordonnait la suite des opérations ; ceci fut accompli à merveille, compte tenu de la nouveauté de cette navigation à la vapeur. Le câble d'ancre

apiqué, les roues au ralenti maintenaient *Accommodation* contre le courant. La machine actionnée, la chaudière toussa du noir, les aubes battirent le fleuve plus fort, l'ancre fut mise au clair puis le navire vira serré babord toute pour se lancer dans le courant, cap à l'est du nord, nord-est un quart est. La deuxième journée de mer à vapeur au pays commençait élégamment.

Malgré cette élégance, l'activité du bord et toutes ces nouveautés techniques à apprivoiser, abattu qu'il était le Babordais. Après l'excitation des découvertes, je faisais un triste bilan, désœuvré que j'étais à ces petites heures de mon quart : la vapeur donc plus de voiles donc plus de cordages ; donc plus de nœuds donc plus de noueurs donc plus de travail. Une première journée de shanghaïé sur mille-quatre-cent-soixante à venir et où on n'avait marché que quinze milles, à quatre nœuds, de Montréal à Saint-Sulpice. À ce rythme, au bout de quatre années, on n'aurait avalé que vingt-deux-mille milles, un simple tour de Mer autour de la Terre. Sans le chat Jambe-de-chien. Qu'est-ce que j'ai fait là ? Je suis parti sans mon sac, avec Jambe-de-chien le chat qui roupille dedans en toute confiance. Par chance, le tavernier Guy le connaît et en prendra soin. Mais me voilà tout seul, et lui orphelin, négligent que je suis. Si je reviens, si je revenais un jour, me reconnaîtra-t-il ? m'absoudra-t-il ? Adieu, Jambe-de-chien. Je te demande pardon, du fond du cœur. Quatre longues années pour faire tout seul un tout petit tour du monde, sans toi qui aurais probablement aimé ! Pendant ce temps, les grands clippers en auront fait cinq. Aurai-je pu chasser des baleines, moi qui fus autrefois harponneur, et assez habile disait-on ? Serai-je au moins riche d'huile de cachalot et d'ambre gris ? Une occasion rêvée de m'évader sur un chaland à bois, à trois lieues de chez moi, ratée pour nouer une élingue désagréable. Idiot. Du lard à l'ail, un Arawak qui gèle, arriver

avant... les fèves qui flottent dans la bière tiède, mes souliers sur l'oreiller. Pardon, Jambe-de-chien, mais y a un feu à bord, le tribordais à reculons sur un cheval maigre, la gageüre idiote... Un bol de cidre renversé... tu verras bien !



— Pourquoi tu dors ? Tu travailles pas ?

— Hum ? Quoi, es-tu fou ? Hein ? gager comment ? Oh, pardon mon petit monsieur. J'ai dû m'assoupir. Mais vous êtes seul sur le pont à cette heure ? Hum. Votre mère vous grondera, certain.

Je me levai prestement. Oui, je m'étais endormi confortablement assis sur une amarre lovée, à l'abri du vent dans la pince d'étrave. Le garçonnet se tenait debout devant moi, les mains dans les poches de sa bougrine de belle toile, la tuque enfoncée de guingois jusqu'aux yeux.

— Mère n'est pas à bord avec nous et Père déjeune avec ses clients dans la salle à manger. Il est notaire, tu sais, et c'est l'ami de monsieur Molson. Qu'est-ce que tu faisais ?

— Eh bien... hum, voilà. Je tenais le cap, bien fort de la main gauche, vois-tu ; et la corde à virer le vent, là, comme ça, de la droite pour pas qu'on s'écarte de notre route, dessinée sur le fond du fleuve, à l'encre de Chine, vous savez ? Voilà. Comme ça.

— ... ? Et c'est où, là ? demanda le petit bonhomme.

J'aurais eu grand-peine à lui expliquer les détails et l'usage de cette périlleuse manœuvre de navigation, surtout à bord d'un

navire à vapeur. J'étais heureux qu'il abandonne sa première question. Je sautai sur la deuxième.

— Monsieur est curieux, c'est bien. Attendez, le jour se lève à peine, on n'y voit guère... Ça là-bas, au milieu de nulle part sur la rive nord-ouest, c'est La Valtrie... non, pardon, La Noraye. C'est un bien petit village, vous savez, mais c'est mieux qu'au sud-est, à tribord, où il n'y a rien du tout sauf quelques îlets, et personne depuis Contrecœur. Je suis terriblement occupé savez-vous : si vous revenez à huit heures passées, j'aurai terminé mon quart et peut-être m'aura-t-on nourri un peu aussi. Nous serons probablement rendus à William Henry, ou Sorelle si vous préférez le français. Je vous dessinerai une carte. Et vous êtes monsieur... ?

— Duncan Gray. Mon père c'est monsieur Gray.

— Vous ne m'en voyez pas surpris, jeune homme, m'inclinai-je devant tant d'évidence.

— ... et j'ai huit ans. À tout à l'heure !

Je raccompagnai tout de même monsieur Duncan à la dunette, un accident est si vite arrivé à un morveux, quand bien même il est le fils du notaire des trois John. À son âge, moi je pêchais la morue sur les Bancs de Terra Nova dans la plus abjecte misère, mais je ne suis pas fils de notaire.



Le soleil se leva enfin vers le tard milieu de mon quart. Le maitre m'appela en bourrassant pour envoyer les couleurs, amenées hier au coucher, et pour éteindre les feux de position dans leurs boîtes à feux, et de course à la poupe. J'y jonglais

bien un peu mais j'avais rangé mon rêve idiot dans la poche de mon caban : le tribordais à cheval ? impossible, il sait à peine marcher, ce droitier. L'image me fit sourire.

La journée s'annonçait agréable de navigation ; ce serait la traversée du lac Saint-Pierre, cet élargissement du fleuve en un immense marais peu profond, d'une quinzaine de milles de longueur, large de six. À l'entrée du lac, à William Henry, une centaine d'îles forme un archipel labyrinthe marécageux, extrêmement difficile à naviguer à la voile en raison des innombrables voies qui se présentent à vous. La plupart sont à maigre d'eau et encombrées d'épaves, de vasières et d'écueils ; seul l'étroit chenal de Murray est approprié à des navires de notre tonnage. Les vents y sont capricieux, bousculés par les ouvertures des canaux et les obstacles que forment les îles, ou alors absents, prisonniers de ces entraves. Mais là, à la vapeur autonome ? Nous verrions bien. L'archipel doublé, le lac ensuite est un plaisir à traverser par petit temps et légère brise, quand huit nœuds de suroit tiède s'ajoutent aux deux nœuds du courant toujours descendant, bon soleil et gîte bien assurée. Sur ces eaux calmes et bleues, on sèche ! À cette allure, on serait aux Trois-Rivières au début de l'après-midi et j'aurais pu, de quart en bas, profiter au maximum du lac et de ses beautés : les nuances des couleurs de l'eau avec le fond tout proche, les îles lointaines aux rivages, les quelques oiseaux marins de la fin de l'automne, la descente confortable. Peut-être même traine-t-il à ce bord de quoi se fabriquer quelque ligne à pêche, afin de remettre un peu de joie au cœur d'un babordais mélancolique.

Au passage du quart, le coq cabossa davantage sa vieille gamelle, étonnante sur ce bateau neuf, appelant le déjeuner. Le bonhomme Raby le regardait avec un furieux air désapprobateur et le vacarme cessa bientôt. À huit heures pile, je m'atablais

avec le nouveau copain Jean-Jésophe devant une gigantesque tartine de pain presque frais couverte d'une généreuse couche de *minoune*, l'odorante et onctueuse graisse blanche mêlée de gélatine brune, abandonnée hier soir par cette élégante tablée, comme une béotienne, dans la marmite du rôti de porc des messieurs. Immortelle minoune de Paddy McGarrigle, gastronome descendant d'Irlandais, élevé à la bonne chère des mémères des Trois-Rivières ! Le véritable bonheur de cette cochonnaille à tartiner naît en la préparation même du rôti de la veille, adroitement salé, correctement poivré et profondément piqué de gousses d'ail coupées en moitiés, afin que toute la saveur du condiment s'en transmette à la viande jusqu'à cœur. On y ajoute l'eau nécessaire et la bête cuit lentement, à l'étuvée, arrosée ici et là pour qu'elle abandonne son essence même à la minoune du lendemain : une gélatine compacte, ferme, luisante, brune du jus de cuisson de la viande sur les parois de la marmite, sur laquelle surnage une graisse blanche immaculée, d'une délicate finesse et étonnante onctuosité. Et entre les deux couches, merveille, une mince épaisseur du mélange des deux et d'un beige savoureux à l'œil puis à la papille, mariant leurs totales bontés. À déguster en un silencieux recueillement, arrosé d'une chope de bière de monsieur Molson, lentement ; rien de mieux pour entreprendre la journée et remettre de la joie au cœur d'un pauvre matelot, tout de même shangaïé.

Remonté sur le pont, je gagnai discrètement le gaillard pour échapper à l'humeur du maître, m'occuper quelque peu l'esprit avant d'aller dormir. Assis sur l'amarre lovée à la pince d'étrave, mon caban bien ajusté pour me protéger de la fraîche du matin, j'ai entrepris de digérer en faisant le point. Mon précieux cadran solaire m'apprit qu'il pouvait être alentour de la demie de huit heures. Nous venions de laisser à tribord William

Henry, qu'on connaissait autrefois sous le nom de Sorelle, et nous longions sur notre babord les îles de l'archipel, saint lieu des chasseurs de canards, d'oies et de bernaches. Comme anticipé tout à l'heure, le vapeur *Accommodation* marchait bien dans les chenaux, insensibles aux vents et courants de tous travers. Le pilote Laviolette connaissait parfaitement sa route et, silencieux, avait lui-même pris la roue pour traverser le dédale.

Sur la dunette, les propriétaires du bateau et officiers de navigation et d'inspection palabraient d'enthousiasme en langue étrangère tout en barbouillant des feuilles, farfouillant dans les plans et dessins et en montrant du doigt pièces et morceaux de la chose. Cette baille à feu est malgré tout une coque presque élégante de quatre-vingt-cinq pieds de longueur sur seize de largeur. Les courts élancements de son étrave et de sa voute doivent bien donner environ soixante-quinze pieds de quille. Toute la mâture, le gréement et l'accastillage déjà posés laissent imaginer que le vapeur portera peut-être bientôt la voilure, dont le sage marin ne saura jamais se départir. Mais non, pour le moment point de voiles, qu'un seul et triste grand mât dressé à l'avant, tout nu comme une hart haubanée et étayée, avec une triste vergue.

Le tuyau de poêle surgit du pont au centre, au tiers avant juste derrière le mât et les parties visibles de la machine. Il pète une dense fumée beige et odorante de bois d'érable. Une sorte de double grande roue de charrette, dont ne dépasse à hauteur de pont que le tiers supérieur, tourne lentement dans l'axe du navire et entraîne de chaque bord un essieu qui perce les murailles juste sous la préceinte. Cette double roue doit être actionnée dans la cale par la machine, mais les détails sont secrets, assurément. Quatre rayons sont fixés aux moyeux de ces essieux, comme les ailes maigrichonnes d'un moulin, sur

lesquels chacun un panneau carré est boulonné et sert de pagaie. Ridicule ! Et ça tourne et ça plouffe à tribord ; et ça splache et glougloute à babord et ça dégoutte à grand bruit. Et ça éclabousse partout mais ça fonctionne, sout' à poud' ! La machine dessous fait un boucan d'enfer étouffé par la coque, le pont et les écoutes fermées ; un bruit rythmé de métal martelé, veillé et ausculté par MacDonell l'Écossais et Hyppolite l'Arawak qui gèle. Ça fonctionne : la vapeur pagaie, le bateau avance. Sans vent, à peine de courant. Et mes voiles ? et mes nœuds, moi ?

Réchauffant le milieu de l'avant-midi, le pâle soleil du 2 novembre vit sortir sur la dunette les dix passagers, venus prendre un peu d'air doux du fleuve et admirer les lointaines berges sauvages du lac. On voulait aussi s'informer auprès de nous marins de l'intense activité de pêche au doré, à la perchaude et au maskinongé qui se déroulait sur ce lac tout alentour d'*Accommodation* par les gens du pays. En vérité, cette activité était maintenant bien immobile, interrompue par le spectaculaire passage du bateau du diable tout enfumé, qui va sans voiles. T'imagines un peu les placotages dans les chaumières ce soir.

Les passagers restèrent à la dunette, respectant presque instinctivement le gaillard avant, espace refuge des sous-officiers et matelots. Seul le petit monsieur vint doucement me tirer de ma jonglerie.

— As-tu dessiné ma carte ?

— Point, jeune homme. Je rêvassais à sentir le vent en vous attendant, pour la tracer avec votre aide. Allez je vous prie quémander une grande feuille à votre père. J'ai le crayon de mine.

Aussitôt parti, aussitôt revenu avec le butin, et le fleuve, cœur du pays, prit forme.

— Où êtes-vous né, monsieur Duncan ?

— À Québec.

— Et vous y retournez maintenant, j'imagine bien ?

— Oui, je pense, retrouver Mère...

— Alors voici Québec et sa rivière Saint-Charles. Lévis est à l'est en face sur l'autre rive, Beauport au nord-est et l'île d'Orléans sépare le fleuve en deux chenaux. Vous savez comment se nomme ce fleuve, dites-moi ?

Il hésita.

— Sainc'lôrensse ? répondit-il, sachant toutefois parfaitement qu'il avait tout faux.

Je ne pus m'empêcher de le fusiller discrètement des yeux en grommelant et m'empressai d'écrire bien proprement le nom correct du géant. Je lui montrai le résultat, il approuva.

— D'où avons-nous appareillé hier soir ?

— De Montréal, je crois.

— Bien, studieux savant. Voilà Montréal sur son île, et ses autres îles petites et Longueuil sur la rive en face. J'avais un chat comme ami à Montréal autrefois. La Chine est juste là. Et où a-t-on dormi hier soir ?

— Miaou ! en Chine ! Le garçonnet rit en mimant les yeux bridés. Dans la cabine numéro quatre, avec Père.

— Ah, crabe ! Nous avons mouillé en face de Saint-Sulpice au nord-ouest, près de Verchères au sud-est ! Sur une carte, on indique un mouillage par une ancre bras en haut. Là, Verchères et Saint-Sulpice, et La Noraye. Nous voici maintenant sur le lac Saint-Pierre, tout près de sa décharge vers le nord-est, au large de la vieille Machiche, ou Yamachiche comme on veut, et ses deux rivières vaseuses : voyez leur déversement brun dans l'eau

bleue du lac. Non ! pas sur la carte, là sur le lac, à babord. Non, de l'autre côté. Aaaaah ! Les îles de Sorelle sont compliquées, on les trace n'importe comment. Voilà, avec les baies puis les rivières Richelieu, Yamaska et Saint-François. C'est le paradis de l'eau et des bateaux.

— Où couchera-t-on alors ce soir ? devança l'hydrographe en herbe.

— Je l'ignore, mais certainement en aval des Trois-Rivières que nous croiserons ici dans quelques heures – attention, dessinons quand même bien clairement les deux îles qui séparent l'embouchure de la rivière en trois chenaux – quelque part entre la seigneurie de Gentilly et Les Grondines. Il y a plusieurs bons mouillages sur le fleuve dans ces parages, et on devra bien le choisir parce que là les marées, qui n'existent pas ici sur ce lac, pourraient surprendre l'insouciant marin...

Le Saint-Laurent coula ainsi de mon crayon sur le papier, depuis notre appareillage en bas de La Chine jusqu'à la destination du jeune monsieur. Il prenait une part enjouée et fort attentive dans cette observation et rendu cartographique et en recevait le grand plaisir de la découverte des mille choses de la mer, de la navigation et du pays. Désormais savant des marées de vive-eau, des courants traitres, de la rose des vents, des rapides Richelieu et des villages et de leurs églises à un ou deux clochers qui servent d'amers, il courut instruire les autres passagers, sa carte à la main. Peu avant l'appel du quart de midi, il me laissait à mon roupillon et à mon rêve idiot revenu : folles gageûres et tribordais, en charrette floue cette fois, cahotant sur un chemin inconnu.

Peu après les fèves au lard du diner et la chope de bière de monsieur Molson, la rivière Nicolette fut doublée sur tribord, puis la pointe du Lac sur babord, où nous reprenions notre

navigation fluviale à proximité des rives. Aux Trois-Rivières, le passage d'*Accommodation* fut triomphal. Assurément, personne là ne savait qu'on shangaïait honteusement des marins à son bord. Observant mon air surpris et incrédule devant cette foule compacte et réjouie rassemblée sur les rivages et rues au centre-ville, le lieutenant qui m'avait reconnu hier soir me rejoignit à l'avant et s'approcha :

— Les Trifluviens sont très fiers d'*Accommodation*, vous savez Babordais, et de la grande confiance que les trois associés leur ont manifestée. Sa machine à vapeur, la première à naviguer au Canada et la deuxième en Amérique n'a pas été construite par des étrangers en Angleterre ou ailleurs mais par eux, ici même aux Forges de Saint-Maurice. C'est un immense honneur pour eux et leur exceptionnel savoir-faire, et une quasi-obligation d'assister aujourd'hui à cette première prestigieuse et fameuse descente du Saint-Laurent. C'est un grand moment pour le fleuve et sa navigation, un tournant historique que beaucoup ignorent hélas et négligent dans ce pays.

Sur les rues du Fleuve et des Remparts flottaient les drapeaux au suroit et fusaient les vivats et les applaudissements, comme passait lentement au ralenti leur machine à eux, presque à portée de poignée de main. Ils y étaient tous, ce jeudi 2 novembre, les notables en redingotes du dimanche, hauts-de-forme et bicorne, tentant d'apercevoir ce Molson fou parmi les passagers de la chaloupe à fumée. Les femmes étaient derrière la foule, papotant et commentant, mais loin de cette puante activité mécanique.

— Je vois et j'entends. Et où va *Accommodation* maintenant, le savez-vous ? A-t-on des projets internationaux ?

Je tentais de percer les secrets d'avenir de mon triste sort. Je me voyais, shangaïé, chassant le cachalot au large des Açores,

puis passant le cap Horn et remontant le Pacifique, en route pour la Chine, la vraie.

— Non point que je sache. Nous allons à Québec, je pense bien. Le mandat d'inspection de mon *commander*, le capitaine Chenneque, se termine là de toute manière et les Gray père et fils y débarquent également. Il ne restera plus à bord que les trois actionnaires, leurs épouses et Molson le Jeune, adjoint de John l'Ancien, son fils.

Je fus un peu interloqué, le moins que je puisse dire.

— Merci du renseignement, monsieur... ? Mais je vous connais, je crois.

— Lieutenant Louis Dunière, Babordais. Oui vous me connaissez : j'étais aspirant aux signaux à bord de la flûte *Éléphant* en 1729, lors de son stupide naufrage sur le banc Brulé, au pied du cap de Tourmente.

— Oh, Dunière ! Quelle surprise ! Et comment va votre main blessée ? Oui, et je me souviens également très bien des soins que vous avez prodigués à ce pauvre soldat, que nous n'avons pu sauver, malgré toute notre attention. Mais vous avez conservé...

— La mer me garde jeune moi aussi, Babordais. Si vous permettez, je n'entrerai pas dans les détails et mauvaises fortunes de ma vie passée depuis ni ne vous demanderai les vôtres. Je suis toutefois fort heureux de vous revoir et vous savoir encore marin et actif. Si je puis dire ici maintenant sans méchanceté, bon vent ! conclut-il. Bien que nous comprenions parfaitement tous deux l'extrême importance historique et maritime de cette navigation, bon vent à vous Babordais, pourvu que la vapeur et son avenir ne nous jouent pas de mauvais tours.

Il me sourit, agréable, me présenta sa main gauche à serrer et s'en fut mystérieux retrouver le vieux Chenneque, sans plus un mot.

Doublement interloqué j'étais encore. Louis Dunière, sout' à poud'... Il pouvait être d'« une jeune quarantaine d'années » d'âge. Un rapide calcul me ramena à ce terrible été de 1759, trente ans après ce stupide naufrage sur les brisants du cap Brulé, de la flute *Éléphant* sur laquelle servait le petit aspirant Dunière ; ce tragique été de l'année de la Conquête, où tant des nôtres, marins comme terrins, avaient...

Triplement interloqué j'étais davantage. Shangaïé pour une excursion de Montréal à Québec ? Insensé...

— Gailler, face de pet ! T'as rien d'autre à faire !?

Oh que si, chef ! Déjà, déguerpir du rayon de votre garcette de Désagréable Dufour ! Et puis faire semblant de m'activer, gabier de babord et matelot noueur premier brin à bord d'un navire à vapeur où il ne reste plus à faire qu'attendre la fin du quart en imaginant des voilures.



IV – Des Trois-Rivières à la pointe aux Trembles, incluant le mouillage de Batiscan

J'ai bien dormi cette fin d'après-midi, après le quart. Comme un corps mort en vérité, au fond d'un lac. Avant de tomber dans le noir, je me suis laissé bercer au rythme sourd et ronron de la machine juste derrière la cloison de nos quartiers. Nous y étions au sec comme je n'avais jamais été de toute ma vie de matelot babordais, en novembre à tout le moins ; ils étaient fort bien chauffés ma foi, confortables, sentant bon le bois neuf et le feu de camp sous les étoiles. Bien, ça n'a pas que des défauts cette fournaise flottante, demandez Lysius Hyppolite.

Dans mon demi-sommeil de réveil, je pensai là qu'il régnait un air de fête à bord de ce bateau, de succès et de bonne humeur. *Accommodation* a été ovationnée cet après-midi en doublant les Trois-Rivières. Notre capitaine, homme de grande renommée au pays, s'est adressé à nous toutes et tous à cette occasion, inopinément : la machine tourne à merveille, aux dires de son ingénieur Jackson, tous deux sont fiers de son mécanicien Alasdair MacDonell et du chauffeur Lysius Hyppolite (il les a bien nommés, en insistant) qui fabriquent la plus belle *steam sec* qui ait été vue jusqu'à présent. Notre bonhomme s'est permis de souligner très clairement à tous les passagers réunis pour l'occasion, surtout aux trois John et même à l'équipage, le fait que ses savants calculs de navigation, à l'heure près, nous avaient amenés au courant de marée, non seulement mais à la

renverse de jusant, à Bécancour. À cet endroit, nous expliqua-t-il, simplement à la faveur de la marée descendante prise à ce bon moment, la vitesse du navire est passée de quatre à cinq ou six nœuds selon le lieu, soit un mille ou deux de plus avalés toutes les heures. Cette marée opportune nous a permis de courir plus de vingt milles en moins de quatre heures pour atteindre notre mouillage de Batiscan, et avec moins de combustible que pour l'étape précédente. Peu ont semblé comprendre la complexité de ce calcul de marée et l'importance des détails techniques mais tous ont applaudi ce qui avait toutes les allures d'une excellente nouvelle, juste au vu du visage réjoui de Raby, usuellement et naturellement renfrogné.

L'horaire de la navigation est plus que respecté, contre toute attente et probabilité, l'inusitée machine maritime fonctionne, les actionnaires sont heureux. Quand l'actionnaire est heureux, surtout lorsqu'il se nomme Molson, il offre à boire, et quand on lui offre à boire, le marin est heureux aussi. Encore une fois, Jean Matelot *passa derrière border l'artimon*. Même sur un vapeur ! J'en oubliai d'être shanghaïé...

La soirée de ce jeudi et la nuit ont été paisibles. Le ravitaillement en bois de chauffe s'est déroulé facilement, en criant « lapin » – malheureux ! jamais ce mot à bord d'un navire ! – grâce au gréement du Babordais ; le quart de nuit a été totalement oisif. La cloche de quatre heures a appelé tout le monde en haut pour un rapide appareillage de première classe, sans effort, dans l'obscurité : la machine essoufflée nous a arraché l'ancre de la vase de Batiscan, puis nous a proprement remis l'étrave au nord-est quart est dans un gracieux virage. Par conscience professionnelle, le pilote Laviolette a bien critiqué un peu ce départ à la nuit noire : le capitaine lui a répondu par un éloquent silence indifférent, le nez au vent, puis le maître

Dufour a engueulé Sans-mollir Bellet le timonier sur une vétille encore, pour changer de sujet. Enfin, peu après quatre heures, le quart en bas est descendu se coucher, Babordais compris, de même que les messieurs, qui n'auraient pour rien au monde manqué cette jolie manœuvre d'appareillage.

Quelques instants avant la cloche du changement de quart à huit heures, j'émergeai sur le pont en rotant ma bière tiède du déjeuner, *grosse Molson* déjà surnommée. Dans sa joie, McGarrigle nous avait brassé le célèbre plat traditionnel des matins du nord de l'Angleterre, une infecte bouillie cuite faite d'avoine écrasée dans de l'eau, blanchâtre, grumeleuse, collante et salée. Cette fierté de la gastronomie nationale des Anglo-saxons se nomme *porridge* ou gruel. Voici un terrible et tragique effet secondaire de la conquête britannique d'il y a quarante ans : le gruel, sout' à poud', et pas même un bout de pain ou de fromage ou même de jambon, malgré le vendredi, à se caler dans l'estomac pour entreprendre la journée de mer. Ni un pauvre biscuit. Par bonheur tout de même, la bière...

Foi de babordais, oui *Accommodation* marchait bien. Quatre heures après avoir appareillé, et deux heures après l'aube, nous avions encore descendu plus de vingt milles dont dix de nuit, et surtout facilement, malgré les grandes difficultés de la navigation dans cette portion du Saint-Laurent. Le contrôle de la coque n'étant plus tributaire des caprices des vents mais bien de la régularité de la machine, le navire allait au doigt et à l'œil dans le chenal. Pourtant, si le timonier peut presque somnoler entre Montréal et Champlain, passant par Sorelle et Trois-Rivières, alors que le cap ne varie que trois ou quatre fois, en bas de Champlain et jusqu'à Québec la plus grande attention est de toute nécessité. Le fleuve et son chenal navigable sont étroits

et sinueux, rapides par endroits, peu profonds et le Saint-Laurent souvent traître de son humeur changeante.

En cette saison, il est aussi bien achalandé des derniers longs et moyens-courriers qui rentrent en Angleterre ou aux Antilles. Au large babord amures au capricieux vent de nord-ouest dominant, ils filent leurs sept ou huit nœuds, sillage excellent, et dépassent notre péteux. Leurs marins incrédules et hilares sont penchés sur la lisse, nous montrant impoliment du doigt en hurlant des grossièretés. On croise également grande quantité de petites unités bringuebalantes à voiles rapiécées, qui vont avitailler les citadins en bois de chauffage à l'approche de l'hiver. Le Saint-Laurent est aussi bien encombré de la batellerie bariolée des pêcheurs, et des petits canots à balestron qui traversent d'une rive à l'autre sans regarder les folles jeunessees qui courent jupons et galipote en dehors et loin de leurs paroisses.

Un autre danger guette : moins un peu en cette saison tardive qu'à l'été, mais le navigateur imprudent risque à tout moment et depuis quelques années la collision avec ces immenses radeaux faits de billes de bois, coupées et équarries dans les pays d'en haut. Assemblés en trains de cages, comme ils les appellent, ces radeaux de plusieurs centaines de toises de longueur descendent le courant depuis l'Outaouais jusqu'à Québec, presque sans contrôle ni propulsion hormis quelques voiles, habités par un équipage de dizaines de *cageux* fous qui y vivent le temps du voyage, plusieurs semaines, dans des abris de toiles. Ils y allument des brasiers énormes afin de rôtir des cochons entiers, et pour qu'on les voie de loin ; ils grincent du violon jusqu'aux petites heures et chantent à l'unisson des chansons de bucherons incompréhensibles, où des canots volent en l'air – a-t-on déjà vu ça ? Le tabac de leurs pipes de plâtre est certainement différent

du nôtre, et les marins que nous sommes doivent louvoyer adroitement pour contourner ces terrins, terriens bucherons égarés dans la mer !

Mon père n'avait fille que moi
Canot d'écorce qui vole, qui vole

Encore sur la mer il m'envoie
Canot d'écorce qui volera

Le marinier qui m'y menait, il devint amoureux de moi
À chaque mot qu'il me disait, disait ma mie embrassez-moi
Nenni monsieur je n'oserais car si mon papa le savait...

Dans ma douce rêverie fluviale, la chaloupante mélodie ancienne revenait gentiment à ma mémoire, et les paroles aussi : le marinier qu'étoit amoureux, la fille qui ne vouloit l'embrasser, son père qui trafiquoit des liqueurs avec le Basque, le pauvre gars qui chassoit et se noie...

— Où est-on rendus ?

Je sursautai, la rêverie évanouie, la fille disparue, l'histoire inachevée.

— Ah ça, monsieur Duncan ! Ne salue-t-on point les gens, chez les notaires ?

— Oh, pardon. Bonjour matelot, répondit-il, le cou étiré menton devant, comme chez les notaires.

— Bonne journée à vous aussi. Où sommes-nous ? J'ose proposer que si vous orientiez cette carte correctement, vous auriez davantage de succès à la lire pour vous situer. Là, dans le sens du lit du fleuve. Nous avons passé Les Grondines et la rivière du Chêne en face, puis bien vu la vieille église de Lotbinière à tribord au lever du soleil. Ces gros cailloux qui

dépassent juste là – non pas sur la carte, là-bas devant sur le fleuve – c'est l'ilot ou plutôt l'île Richelieu, si vous voulez.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est écrit sur la carte, nom d'un chat ! Et nous allons croiser à babord le cap de la Gorgendière de Déchambeaux et embouquer les rapides Richelieu dans quelques instants.

— Embouquer ?

— Oui, entrer dedans, aborder... embouquer, quoi. La passe navigable ici entre les battures est étroite. Il n'y a que bien peu d'eau sous la quille et le fleuve s'anime et s'excite un peu. Vous verrez, on dansera sur le pont dansant, avec les jolies filles.

— Il n'y a pas de filles ici ?

— Alors vous danserez avec le maître et moi avec le capitaine !

Le grand éclat de rire du gamin attira l'attention du bonhomme, pourtant loin sur la dunette, et sa mine en derrière d'âne ramena l'ordre. Le petit Duncan intimidé fila rejoindre les passagers, venus assister au passage des rapides Richelieu et moi, je fis semblant de m'activer, agenouillé à lover proprement à plat pont pour la énième fois des amarres jusque-là inutiles.

C'est alors qu'*Accommodation*, happée par le courant de huit nœuds, accéléra bien sensiblement dans le jusant, se mit à rouler doucement et à tanguer sur les rapides, comme par petite brise. Le clapot et la vague chassée par l'étrave chantaient leurs couplets de ressac. Les haubans du mât et de la cheminée geignaient sous l'effort, d'un bord puis de l'autre ; le bois de la coque neuve grinçait, craquait, prenait vie et les assemblages trouvaient leurs détails.

Soudain éclatèrent par la clairevoie, avec cris, vapeurs et fumées à l'unisson, un immense fracas de métal et de bris,

accompagné de retentissants jurons dans une langue heureusement étrangère. La machine ! La chaudière ! Les officiers se ruèrent sur l'écoutille, les passagers vers la chaloupe. L'instant suivant fut fort long, mais la machine cliquetait toujours. McGarrigle le coq sortit la tête par le capot, ahuri, furieux, jurant en irlandais comme un korrigan : « *Damnú air ! Leathcheann !* Qui tient la bâton de ce *bloody* navire, *malesone'dou*, pour envoyer ma chaudrons *sa diabhal*, et ma eau chaude pour le thé !? *Dia ár gcumhdach !* », tortilla-t-il, brandissant sa menaçante cuiller à pot graisseuse. Les visages blêmes des trois John et du capitaine et surtout celui tout rouge de Désagréable Dufour eurent l'effet d'une douche froide sur le bouillant coq, et McGarrigle piteux, réduit au silence, s'en retourna ramasser ses chaudrons éparpillés et vatrrouiller son dégât d'eau. Les rapides Richelieu avaient mis un peu de vie et de bruits maritimes à ce voyage somme toute plutôt prévisible, presque terrin depuis deux jours.

Ces rapides Richelieu passés et tourné le Platon, le paysage du fleuve changea. Le voici maintenant comme un formidable lac à méandres, tout encastré de terres, à l'horizon fermé d'écores. Hautes à tribord, sont falaises de schistes gris coiffées de boisés, derrière lesquels on devine, juste à l'odeur de labours d'automne, les terres agricoles fraîchement retournées de Lotbinière et de Sainte-Croix. À babord, les rives douces et basses, bordées des plages de sable de Port Neuf, du Cap de la Santé et des Écureuils, sont picotées de maisonnettes ici et là, de belles granges-étables, de chapelles et d'églises paroissiales. Au lointain nord, les montagnes ! Nos montagnes du pays à nous, qui n'ont pas encore de nom ou parfois oui, comme celle-ci, la montagne à Bonhomme qu'on voit d'ici franc nord-est à plus de dix milles, comme le nez au milieu de la figure. Devant et

derrière, au large, fermant l'horizon, d'autres plages beiges, des battures brunes, des anses turquoises, des caps, tout bruns à cette saison tout verts à l'été, d'autres falaises grises, du ciel bleu et d'immenses nuages blancs.

Ce vendredi 3 novembre vers le changement du quart de midi, après avoir bien marché trente milles depuis l'appareillage de Batiscan, la marée renversa au montant, par le travers de l'embouchure de la rivière de Jacques Cartier. *Accommodation* ralentit et la machine recommença à peiner pour nous garder trois nœuds sur le fond, contre les deux du courant de flot. On savait alors notre vaillant chauffeur d'Ayiti à bourrer de billots d'érable et de bouleau la gueule de la chaudière pour entretenir le feu et sa pression de vapeur ; hardi qu'il était, bien repu de son diner, occupé à faire fumer la cheminée de toutes les nuances de gris et de brun, histoire que les riverains du Saint-Laurent en amont de Québec sachent bien qu'on passait par là. « Un navire de feu, je vous l'assure, monsieur le curé ! La pipe du Malin, par la bonne sainte vierge ! Boucan d'enfer ! » Repu moi-même de mon diner de patates en cubes et d'ognons rissolés dans la graisse de lard salé, bien arrosé de *grosse Molson* à roter encore, j'allai reprendre du sommeil.

Afin de respecter rigoureusement son horaire, le capitaine Raby fit ralentir davantage. Il avait prévu son dernier ancrage de nuit juste au large de la pointe aux Trembles de Neuville, où le fond de sable serait de fort bonne tenue et, considérant la marée baissante plus tard cette nuit, les deux brasses suffisantes pour le tirant d'eau du vapeur. Tout juste passée la pointe au pied du clocher de Saint-Antoine, encore cap au nord-nord-est un quart est, le pilote Laviolette et Bellet nous traversèrent le Saint-Laurent du sud-ouest vers nord-est. À un demi-mille en aval de la pointe aux Trembles, l'autre rive atteinte, MacDonell reçut la

commande de débrayer sa machine : les ridicules pagaies cessèrent leurs entêtants plongements rythmés et ne tournèrent plus que librement dans le courant. Sur son erre, le navire gagna le mouillage, guidé comme par science occulte de Laviolette. À l'ordre lancé « Mouille ! », *Accommodation* à l'étrave toute éclaboussée fut ancrée un peu après le coucher du soleil, à deux encablures du rivage.



V – Mouillage de Neuville

L'immobilité et le silence du vapeur me réveillèrent, ou plutôt encore cet idiot de tribordais qui cette fois courait à côté de son cheval tout dégoulinant de cidre, dans ce rêve à répétition. Décidément, le vin de pomme de l'aubergiste Guy est de bonne teneur alcoolique. Le Babordais aussi, peut-être ! Non bien sûr, nous sommes presque secs depuis l'appareillage ; c'est la faute de la cuisine de McGarrigle, trop grasse. Ou la bière de Molson trop gazeuse ? Avant d'ouvrir les yeux, afin de garder mon esprit à la pénombre, je m'activai la jarnigoine encore au sujet de ce shangaïage.

À la lumière des événements des jours passés, l'abjecte chose était plus qu'improbable. Enlevé incognito, saoul et indigent dans un grand port de mer, en pleine nuit, c'était bien le *modus operandi* de la presse des matelots pour le service privé. Ou alors par la force des armes, sous le commandement de quelque officier étranger, Britannique la plupart du temps, pour la gloire de l'Empire. Comme ce pauvre Simon Latresse à Québec il y a à peine deux ans. L'ignoble *Press Gang* d'un vaisseau anglais a fait sans ménagement irruption dans la maison où il était à veiller au faubourg Saint-Jean ; après une rude bagarre, dans sa fuite des soldats de la Royal Navy, Latresse a été blessé mortellement d'un coup de pistolet dans le dos. À jongler à cette pratique de brutes, d'être embarqué ici pour une navigation d'excursion sur un fleuve, où les rives sont à portée de nage, le

doute s'installe. Naviguer dans la bonne humeur, Désagréable mis à part, sans couteau à sa ceinture pour se protéger des agresseurs, le ventre plein, sans vigies armées dans les hunes, et le doute s'ancre. Oui saoul, oui mal embarqué, mais shangaïé, non. Mais alors ?

Alors ? Le vacarme de la gamelle cabossée du coq me fit tomber de ma bannette, et ma jonglerie avec. Une averse clairsemée en fin d'après-midi avait chassé les derniers morceaux de la chaleur du jour et le potage maritime de McGarrigle apporta le plus agréable plaisir. Dans un bouillon aromatique de cerfeuil aux grands yeux de graisse, des grains de maïs et des cubes de carottes coloraient le fond blanc d'orge. Maritime oblige, de bonnes pièces de lard bien entrelardées garnissaient et salaient le potage, et pour lui donner le corps nécessaire à notre ouvrage, de grosses fèves des marais dodues, cuites juste à point jusqu'à brunes, complétaient la préparation. Fier de son succès et de l'engouement provoqué, McGarrigle informa la tablée que sa mère, fille de capitaine de la baie Saint-Paul, lui avait transmis l'ancestrale recette dans le plus grand secret, presque au berceau. Il cuisinait désormais cette soupe aux gourganés, affirmait-il, partout en mer depuis qu'il savait tenir une cuiller et se fournissait en fèves séchées en exclusivité dans sa parenté.

— C'est *just* dans le Charlevwâ que *le* gourganés sont le meilleur *in the world*, affirmait-il dans son baragouin en distribuant ses généreuses louchées.

Mon bol proprement torché d'un tronçon de pain presque plus frais, ma chope de *Molson* vidée, il aurait pu neiger tempêter toute la nuit, tant l'estomac était en support du moral. Mais non, l'averse et son nuage étaient passés, l'obscurité finissait d'avalier le jour au sud de l'ouest. Appelé par la tiédeur

de l'eau, l'air froid venait de la terre avec ses odeurs d'humus et d'étable. Il portait aussi l'angélus du soir de l'église de Neuville, qui répondait à celui de Saint-Antoine, sur la rive sud. La nuit sera belle ; demain samedi, Québec...

Présentant l'étrave au courant descendant, le jusant offrit notre tribord à la rive si bien que les deux chalands de bois de chauffe, venus encore ce soir avitailler notre chaudière, purent sans difficulté aucune utiliser le palan de dimanche à fouet que j'avais gréé dans les haubans l'avant-veille à Saint-Sulpice. La machine aidant, la cargaison de billots fut aisément chargée et rangée dans la soute. Je n'eus même plus envie de m'évader sur le retour des allèges : je voulais absolument savoir la suite de l'histoire. La fin peut-être, si proche dans la mesure où le lieutenant Dunière disait vrai.

Le souper terminé pour les hommes du quart en bas et les passagers, tout le monde se retrouva sur le pont, sauf bien sûr Lysius qui préférait *veye nan dife*, disait-il tout en dents blanches souriantes dans la nuit, rester à surveiller son feu. Tous bien emmitouflés, confortablement installés sur le tillac à chacun notre bout du vapeur, nous mesurions à notre aune, recueillis attentifs ou en débats animés, l'importance de ce qui se passait à ce bord en ce novembre 1809. Sur la dunette, les messieurs discutaient argent et parts d'association, les officiers palabraient techniques maritimes, les femmes parlaient anglais et tissus. Et les matelots sur le gaillard, assis au pied du mât tout nu :

— Qu'est-ce que t'en penses, toi, de la vapeur ? me demanda Bellet, le timonier taciturne, souffre-douleur de Désagréable et dont j'entendais la minuscule voix pour la seconde fois.

— C'est mon métier de noueur qui disparaît, François, pas le tien. Par quoi remplacerait-on une roue ou une barre de timon ?

Toujours on devra quand même gouverner. Mais à partir d'aujourd'hui maintenant, les mâtures et les voiles seraient détrônées par une machine ? Les cordages, les nœuds, tous les savoirs et tous les savoir-faire qui viennent avec depuis des millénaires qu'on va sur mer ?

— Ouais, ouais Babordais, personne ne pourra jamais empêcher Molson ou qui d'autre de construire des vapeurs et d'autres machines qu'on n'imagine même pas vu d'ici, rajouta Jean-Jésophe. Toujours pour aller plus vite à destination, plus rapidement qu'à la voile ou en char à bœufs. Ouais, ouais. Tu vois bien : on est de quart et on ne fait rien de nos dix doigts parce qu'il n'y a plus rien à faire. Plus de mâts à grimper comme des singes, plus de voiles à rentrer-sortir-régler sans arrêt, plus de bouts moisis à entretenir à lover sans cesse, plus de manœuvres qui nous brûlent les mains en filant. Tout des machines qui vont faire ça à l'avenir. Aller de l'avant comme ça, qui peut s'en plaindre ?

— Et le chaud du confort et du sec sur le bord ? dit Paddy, ça refiouse pas *no* ? Et ton palan à *blocks* ? Bon, *noisy machine*, tu diras...

— Je ne crains pas le progrès, Jésuspe, mais la perte de l'héritage, son gaspillage, l'oubli des bonnes choses bâties avant nous, commodes. Nécessaires, pas juste pour les utiliser – un bateau reste un bateau, hein ? en écorce, en bois ou en fer – mais pour ce qu'elles représentent, pour la fierté qu'elles portent, pour l'identité. Pas l'identité de toi de Lotbinière ni McGarrigle d'Irlande ni Sans-mollir de je-ne-sais-où, mais pour les marins que nous sommes tous les quatre. Je ne peux pas croire que trois, cinq, huit-mille ans de bateaux à voiles vont disparaître dans la fumée d'une chaudière à vapeur. Il ne faudrait pas. Nous

autres, c'est tout ce qu'on laisserait à nos descendants de la Mer ? ce serait cet héritage amputé, infirme ?

— Vandjou, répondit Jean-Jésophe. Huit-mille ans.

— *Mallacht Dé*, relança Paddy. *Poor Éire*...

— Bien oui, Jésushe, les nœuds que je connais ont peut-être huit-mille ans, je ne sais pas. Je les ai reçus en cadeau, en garde, de tous les matelots avec qui j'ai navigué depuis deux-cent-soixan... sur les soixante bateaux où j'ai servi, depuis que je navigue. Sans le dire à personne parce que ça va de soi, je me suis engagé à les donner à mon tour à quelque autre matelot qui en aura besoin. Maintenant demain, si plus personne n'a besoin des nœuds, qu'est-ce que j'en fais ?

— Avec les chemins qui vont se construire bientôt, argumentait Jean-Jésophe, et les voitures à cheval qui vont immanquablement se multiplier pour aller dessus, tu verras bien qu'un jour, plus personne ne saura harnacher un joug à bœuf sur une charrette. Qui se plaindra de marcher plus vite à pied qu'en char ? à cheval qu'à bœufs ? en machines à roues à vapeur qu'à cheval, qui sait ?

— Qui le sait d'avance ? murmura Bellet. Faudrait pouvoir revenir dans cent ans d'ici.

— Mais Bellet, sout' à poud', on est cent ans plus tard que 1709 ! Qu'est-ce qui nous reste des Basques qui nous ont découvert ce pays en 1509, des Bretons qui nous ont amenés ici et des Français qui nous ont mis au monde en 1609, des Canadiens qui nous ont élevés depuis ? Qu'est-ce qu'on a retenu des caravelles de Jacques Cartier, gardé des flutes de Dupont-Gravé, de la frégate *Machault* et du vaisseau marchand *Marquis de Malauze*, venus nous porter secours mais coulés par les Anglais au large de Ristigouche en 1759 ? Sout' à poud' ! qu'est-ce qui nous restera encore en 1909, à ce rythme-là, quand

bien même on reviendrait voir en personne, si on laisse tout aller sans discernement au progrès, aux Anglais, aux banquiers, aux ignorants, aux vendeurs de bebelles, aux pressés, aux affairés qui s'en sacrent ?

— Te fâche pas, Babordais, répondit Jean-Jésophe. C'est l'Histoire qui passe et on retient de l'héritage et du patrimoine bien plus que tu penses. La mémoire et le souvenir des choses sont plus importants que les choses elles-mêmes. Prends nous autres, les Lemay de Lotbinière, ou n'importe quelle famille : on est miséreux comme la gale, rien dans la maison, mais on a la mémoire de notre langue, de nos aïeux, de nos coutumes. Toutes les machines à bateaux du monde ne remplaceront jamais la mémoire de tes nœuds, si tu continues à en montrer le souvenir à quelqu'un, tu verras. Babordais ?

Mais Babordais était déjà parti, finir de bougonner assis sur la tête d'étrave, à gaver mes sens et mes humeurs bilieuses du grand silence à peine troublé par la rumeur des discussions qui s'étouffaient dans l'obscurité, le faible clapot contre la coque et le ronron du feu de la machine. Je prenais un voluptueux et guérissant plaisir surtout de cette profonde noirceur de cette nuit sans Lune, tellement noire malgré les étoiles qu'on pouvait y toucher. « Ça aussi sera remplacé par autre chose bientôt, au train où ça va... »

À la fin du quart de la nuit, la marée renversa et avec elle, *Accommodation* vira sur son ancre doucement, pour donner dans le courant, l'étrave à l'est du nord-est, en direction du but du voyage.



VI – De Neuville à Québec

Dans la minuscule lueur d'un jour qui s'annonce très, très loin au sud-est, les deux voiles blanches allaient et venaient, tribord amures, babord amures, tribord... La goélette-pilote, reconnaissable de fort loin au large à l'ancre noire dessinée sur sa grand-voile, louvoyait pour remonter au vent de sud-ouest, le courant à l'étable du flot. Il n'y avait qu'*Accommodation* d'ancré sur le fleuve de Neuville, ce ne pouvait être que pour nous : le port de Québec nous envoyait le pilote réglementaire. Depuis la fondation de la Maison de la Trinité quatre ans auparavant, justement à cet effet, le trafic maritime était davantage contrôlé et sécurisé. La précieuse mais périlleuse profession de pilote était maintenant mieux encadrée malgré ses déjà deux-cents ans d'existence sur le Saint-Laurent. J'en avais fait quelques fois la malheureuse expérience durant ces précédentes années de violente concurrence et négligence, comme en 1728. J'avais été obligé de passer en France trop tard à l'automne à bord du vaisseau *François*, puis de rentrer au pays sur la flute *Éléphant* l'été suivant. Mais c'est une autre histoire.

La rapide goélette de petit tonnage accostée à couple, notre capitaine Raby, solennel sous son élégante casquette et boutonné serré jusqu'au cou, prit exceptionnellement son poste à la coupée d'*Accommodation* pour accueillir le fonctionnaire du havre... dans une belle effusion de joie toute guindée et contenue, propre aux vieux messieurs, officiers de marine de

surcroit. Ils s'étaient reconnus l'un l'autre de loin, aussitôt à portée de vue ; la rumeur de cette arrivée prochaine de la chaloupe à fumée de Molson ne pouvait pas ne pas avoir circulé, tout dessus à grande vitesse sur le Saint-Laurent, entre initiés de la Mer.

— Permission de monter à bord, capitaine Raby ? demanda l'homme de la goélette.

— Accordée, monsieur. Soyez le bienvenu chez nous, capitaine Boucher !

L'échange laconique fut souligné d'une robuste poignée de mains, puis de fortes claques amicales sur les épaules et de sourires en yeux pincés, paroles chaleureuses partagées à mi-voix.

La passerelle enlevée prestement, la pilotine déborda de suite, sans autre cérémonie, de retour rapide vent au cul vers quelque autre service à Québec.

— Messieurs, s'adressa notre grand officier aux passagers et à tout l'équipage réuni en haut pour l'appareillage en un respectueux silence, le port de Québec honore *Accommodation* de rien moins que son maître de havre lui-même en personne, mon ami de toujours, le capitaine François Boucher. Monsieur Boucher pilote depuis quarante ans sur le Saint-Laurent, c'est le meilleur d'entre nous. Aujourd'hui est un grand jour, monsieur Molson et vous ses associés, famille et amis. Je veux mon équipage propre et rasé de frais, et le navire briqué comme neuf. Monsieur MacDonell, donnez de la machine ; monsieur Dufour, chacun à son poste, faites appareiller ; Babordais, au grément, envoyez le grand pavois. Paddy, chauffez-nous du thé à profusion.

Puis solennel, sans le moins du monde se soucier de Molson, son armateur et patron :

— Monsieur Boucher, *Accommodation* est à vous.

Après avoir fait quelques vérifications et contrôles d'usage – compas, grément, machine, équipage – le grand maitre du port de Québec nous mit dans le descendant, est-nord-est un quart est, en quelques ordres clairs, secs, économes de paroles. La machine nous fit bientôt atteindre les quatre nœuds réguliers plus les trois du jusant. Neuf milles et moins de deux heures plus tard, le soleil se leva, tout blanc au-dessus d'Etchemin et New Liverpool, un peu au sud de l'est, alors que nous doublions le cap Rouge à babord. Le courant accéléra à l'approche du Sault et nous fit passer cet étranglement à bonne vitesse, semblable à celle des rapides Richelieu, mais sans le roulis. Dans les grands remous verts juste en aval de la passe, Sansmollir sembla peiner à tenir le cap sur la pointe à Puiseaux mais, encadré de Boucher et Laviolette sévères, sa fierté de timonier et son savoir-faire l'emportèrent cette fois sur les humeurs du grand fleuve.

Cette pointe fut doublée vers les sept heures : Québec ! Le formidable cap Diamant et ses hautes falaises rouges et grises montaient à l'assaut du nord-est, humblement soutenu par les promontoires de Lévis, sur l'autre rive. C'est un goulot redoutable du Saint-Laurent entre ces deux hauteurs, puissamment défendu par une forteresse trapue, basse, noire sur le sommet. Tableau national, vision capitale au soleil levant ! Tout le pays, son histoire entière, sa généreuse géographie et la royale majesté du Saint-Laurent et de sa Laurentie étaient ici rassemblés en une souveraine représentation. Sur le pont, où tous les passagers s'étaient réunis pour l'arrivée, un cérémonieux silence se fit, ahuri, bouche bée, sidéré par tant de grandeur.

À la dunette, recueilli les yeux fermés, encadré d'Augustin-Jérôme Raby, capitaine et de François Boucher, maitre-pilote du port, John Molson le visionnaire se tenait droit comme un i, les bras raides le long du corps. Il était visiblement très ému : il avait réussi.

À l'ordre du maitre de havre et sous sa méticuleuse gouverne, *Accommodation* sortit du courant principal du milieu du chenal. Il se rangea légèrement sur babord, à descendre très lentement en longeant la rive, encombrée des derniers trois-mâts de la saison de navigation. Il avait été convenu avec Lysius Hyppolite et Alasdair MacDonell qu'au passage à la pointe à Puiseaux, ils fassent tout en leur pouvoir de chauffeurs pour commencer à faire fumer la chaudière tant que leur science du feu le leur permettrait. La pression de vapeur serait ici moins importante pour manœuvrer, en raison du courant ; l'image et l'impression de force comptaient davantage. Sous la falaise escarpée de l'anse au Foulon à l'anse des Mères au cap Blanc, la population massée là sur le chemin jusqu'au quai sous le cap Diamant put ainsi admirer à loisir la merveille mécanique du moment, incompréhensible, presque divinement magique, la surprenante « chaloupe à fumée », toute décorée de ses pavillons multicolores du grand pavois de cérémonie.

— À vous monsieur Jackson, commanda le capitaine Raby.

L'ingénieur actionnaire descendit précipitamment dans la salle de la machine pour en revenir aussitôt, armé d'un bout de tuyau de bronze gros comme le bras, relié à la cale par un boyau souple. Il accrocha la chose à un support à cet effet sur la cheminée, puis fit signe à MacDonell en bas. Sorti du tuyau, un formidable sifflement strident exhala une abondante vapeur blanche. Tout le monde sursauta, des plus surpris ; le sifflet cria

trois fois, longuement, la foule répondit en hurlant de joie et tous applaudirent avec enthousiasme, à bord comme à terre.

À huit heures précises de la cloche, sous le regard admiratif d'une assemblée compacte, *Accommodation* fut proprement amarrée sous la Citadelle et son sémaphore coloré. La machine fut débrayée, arrêtée et le feu étouffé. Les passagers pleins d'orgueil gravirent lentement la passerelle, précédés par les trois John et les capitaines Raby et Boucher, pour être accueillis sur le quai en grande pompe et en anglais par le gouverneur Craig, dans un remous chuintant de redingotes, de soutanes, de robes et de froufrous.

Le vapeur *Accommodation*, premier sur le géant Saint-Laurent et au Canada et second en Amérique avait gagné Québec, de toutes les manières possibles. Après les charabias d'usage, la belle société partit se restaurer dans d'élégants attelages. Pour sa part, après le gruel à volonté de Paddy McGarrigle et aux coups de gueule de Désagréable Dufour, tout l'équipage veilla à nettoyer, ranger et sécuriser le bord, en prévision des visites officielles à se dérouler plus tard dans la journée. Dans l'effervescence de l'activité du moment, je décidai que, shanghaïé ou pas, le temps était venu de filer à l'anglaise, discrètement parmi les curieux attroupés sur le quai.



Je devais au plus vite retrouver à Montréal mon précieux ami abandonné Jambe-de-chien, pour lui demander pardon, mon coffre de marin et mon sac à bouts, par un moyen que je finirais bien par trouver et qui ne serait sûrement pas à vapeur. Ma

désertion passa bien sûr inaperçue dans la foule. Sur *Accommodation*, les acteurs de l'Histoire oublierait certainement Jean Gailler, son nom n'apparaissant pas au rôle d'engagement, une vue de l'esprit, une autre légende maritime. Qu'importait. Je ne pensais qu'à mon ami chat.

Louvoyant et m'égarant entre les entrepôts des quais de la Reine et du Roi, je gagnai la rue du Cul-de-Sac. Il fallait à tout prix éviter maintenant d'exposer à la vue des passants et des militaires un inconnu visiblement matelot, donc probablement déserteur ou mieux encore, à shangaïer de nouveau, cette fois au service de la Royal Navy. Sur les quais de ce bassin dit le Cul de Sac, je m'esquivai vite vers la rue Champlain sur babord. Débouchant là par l'escalier du Quai du roi et remontant l'étroite voie vers l'escalier Casse-Cou, ce que je vois, surprise totale, tourner à l'angle de la rue Sous-le-Fort et se hâter vers le fleuve en tirant par le licou la plus belle des montures ? Comme dans mes rêves idiots des derniers jours ? Le Tribordais ce détestable ! Tout en sueur malgré le temps frais.

Enfin l'idée s'alluma et la lumière fut dans l'obscur aventure, mémoire revenue par derrière les songes des récentes nuits : pour quelque raison encore à découvrir, le vilain m'avait laissé embarquer clandestinement, nuitamment, saoul, à bord d'*Accommodation* ! Puis il s'était empressé de descendre ensuite à Québec par le chemin du Roy, assister à mon arrivée probablement juste pour se payer ma tête ! Or, accostage du Babordais à Québec qu'il venait de rater lamentablement de dix minutes seulement, comme un tribordais qu'il est, après avoir parcouru à cheval ces quarante-cinq lieues en trois jours depuis Montréal. Il y avait quelque chose qui clochait tout de même dans cette folle explication.

— Ah ! Babordais, qu'il me dit l'innocent, t'es déjà là ? J'ai manqué ton arrivage mais moi, je suis ici depuis hier soir. Tiens, je t'ai apporté le sac avec le chat, que t'as laissé chez Pierre Guy. T'as perdu ta gageüre, Babordais ! Belley l'aubergiste confirmera que j'étais à l'heure dite et qu'en conséqu...

— Minute, toi, l'interrompis-je avant que ça dégénère.

Je lui pris le grand sac et j'en sortis doucement Jambe-de-chien, qui me reçut avec un évident plaisir, amicalement, comme si rien ne s'était passé. Je le serrai dans mon cou avec affection.

— Prwâ ! Attends un peu de voir, toi vieil ivrogne à la tête de nœud... Le tonnerre va tomber sur les poulaines, crois-m'en, fumier de pape d'Avignon !

— Que je suis content de te revoir, je te pensais perdu pour toujours, abandonné par un négligent matelot...

— Brrrrtt ! M'aimes-tu, Babordais ?

— Mais bien sûr que je t'aime Jambe-de-chien ! Me pardonneras-tu jamais mon étourderie ? Je me suis fait du sang de coq à ton sujet... Il est sot, ce tribordais, mais combien je suis content qu'il ait pensé à t'embarquer jusqu'ici !

— Brrrrtt ! Moi aussi, tu m'as manqué, Babordais. Sûr que je te pardonne ! Mais oui, le tonnerre va aussi tomber sur les poulaines, crois-m'en ! J'ai faim, allons-nous-en vite !

Pardi ! J'entendais encore une fois Jambe-de-chien me parler, me répondre ? Pas possible mais un éclair d'instant, un moment d'inconscience peut-être, j'avais bien entendu le chat, ou compris ou senti... On se fixa profondément dans les yeux une bonne minute, lui et moi, pleins du bonheur de se retrouver, puis je le posai sur la croupe du cheval.

Je repris avec le Tribordais :

— J'ai perdu une gageüre ?

— Saoul, que t'étais, Babordais ! Rond comme une barrique !
Ah ! Ha ! Tu portes pas le cidre, mauviète ?

— Oui je porte. Mais encore ?

— Chez Pierre Guy, mardi dernier, on s'est vertement engueulés une fois de plus. Pour l'heure, c'était à savoir si le bateau à vapeur de Molson finirait jamais par arriver à Québec. « Aucune chance, toujours cassé, ces mécaniques de diables », que tu tempêtais, maudite gueule molle ! Et des voiles par-ci, et des nœuds par-là, et des cordages et du patrimoine partout !

— Oui. Encore ?

— Alors tu m'as dit, entre deux bolées : « T'irais à cheval ou même à pied que t'arriverais avant moi. Toujours cassé ! Tu verras bien sur le quai à Québec, j'arriverai jamais. » Et t'es parti en roulant et tanguant et en jurant comme un païen que t'es, te cacher à bord pour prouver que t'arriverais jamais et gagner ton pari.

— Oui. Et ?

— Bien, tu l'as perdu ton pari, Babordais ! Je suis arrivé avant toi.

— Oui. Alors ? Pendable crétin que tu es. Répète-moi ça ?

— Alors ? Plus lentement ? T'as parié – que j'arriverais à Québec – par la route du Roy – avant toi en bateau – parce que la vapeur n'a aucun avenir – et qu'*Accommodation* serait constamment en panne – sur le fleuve. C'est-y assez clair de même ?

— Oui. Et ?

— Bien, idiot, je suis arrivé avant toi ! Ce qui... Ça signifie que...

— Que t'as perdu la gageüre, Tribordais. Et on avait gagé quoi ?

— Un cheval.

Arrachant les rennes des mains du Tribordais, j'empoignai mon chat et sautai en selle sur la splendide bête.

— Bon retour à Montréal, avarié du génie que tu es. Ils auront peut-être besoin d'un matelot niais à bord d'*Accommodation* pour remonter ?

J'ai appris plus tard que le périple vers Montréal avait demandé sept longues et difficiles journées, dans le froid, l'humidité, les nordets et noroits et les premières neiges du milieu de novembre.

Il y a bien six mois que je n'ai pas vu le Tribordais...

— Prwâ ! Qu'est-ce qu'on s'en fout !

... et tout cet hiver, j'ai eu clairement le sentiment que Jambe-de-chien me boudait.



MARÉE DE DÉCEMBRE

Toutes ces années, j'ai navigué.

Pendant que s'écoule ce temps de mer à l'écart de la terre, les affaires du Commerce et de l'Industrie sont bonnes et prospères en ce singulier pays. On ne saurait en dire autant de celles de notre Politique et du Droit. Notre minuscule et imposé voisin l'*Upper Canada*, par ses pressions loyalistes sur la Couronne qui lui a donné naissance et grâce à ses appuis métropolitains, achève de dépouiller de leurs prérogatives les tenants de l'héritage de l'ancienne Nouvelle-France, le grand Bas-Canada. Mais ces avanies se déroulent à terre en effet, dans les officines malodorantes de gouvernements, loin des regards et des chroniqueurs, et n'intéressent que peu la mer.

Parcouru, alimenté et irrigué par l'indifférent mais fertile Saint-Laurent, l'Empire engraisse. Ses explorateurs ont bien vu : le fleuve a connu enfin et reconnu ses sources dans les mers intérieures des Grands Lacs et la tumultueuse rivière des Outaouais. On navigue maintenant en leurs eaux presque sans contraintes, transportant par Mer les richesses de la Terre. De la Forêt, pour parler juste. Les *lords* trafiquent des Indiens les dernières peaux à fourrure sauvages, jusque-là épargnées par les

coquetteries des glabres civilisés. Ils entreprennent sur les mêmes territoires dans les arrière-pays le pillage des premiers troncs des immenses résineux, propres à bâtir les vaisseaux qui les livreront à destination en Métropole, avec en cales mille autres richesses et espèces, les épices de notre mer et terre de Cocagne.

Bref, les affaires sont florissantes.

Or ce que le pays gagne en planture, il l'a perdu en culture. La Laurentie a jadis et depuis ses premiers jours entendu puis parlé toutes les langues de la Terre, en tous rhumbs de la rose des vents : du norse au lascar, de l'esquimao au montanese, du portugais au breton, de l'euskara au néerlandais, du normand à l'espagnol, du français à l'anglais. Les canons s'étant tus, il ne reste hélas en ce pays que ce dernier idiome, prédateur de tous les autres sur le fleuve et ses rivages, hormis dans les chaumières, sous les édredons et dans les berceaux.

En apparence seulement et surface toutefois, puisque les marins avec qui, toutes ces années, j'ai navigué en Saint-Laurent, sont tous semblables malgré les guises des pays. Ils sont tous égaux devant plus grande, plus puissante et plus profonde qu'eux. Parleraient-ils toutes les langues de la Terre, à la Mer ils ne s'adressent qu'en cette seule parlure de la mer, le marin, langue unique à eux et qu'eux seuls pratiquent et comprennent, hors quelques curieux terrins. Que nos gens désormais causent anglais à la Terre n'a que peu d'importance tant qu'ils conversent toujours en marin à la Mer, avec respect et savoir-faire.

À l'endroit où je suis dans les terres maintenant, les discours de la mer n'importent pas beaucoup eux non plus. J'égraine ici une autre énième quatrième saison, à réparer mes trois précédentes et préparer les trois prochaines. Je me suis enrôlé

dans un chantier où il est davantage question de bois de pins, d'herminettes, d'équarrissage et de godendards que de cartahus, de culs-de-porc, de balancines et d'épissoirs.

Ces quatrièmes saisons, depuis toutes ces années, me sont toujours un peu pesantes malgré tout. Certes elles sont séduisantes en grands froids improbables, en blancs purs et en bleus ciels, mais je m'y sens tout de même comme un poisson hors de son bocal. La Mer aux marins, et je suis bien comme un bateau, je ne crains que la Terre. Mais le pays est ainsi fait qu'on n'y puisse rien changer à ces chapitres de Nature, et j'attends sereinement la débâcle une saison encore, en ruminant tout de même un peu alors que la Laurentie somnole, englacée. L'ami Jambe-de-chien échoué est également d'humeurs variables et j'ai l'impression qu'il me boude toujours ce soir. Ou bien serait-ce le souper qui tarde à être servi ? le menu ? Possiblement aussi l'agacement de cet importun Tribordais qui remonte à l'assaut une fois de plus.

Jambe-de-chien est perméable aux casse-couilles. Sout' à poud', l'épuisant... Il insiste encore, n'épargnant ni l'occasion ni l'effort.

— SSShhh ! Fous la paix à mon Babordais, souffreteux du génie, faiseur de rébus.

— Dégage, toi, obèse. Baptême, Babordais, il faut que tu viennes !

Il est têtu et tenace. Sot mais tenace, et ne semble pas avoir compris certains détails de l'affaire, qui m'échappent également, je dois l'avouer :

— Ho ! Monsieur Tribordais, *paparmann'* ! Plus de ça maintenant ! Vous savez bien que personne n'a le droit de sacrer là. Faites-vous à l'idée tout de suite, jeune homme.

— D'mande pardon, monsieur Favre, c'est comme le diable, c'est plus fort que moi, ça m'échappe... Bon, betèche, Babordais : ça demande au moins huit pour un équipage, il nous faut un gars. On pourrait en prendre cinq autres, mais là on serait treize, y a juste douze places. Tu serais de trop mais là tu manques, comprends-tu ? M'écoutes-tu ? Ciboi... Babordais ?

Je n'ai aucune envie de cet embarquement. Le soir venu et achevé le travail du jour, je souhaite lézarder plutôt près du foyer, niaiser avec mon chat dans la chaleur humide, bercé de réconfortantes odeurs de coquerie, fèves au lard et pain chaud, et des chaussettes de laine à sécher. Le Tribordais me harcèle pourtant avec grandissante insistance depuis deux jours, à l'approche de cette arithmétique et hypothétique échéance. Non, je ne l'écoute plus vraiment.

Mais je suis tout de même curieux. Quel micmac peut-il bien préparer ?

— Huit hommes, je vois bien, ton calcul est bon ; mais pourquoi l'île Saint-Joseph ? C'est loin Sorel, très loin d'ici, ça prend une maudite bonne raison pour aller jusque-là ? C'est à près de quatre-vingts lieues, à l'œil.

— Parce que les meilleurs faiseurs sont là-bas, dit le bonhomme Favre, et parce que c'est plus proche que ceux des Trois-Rivières. Ils sont bons là aussi, mais trop loin. Chez LeMaître à l'île, ça nous fait sauver dix lieues. Puis on passe par Montréal. Plus dix lieues pour revenir, ça fait qu'on aura navigué soixante-dix moins quatre-vingts, moins dix plus vingt... non moins vingt plus dix. En tout cas, christ... à l'œil on sauve. Viens donc !

Il cherchait discrètement le contremaitre à la ronde et sacrait encore, à voix basse.

— Et quel est notre problème à régler là, si pressant ?

— Je ne sais pas Babordais, je m'en sacre. Des varangues cassées je pense, ou des membres, mais Favre n'a pas dit. On a besoin que tu viennes, baptême, comprends-tu ! Faut qu'on y aille. Les autres sont tous hommes des bois ; toi tu sais où tu vas sur l'eau, tu es notre meilleur marin. Que le bonhomme a dit en tout cas, ciboire, mais on voit bien qu'on ne se connaît pas bien.

— Des varangues, sout' à poud', Tribordais ! C'est un bris de coque ça, pas de grément. Je suis noueur gréeur, rappelle-toi.

— Mais, Babordais, sacraboire, comprends donc... chignait-il.

— Est-ce que ça ne peut pas attendre la fin de la saison ? Pour l'usage qu'on en a de ce bateau, à ce temps-ci. Ça sera tellement plus facile d'aller à l'île Saint-Joseph plus tard cette année, si ça n'urge pas vraiment. Promis, mon petit bonhomme : je vous nouerai un bel amarrage pour réparer en attendant ; une rousture, quelque chose de solide, tu vas voir.

— Ah ! Babordais, hostie... Maudit.

Pour emmerder les gens, il n'y a pas à dire, le Tribordais est le meilleur. Champion.



TROISIÈME NAVIGATION

La course de Sorel

ou

Puis comment le Babordais ne put rien faire,
tant fut grande la surprise.

I – Parages mal cartographiés :
On recommande la plus grande prudence.

J'avais finalement accepté de les accompagner. Il y avait tant d'empressement chez le pauvre nigaud à faire cette course si nébuleuse. N'aurions-nous pu réparer le bateau ici ? Il y avait pourtant tout ce dont on aurait pu avoir besoin en outillage à bois ? Et des bons bras et des bonnes mains ? Non. Il manquait assurément quelque chose d'essentiel.

Vint le fameux soir.

À l'heure convenue pour l'appareillage, j'embarquai Jambe-de-chien, l'inséparable chat, dans mon sac à bouts avec sa vieille et chaude couverture de guenilles tissées qui sent bon le minet. Par habitude et réflexe, il se cala entre les pelotes de luzin, les manoques de bitord et les autres nécessités du matelot premier brin, au cas. J'enfilai mes bottes hautes et mon caban épais : le jour tombait et le fond de l'air était humide, avec le serein chargé de sa riche palette d'odeurs de fumée de coquerie, de bois résineux et de pays froid qui s'endort. Il ventait légère brise des quarts de l'ouest, juste comme il faut.

— Ça va, Jambe-de-chien ? demandai-je en gratouillant mon sac.

— Prwâ ? Non, ça ne va pas. Tu t'es encore fait racoler et embabouiner par ce couilloux de Tribordais ; t'es bonasse, p'tit gars. Y a l'heure du souper qui venait. Sacrée pisse, Courte-crotte, t'as pas senti la poêlée de lard et les oignons au beurre ?

Quel bêta, mais le Tribordais avait raison ici : mon petit Jambe-de-chien est obèse. Il dort toute la journée au chaud, à portée de crocs des marmites et du coq, dont il s'est fait le meilleur ami du monde. Non seulement, mais les hommes on fait de ce mousse de cale leur mascotte et l'animal profite de sa popularité pour quêter sans vergogne à presque toutes les gamelles, toutes heures des repas venues et sans distinction de rang.

— Brave dodue bête ! ajoutai-je à l'intention de mon matelot.

— Prwâ ! Bête toi-même, babouin naïf. Dodu manqué. Et cesse de m'emmerder avec mon tour de taille et mon poids. La vie est courte, croque-verdure chiniquiste tempérant, et faite pour les vivants. Manger est une obligation physique, pas un devoir moral.

Je gagnai le quai, à moins d'une encablure par le sentier. En ce début de saison, l'air était froid, craquant, à vous picoter les pommettes. Prendre le large à la rivière des Outaouais, même si petit horizon, me remplissait d'un chaud plaisir marin, moi le matelot échoué, hiverné. J'avais cessé de poser des questions à ceux qui n'en savent ou visiblement ne veulent pas savoir les réponses et j'oubliai vite le foyer, sa chaleur douce et l'odorant souper. Il y aurait assurément ravitaillement à destination ou aux escales.

Je remarquai là dans l'obscurité que les sept autres membres de cet étrange équipage transpiraient la même presse nerveuse, avec cette senteur caractéristique du marin à la veille de l'accostage, celle de sueur de matelot en rut à la porte d'une auberge de port après trois mois de mer. On n'armait pourtant qu'un simple et court aller-retour d'entretien, de cale sèche. Pleine lune possiblement ? Dure journée ? Pas lavés ? qui sait ? Il y avait là, à la joue babord le Tribordais, du mauvais bord

bien sûr, incomparable casse-noix ; à tribord Duguay, l'Antoine, neveu du faiseur de canots. Aurait-il pu réparer lui-même, se rappelant ses jeunes années et les gestes de son oncle ? Il lui manquait trois doigts de la main droite et deux dans l'autre, font cinq. Derrière lui au centre, Jos Fréchette, dit « Violon », avec sa boîte noire en carton. Avec moi comme guide à l'avant faisaient quatre. Gouin Serre-Fesses était ici aussi au centre babord, et Deux-trois-boucs itou, au banc de l'arrière à babord, sous le vent. Les patrons le plaçaient toujours sous le vent celui-là. Boyd la Corneille, *contremaitre* de latrines, était à la hanche tribord et, faisaient huit, le contremaitre Joseph Favre à la barre, tout derrière.

Je les connaissais tous bien sauf lui, qui travaillait d'habitude plus haut avec un autre équipage. Favre était un chef taciturne, souriant, d'une grande politesse et savoir-vivre. Meneur d'hommes naturel, il était respecté de tous pour son flegme réfléchi, ses manières raffinées, la toise et quart de sa taille et ses mains comme des pelles de pagaies. La réputation d'homme fort de Joseph Favre dit Montferrand montait du lac Saint-Pierre sur Saint-Laurent jusqu'au lointain nord du Supérieur, où il avait voyagé cinq ans à Fort William pour la Hudson's Bay Company jusqu'en 1827. Favre l'affable faisait sa dernière campagne de contremaitre ici cette année ; il serait remplacé l'an prochain par Jack Boyd, l'Anglois vicieux, peureux et surnois, que Favre essayait de policer un peu avant son départ. Mais le fourbe avait sa couenne d'Anglo aussi épaisse que son éducation était mince ; il était rapide à botter le derrière des hommes, surtout ceux qui parlaient français. Ce serait ma dernière campagne également, par choix et par bonheur.

Tout un chacun à son poste de nage, Babordais devant et le maitre à la dérive, arrimés et parés, amarres larguées, l'embar-

cation a bien appareillé et aussitôt pris son courant sous une légère brise froide de nord-nord-ouest. Puis après quelques minutes seulement, comme tout le monde sait ici qu'une bonne chanson vaut un nageur de première qualité, le vaniteux *contremaitre* Boyd envoya une de ses incompréhensibles romances folkloriques de navigateur des forêts, où il est question de lui. Sûr, l'inculte Anglo avait payé pour faire écrire cette chanson :

*Adieu charmantes rives du Kakabongué
Voilà le temps qui arrive il faut donc se quitter
L'hiver est arrivé avec ses embarras
Cent hommes rassemblés
Jack Boyd les conduira (bis)*

*Hivernant tu nous quittes ta poche sur le dos
Tu t'éloignes bien vite tu maudis nos canots
Tu maudis la rivière la rame et l'aviron
Tu maudis jusqu'à l'air
Que nous respirerons (bis)*

*Traversons la rivière ne craignons point le vent
Suivons donc la lisière où coule un gros courant
Traversons le Désert quand même il serait tard
Jack Boyd, notre grand contremaitre
Est un brave gaillard (bis)*

*Sautons chutes et rapides et nageons adroitement
Nos chemises sont humides et sècheront lentement
Rendons-nous au Désert car Gouin nous attend là
Dessus le gazon vert
C'est lui qui traitera (bis)*

LA COURSE DE SOREL

*Buvons mes chers confrères à la santé de Gouin
Trois ou quatre rasades et donnons-lui la main
Prenons la Gatineau dravons-la jusqu'en bas
Car nos barques sur l'eau
Vont mieux qu'un rabaska (bis)*



Quelques heures à courir, deux pipées peut-être, en descendant d'abord l'Outaouais et nous serions déjà aux lacs des Deux-Montagnes puis Saint-Louis, à suivre enfin le Saint-Laurent par le courant, cap bon nord-est sur quelque quinze lieues encore jusqu'à Sorel, puis de là tout juste à l'embouchure de la rivière Saint-François et l'île Saint-Joseph. Nous y serions à la fin du quart de nuit. Le vieux Joseph LeMaître, le célèbre faiseur des meilleurs « canots de Montréal » ou « canots du Maître », nous attendrait pour cette improbable réparation. Improbable ? Inutile et impossible.

La lune pleine, ce réverbère de la nature – et pompe à concupiscence : j'avais finalement bien compris et conclu avec moi-même qu'à babord sur la course de Sorel, il y a le port de Montréal et justement ses auberges à matelots – la lune pleine, disais-je, faisait du soir un infini tableau mouvant de pâles sur toile de bleus profonds. Des gris de toutes nuances et des taches iridescentes d'argent brillaient, se reflétant sur la surface calme de la rivière, sur ces immenses lacs à l'horizon lointain et dans le ciel tragique et somptueux. Nettement découpés et bordés de lumière, les nuages sombres et dodus laissaient voir parfois les brillantes Vénus au sud-ouest et Jupiter à l'est ; au loin le vieux

clocher de Saint-Michel-de-Vaudreuil nous servait aussi d'amer à trianguler. Tous ces morceaux de nuit donnaient ensemble à notre courte équipée une rare plénitude silencieuse. Le temps filait doucement, aux bruits sourds et craquements secs de l'embarcation, au souffle irrégulier du noroit et au travail musclé et absorbé des nageurs.



Il n'y avait que le cramoisi Tribordais qui, depuis l'appareillage, était incapable de suivre la cadence et tenir le rythme, malgré les appels brefs et chuchotés de Montferrand. Je compris bientôt la raison de cette supplémentaire maladresse du rince-dalot.

— Babordais !? Assis derrière moi à son mauvais bord, le Tribordais soufflait fort. Babordais, veux-tu une lampée de mon brandy ?

— Prwâ ! répondit le sac à bouts en bandoulière au chaud sous mon caban. Ça va roter, babouin, te laisse pas avoir !

— Babordais ? Babordais ! M'écoutes-tu, calvaire ? Tiens, borde l'artimon avec moi. Tu as bien fait de venir, hein ?

Il me tendait son flasque, lâchant sa pagaie, rompant la cadence.

— Non merci de ton tue-diable. Jusqu'à présent, c'est tout bon, je garde le cap. Quant à savoir si j'ai vraiment bien fait d'embarquer, on verra rendus à Montréal, puisqu'on ne va pas chez LeMaître... Qu'est-ce que tu m'as raconté encore, imposteur ?

— Babordais, jésus-christ, tu ne trouves pas ça correct ? Des femmes, baptême !

— C'est correct les femmes, sout' à poud', mais dans le temps des femmes, pauvre moine. J'aurais préféré que tu...

Le bateau embarda soudain sur babord, violemment. Puisants et sans sourciller, le maître Montferrand redressa et les nageurs s'appliquèrent. Mais comme happée par un rapide, l'embarcation prenait de la vitesse et semblait maintenant capricieuse, à la fois ardente au vent et molle au courant.

Aussitôt revenu à l'attention de ma tâche, je me levai pour faire un point et retrouver notre cap. Je criai au contremaitre à la barre :

— Le fleuve déjà ! Les rapides du Rocher-Fendu sont déjà là, sur tribord. On a doublé l'île Perrot par notre babord ! On a fait fausse route dans la nuit, garçons ! Hale dessus ! Babord toute !

Se penchant par-dessus bord du mauvais bord pour mieux voir :

— Ah ! baptême, jura encore le Tribordais, bien clair cette fois.

Montferrand s'écria :

— J'avais dit pas de sacres ici, hurla-t-il à nous arracher nos bonnets. Monsieur Tribordais, tu nous tues !

Malgré les manœuvres désespérées de l'expérimenté bonhomme pour redresser, l'embarcation se mit alors à sautiller sur sa course, puis à sauter comme sur mer hachée ; à tanguer tel en rapides puis à plonger du cul, folle, et lever l'étrave à la lune ; à rouler, giter, se tordre, babord tribord, l'horizon dans tous ses états, sa cargaison ripée. À embarquer... puis verser !

— On coule ! Abandonnez !

Lentement, en grinçant doux et craquant clair, le bateau chavira par la gauche, éparpillant tout son contenu de jurons,

d'hommes forts, de chat obèse, de poches, de boucs puants, de fesses serrées, d'Anglo véreux, de pipes, d'agrès et de boîte noire. Pointant son arrière au ciel et son étrave au sol, le grand canot du maître sombra en une tragique et longue vrille lente et tournoyante, son chargement et lui-même en grêle sombre et lourde, inéluctable.

Les sacres enthousiastes mais proscrits du Tribordais venaient de mettre fin à notre chasse-galerie du jour de l'An 1839. Cette diabolique navigation volante des chantiers forestiers de l'Outaouais aux filles du port de Montréal se terminait en imbécile dans les touffus boisés résineux et l'épaisse neige folle de la pointe du Moulin de l'île Perrot, heureusement sans autres victimes – mais tout de même – qu'un fort couteux bateau, notre orgueil et nos embauches d'hiver.

Et la boîte noire de Jos Violon, qu'on n'a jamais retrouvée dans les décombres.



MARÉE DE JUIN

Près d'un siècle s'est écoulé entre ce récit et le précédent. Or, à l'échelle du Saint-Laurent et de sa Laurentie, le temps n'a pas tellement d'importance. Toutes ces années, j'ai navigué.

En effet, selon l'angle du regard et la conception que l'on a du temps, de son écoulement et de sa durée, un centenaire s'envole dans l'instant ou alors traîne de langueur interminable. D'un autre côté, à l'habituelle échelle humaine terrienne, la journée ne dure bien tout court que d'une méridienne à l'autre. C'est là une unité commode facile à mesurer. Ses minutes peuvent bien être plus longues aux solstices, à la clarté en été ou à la noirceur en hiver, et d'égales durées de jour comme de nuit aux abords des équinoxes, presque tous sur Terre ou sur Mer savent que tout au long de l'année, midi ramènera sur table les gamelles alors que le Soleil est au zénith. Ainsi donc, hors les méridiennes, les solstices et les équinoxes, le temps n'est qu'un calcul, une idée, un concept, une vue de l'esprit, une opinion.

Les habitants de ce siècle tout juste passé auraient pourtant vu cette illusion du temps s'accélérer. Certains en ont peut-être même fait l'expérience personnelle. Le progrès – autre abstraction chimérique – a un jour accouché de la vapeur,

d'abord au petit feu de bois puis à l'enfer du charbon avant, tout émoussillé par les succès commerciaux de l'opération mécanique, de mettre au monde le moteur à explosion au pétrole. Parallèlement, propulsée par la houille blanche et la fée électricité maîtrisée, la civilisation a inventé la lumière sous vide, la radio, la télégraphie sans fil, la réfrigération sous pression. L'évolution s'est emparée du moteur à pétrole pour gratifier l'humanité de la motocyclette, de la voiture automobile, des camions de toutes tailles, des avions même. Tout cela et j'en passe en un court petit siècle, et sur cette lancée, je n'ose pas imaginer le prochain. Et tout ce temps, les journées trépassent, naissent et se suivent toujours à midi tous les jours, l'œil au sextant ou le cul à la table. Voilà quelque chose d'inusité. Comment en ces circonstances le temps pourrait-il être étiré ou compressé, alors qu'il n'existe encore que vingt-quatre de ces divisions arbitraires nommées heures dans une journée, dont la durée, elle, ne varie pas. Le mystère est entier et comme son nom l'indique, inexplicable.

Selon d'aucuns, le temps aurait donc accéléré, pour le peu que j'en comprenne. Vu de l'endroit où je suis ici maintenant, Quai-des-Éboulements ce potron-jaquet, je n'observe aucune trace de ce phénomène. Il semble que cette accélération, dirait-on, permettrait d'aller au moins deux fois plus vite, d'arriver ou d'accoster donc au moins deux fois plus tôt à destination afin d'y accomplir trois fois plus de tâches et régler quatre fois plus d'affaires, et d'empocher du coup une demi-fois davantage de salaire ou quart de profit. Pourquoi faire ? Atteindre l'échéance ultime cinq fois plus vite que les autres ? J'avoue humblement qu'il doit me manquer certaines données propres à étayer, vérifier ou infirmer cette équation un peu bancale.

Par exemple contraireux aux affairés à la presse, chacun sait la proverbiale lenteur des gens de mer. Or c'est la Mer qui est ainsi faite, qu'on ne puisse y aller que lentement. Ou presque, sachant l'acharnement qu'ont mis durant un siècle entier les armateurs au thé, au coton ou au nitrate, entre l'Europe, les États-Unis, la Chine ou le Chili, à faire le tour du monde en moins de trois mois au lieu de trois ans, à bord de clippers à trois, cinq ou même sept mâts. L'apparente nonchalance des marins s'observe jusque dans les usages de leur profession et leur réticence aux développements techniques. Ce sextant, qui sert à se localiser en mer par la lecture de la hauteur des étoiles au-dessus de l'horizon, n'est qu'une simple complication récente du bâton de Jacob, la fameuse arbalestrille datant du XIV^e siècle. Entre les règnes des deux instruments, le rustique astrolabe a été le principal outil de l'exploration et de la découverte de la Mer entière entre les XVI^e et XVIII^e siècles. En toute lenteur marine, combinée à la foi et à la cupidité. D'un autre côté, les voiles n'ont pas du tout évolué depuis leur apparition à l'aube de l'humanité ; pourquoi se presserait-on alors ? Les phares d'aujourd'hui sont presque en tous points identiques à ceux de l'Antiquité égyptienne ; évoquant de nouveau l'aube de l'humanité donc de la navigation, ce n'est pas avant le milieu des 1700 que le marin put se positionner avec une honnête précision géographique entre l'Est et l'Ouest sur les longitudes, grâce aux chronomètres. Malgré cela, il y a à peine cinquante ans, la plupart de ces intrépides navigateurs n'avaient pas les moyens financiers de s'offrir ces couteuses machines garde-temps et se situaient encore en extrapolant sur la position des étoiles, dans la plus approximative inexactitude. Toutes ces années, j'ai navigué sans avoir aucune idée de l'endroit précis

où je me trouvais sur Mer. Par chance, j'y allais dans la plus grande lenteur et en vue des côtes du Saint-Laurent ! De jour.

Les empires alliés du Temps et du Progrès, bien que mensongers, semblent toutefois en inexorable marche, et à vitesse croissante. Ça finira par tourner mal. L'Économie et l'Argent y trouvent leur compte et s'emballent en applaudissant. La Bourse approuve. Sans surprise ni progrès ici ni changement de venue depuis des millénaires, cela se passe chez les puissants, presque tous terrins et citadins. Alors, avec les résultats observables et que je sais sur l'ampleur de mon pécule, c'est par destin et choix que je leur préfère les Laurentiens, marins campagnards et insulaires aux vastes horizons bleus et verts de ciel et de mer. Depuis quelques années, j'élis donc domicile de quatrième saison parmi eux de préférence, occupé à faire naître des bateaux. J'ai autrefois et depuis si longtemps tâté de presque tout, incluant l'exploitation des forêts du Nord, pourtant prometteuses en matière première mais génératrices de richesses ailleurs et de misère ici. Je m'en suis retourné à la Mer et à ses nobles tâches, toutes investies des nécessités du pays, de ses traditions maritimes séculaires et de ses savoir-faire aux limites de l'alchimie, de la sorcellerie. Je participe à la construction des bateaux. Aux savoirs initiatiques de charpentiers analphabètes mais visionnaires et aux pratiques d'habiles manieurs de fausse-équerre, rabots et herminettes, j'ajoute mon art de la complication méthodique des cordages en nœuds, afin de transformer des monceaux de matériaux bruts et primitifs en voilures aériennes, puissantes et efficaces, pour habiller leurs délicates carènes aux rondeurs féminines d'une autre époque.

Cet hiver-ci, mon activité s'est déroulée à cinquante milles en bas de Québec et cinquante encore en haut de Tadoussac, au village des Éboulements, sur la rive nord du Saint-Laurent.

L'endroit est unique au pays. Son nom rappelle le gigantesque glissement de terrain consécutif au tremble-terre non moins formidable qui secoua le continent presque entier en 1663. Il en résulta là une langue de sol d'un mille carré, pénétrée en la mer comme un éperon, un espace au relief de vagues et de houle. Il allait de soi qu'inévitablement ce fussent des marins qui s'emparent de cet étrange lieu amphibie, une terre gagnée sur l'eau pour une très rare fois, l'inverse étant l'habitude. Alors qu'après le cataclysme et qu'au fil des siècles, les terrains de l'endroit ont fui bien au sec sur les hauteurs des Éboulements-en-Haut, le village des Éboulements-en-Bas est devenu un quai, une façade de mer, un havre de grâce, un chantier maritime, un quartier tout entier. C'est un berceau et creuset de matelots, cordiers, charpentiers, capitaines, filles, blondes puis femmes de marins, calfats, pilotes, traverseux, caboteurs, marmots gosseurs de bouts de bois en forme de voiliers qui deviendront faiseurs de goélettes quand ils seront grands. Comme leurs pères et aïeux avant eux.

C'est avec tous iceux des Éboulements-en-Bas, dit aussi Quai-des-Éboulements depuis que de luxueux vapeurs blancs y déversent les visiteurs terrains venus goûter le temps d'une escale ou davantage le dépaysement marin, aux Éboulements-en-Bas donc que j'ai écoulé ma récente quatrième saison, lentement. J'y ai participé à gréer *Étendard*, *Rose-Alba* et *Josuhée*, voiliers bâtis de ses bois et sur ses rives, grésés en ketchs mais que l'on nomme encore goélettes, en hommage et souvenir du glorieux règne de ces gréments disparus, grandes dames du fleuve du siècle dernier.

Aujourd'hui l'été, je reprends la mer avec bonheur après plusieurs mois de cet hiver plutôt clément mais dès lors neigeux, et bien englacé des rivages. Le Saint-Laurent et la Laurentie ont

retrouvé leur lente vie maritime à la débâcle d'avril. Les bateaux d'acier d'abord, venus des villes, plus robustes à la glace et au froid, ont recommencé dès lors leurs cabotages sous les panaches de fumée noire. Puis, à la faveur de la grande marée de mai, descendus des hautes battures et dunes de campagne où ils ont été hivernés ici et là en Laurentie, ceux de bois restants enfin dégelés et regrésés n'ont repris leur trafic régulièrement qu'il y a un mois. J'aurais aimé naviguer de nouveau cette saison sur une de ces singulières goélettes en bois du Saint-Laurent, ketchs à fond plat bien déployés particulièrement dans ce pays marin de Charlevoix et spécialité maritime de la région. Mais, malgré le contexte économique national favorable, un peu débridé même, le travail estival marin est rare dans ce pays charlevoisien de petites navigations et de minuscules entreprises essentiellement familiales. Pères et fils et mères parfois transhument ensemble à bord, ayant vraisemblablement loué la maison aux touristes dans le village pour l'été. Désœuvré ici, je mets alors le cap sur la Gaspésie, espérant trouver là à m'enrôler à la morue, et j'entreprends ce matin ma descente vers le grand golfe. Nous entreprenons notre voyage, devrais-je dire puisque Jambe-de-chien, l'inséparable matou encore dans son nid en bandoulière, est bien sûr enrôlé d'office dans l'équipage.

En l'attente du rendez-vous de la rencontre espérée pour nous y mener, je déambule sur le quai dans la plus agréable lenteur, à la tiédeur de la nuit finissante. Les chants matinaux de hérons et canards de la grande batture herbeuse du banc Saint-Joseph, inépuisable garde-manger découvert ce matin par le reflux de marée, et ses odeurs de vase me sont portés du sud-ouest par une légère brise.

Une vieille, mais bien vieille goélette est amarrée là, à ma gauche sous le vent du quai. On n'a plus vu ça depuis la moitié

d'un siècle sur le Saint-Laurent, ou rarement alors : un véritable grément de goélette, une « franche », grand mât et son mât de hune à l'arrière et misaine devant. De notre règne, c'est l'inverse qui prévaut, le grément de ketch. Joliment surpris et curieux de l'ancêtre, je m'approche. Surpris encore davantage, la voix claire me fait sursauter, venue de là.

— Hubert Beaudoin ? c'est-y toi ?

— Prwâ !

Interrompu dans son interminable sommeil, Jambe-de-chien proteste, grouille, se lève, baille bruyamment, s'étire, se retourne et se rendort dans son sac, le tout en moins d'une minute, juste le temps de rejoindre le gars. À part l'animal, je suis absolument seul sur le plancher du quai des Éboulements-en-Bas à cette aube noire du 24 juin – il peut être à peine plus de la demie de trois heures – mais l'homme de la goélette veut vérifier qui je suis, pour s'assurer d'embarquer le bon. Le bonhomme a la caboche en cap-de-mouton, sûr. Marteau. Ou farceur. Je ne distingue dans la nuit que la silhouette foncée de sa tête longue, surmontée d'un élégant chapeau à la mode, qui dépasse de la palplanche du quai de madriers. Tableau incongru, comique.

— Babordais, capitaine. Je suis le Babordais, et je ne vois personne d'autre ici qui...

— C'est pas grave, m'interrompt la voix dans l'obscurité. Excuse-moi, cher. Ton nom circule sur les quais à Québec, t'as pas idée du concert d'âneries : Bardindouin, Barbodé, Hubert Baudet, Beaudoin... Embarque, on part. Amène, Théo ! crie le capitaine dans la petite nuit.

Le matelot grommèle en bas quelque indistincte protestation. J'envoie les amarres au jeune homme, derrière puis devant et descends à bord par l'échelle de quai. Les voiles ferlées en

rideau contre les mâts sont larguées d'un coup sec sur les nœuds de raban puis bordées à la va-vite par le marin maladroit. Capitaine à la roue, matelot à l'avant en attente des ordres, le bateau sans feux se déhale doucement du haut débarcadère de madriers derrière lequel il s'abritait du vent de sud-ouest, puis plus rapidement à mesure que le soroit s'en empare. Sans vergogne, j'ai posé mon sac à la dunette à côté du compas si faiblement lumineux, à gauche du poste de gouverne. Cap franc est sur le soleil levant, nous allons grand largue vers le milieu du fleuve, à un ou deux milles au large chercher notre route et notre vent, là où celui-ci ne s'embarrasse plus des montagnes, des caps et des anses.

À lège et tout dessus, voiles maintenant bien bordées avec un peu d'aide et l'expérience du passager, elle marche joliment à cette allure tribord amures, la goélette sans nom du capitaine inconnu au beau chapeau.



LA VAGUE D'ÉTRAVE

QUATRIÈME NAVIGATION

La vague d'étrave

ou

Et comment le Babordais fut presque
coupé en deux en juin 1927.

I – De Quai-des-Éboulements à Petite Malbaie

À mesure que se faisaient le jour et sa lumière, j'ai de mieux en mieux mesuré mes espaces. D'abord, tous deux toujours anonymes et silencieux, le capitaine et son matelot s'affairaient qui à sa navigation somme toute aisée, qui au rangement de ses cordages somme toute assez brouillon en apparence. Puis, j'étais à descendre l'estuaire du Saint-Laurent dans Charlevoix à bord d'une vieille baille fort usée, bonne marcheuse et bien tenue mais vieille tout de même. Ce bateau de bois avec cet insolite grément de goélette franche, faisait à peine plus de soixante pieds de longueur sur une vingtaine en largeur au maitre-bau. C'était une coque dodue et pansue, plutôt gouffe mais dont la tonture du pont, interrompue par un bas rouf derrière le grand mât, était d'une délicate élégance, aux lignes élancées, fières et déterminées des goélettes du siècle dernier. Jolie mais tout de même âgée et fatiguée.

Enfin, je courais à nouveau, encore et toujours sur le plus puissant fleuve du monde connu, le plus vaste estuaire qui fut jamais offert à un marin de naviguer. Ses eaux vertes et bleues et grises de couleurs-saint-laurent étaient en ce pays de rivages montagneux d'une solennelle robustesse, à l'incomparable odeur de salin, de vase et de battures ; une mer aux odeurs de forêts résineuses et de rochers des rives, chauffés aux soleils du quart sud, effluves portés le matin par les vents de terre coulant des collines. J'appréciai sans retenue et en toute plénitude cette longue heure qui salua avec un respect recueilli le lever du jour

en jaune pâle et bleu foncé. Un respect en silence de timonerie, ce singulier état de veille attentive, communion des hommes de mer entre eux, avec leur bateau et avec l'eau qui les porte, à ce moment précis. J'étais de toute manière muet d'admiration pour l'illumination de l'estuaire du Saint-Laurent en Charlevoix, de cette couleur qui reste à cerner du nom d'une émotion, d'un instant changeant et intense. Le lieu pouvait parfaitement évoquer l'intérieur d'un temple immense, la puissance de sa chape protectrice de pierres sombres ; son silence écho, ses chuintements et cliquetis ; sa faible lumière tamisée de grisailles et de bougies dans un léger voile de fumées ; ses senteurs caractéristiques uniques, son intériorité élévatrice. Ainsi mystique était le fleuve à cet instant du jour.

Pointé de derrière les monts Notre-Dame dans Kamouraska, quatre lieues – pardon, douze milles – à franc est, *Galarneau* nous trouva par le travers du cap Martin et du village des Éboulements-en-Haut jouqué sur ses collines vertes. La voix claire du capitaine troua soudain les mélopées de l'eau sur l'étrave et du vent dans les cordages, et la magie s'évanouit :

— Théo ! viens prendre la roue. Soixante... Non six zéro, euh... Est nord-est jusqu'au phare de cap aux Oies puis nord-est un quart nord-est jusqu'au Manoir. Non rien de ça ; longe la côte de loin en ligne droite jusqu'au phare, puis tu viendras me chercher rendus là. Je vais déjeuner. Hubert, descends avec moi.

— Léon, capitaine. Pas Théo, grommela encore le matelot en prenant son poste.

— Babordais, capitaine. Pas Hubert Beaudoin, ajoutai-je.

— C'est pas grave. Descends, cher.

J'agrippai mon sac à côté du compas.

— Prwâ ! Manger ?

— Quoi ? Comment tu dis ?

— Rien capitaine. Allons-y.



Toute à l'échelle de la goélette elle-même, la chambre était minuscule. Elle paraissait ainsi beaucoup plus facile à emplir de ces odeurs, pas du tout celles usuelles de linge moisi, d'haleines de dormeurs et d'hommes mal lavés, mais bien plutôt de ce fumet de petit feu de poêle et de cuisson lente de viandes au bouillon. L'espace central sous le rouf aurait-il été plus haut d'une seule petite paume que nous aurions tous évité d'être torticolis, ridicules et inconfortables et de nous heurter à tout moment le crâne sur les baux. Les usages immémoriaux de la mer et des bateaux sont franchement insondables, me dis-je à part moi, qu'il doive manquer toujours une paume dans les entreponts, et que les marins de toutes les générations depuis l'Homme vont à bord constamment la tête gitée d'un quart. Cette chambre, bien qu'exigüe – à peine dix pieds de largeur sur une quinzaine de longueur – était confortablement et chaleureusement installée autour d'une table à manger rectangulaire de bonnes dimensions et de deux jolis fauteuils cabriolet, sommairement rembourrés et couverts de toile beige. Sous les passavants, des coffres et des rangements à babord et, surmontés de deux bannettes à tribord, encore des coffres et des rangements meublaient les bas-côtés. Une maigre lumière venait de quatre hublots percés de chaque bord dans le rouf ; entre ceux de babord, une fougère de presbytère miteuse sur une tablette tentait de récupérer le peu qu'elle peut de ce médiocre éclairage. Une petite table à carte et navigation occupait le coin juste à

gauche de la descente, mais sans navigation ni carte. Au fond à droite, une truie entretenue de mine à poêle et papier gazette, noire et luisante à la perfection, et à gauche un espace de cuisine avec évier habitaient la cloison, sous une grosse lampe à l'huile à cardan en laiton terni. À mon grand étonnement, cette cloison était couverte, pendus à des clous du rebord du comptoir jusqu'au plafond du rouf et de babord à derrière le poêle, d'une invraisemblable panoplie de gamelles, poêlons et chaudrons ; écumoirs, égouttoirs et passoirs ; cuillers à pot, couteaux, piques, pinces, fouets, spatules, râpes, louches et autres instruments de passion. En vérité, cet odorant réduit n'était pas une chambre de goélette, misérable espace de navigation et de vie, mais une cuisine d'établissement ! Quelqu'un ici est cordon-bleu.

— Bienvenue à bord de ma marmite flottante, Beudoin, sourit le plus espièglement du monde le capitaine, voyant mon air ébaubi.

— Puis-je savoir ce que...

— Lavoie, Alfred, propriétaire « chef » de *Baie St. Paul*, navigateur et amateur de plats succulents et gouteux. Ou l'inverse ? En passant, bonne Saint-Jean, cher.

— Euh... Oui, bonne fête nationale. Une belle journée. Moi c'est Beudoin, excusez, Babordais, matelot qualifié premier brin, noueur et gabier de babord.

Nous nous serrâmes la main, énergiques.

— Je sais tout ça. Justement, répondit Lavoie. C'est justement pour ça que tu es à bord, pour nouer.

— Comment avez-vous su ?

— Tout le monde sait ça, depuis le temps. Ta réputation te précède, cher, et ton nom court sur les quais de Montréal, Trois-Rivières, Donnacona, Québec et ailleurs jusqu'en Gaspésie et

Labrador, sous toutes les formes possibles, qu'on peut pas se tromper. J'ai juste eu à envoyer un signal pour recevoir une réponse : Babordais est échoué aux Éboulements et cherche un embarquement pour le bas du fleuve. Cancanage de pepères voireux de bouts de quais. Je m'en vais charger un voyage de madriers au moulin à Simard aux Grandes-Bergeronnes. J'ai un contrat de six voyages à monter à Québec dans la saison. Un bon homme, Simard.

— Je mets le cap sur la Gaspésie, en effet, lui précisai-je.

— J'ai du besoin dans les cordages et j'ai pu faire porter ma demande par un cousin d'un beau-frère d'Alida, madame Alfred, qui est l'ingénieur en chef Péloquin à bord du vapeur flambant neuf *St. Lawrence*...

— Oh ! madame Alfred a ses entrées aux bateaux blancs de la *Canada Steamship Lines* !

— ... qui t'a fait avertir avant-hier à son escale au Quai-des-Éboulements, par le gardien du quai, Médée qui est le second mari d'une cousine Tremblay du côté des Lavoie, dans l'anse des Capitaines, voisin des Rochefort su' Abel à Georges. Mais tu sais ça. C'est comme ça, cher. La mer est bien petite.

— Oui, oui, capitaine, une grande famille bien petite... Pourquoi moi ? Votre matelot ne sait pas faire ça ? Il y a des dizaines de matelots dans Charlevoix, partout, qui savent des nœuds.

— Pas des comme toi. Théo est manchot comme un pingouin, de misère pour rouler ses cigarettes. Non, j'ai besoin d'un faiseur de nœuds de première classe pour mettre *Baie St. Paul* à mon gout et navigante pimpante, et je veux le meilleur, comme dans mes chaudrons. J'ai acheté ce pourrillon il y a deux ans, une ruine de près de vingt ans d'âge, et j'ai le projet de lui refaire une jeunesse. J'ai hypothéqué ma maison pour ça. La

coque est bonne, malgré qu'elle embarque un pied d'eau par jour si on ne pompe pas. Mais j'ai trouvé la fuite hier, à réparer quand on sera rendus à destination. Je lui ai mis un foc tout neuf l'été dernier, à cette jolie fille ; ce voyage-ci me paiera une misaine et le suivant une grand-voile. Je veux que tu refasses les garnitures de nœuds et de cordes partout où nécessaire.

— J'en conviens, ça mérite...

— ... en échange de ton embarquement gratis jusqu'aux Bergeronnes, sur ta route de la Gaspésie. Bon, à c't'heure, assez chouenné là, j'ai faim.

— Prwâ ! Moi aussi, puisque t'en parles, placoteux diseur de merveilles.

Jambe-de-chien le chat n'en pouvait assurément plus d'espérer. Le sac à bouts qui lui sert de nid commençait à s'agiter sérieusement.

— Prwâ ! Dénique-moi de là, satan d'chien, ou je pisse dans tes outils !

Discrètement, à ses miaulements, j'ouvris le nid à côté de l'échelle ; Jambe-de-chien ébouriffé passa la tête et me lança un regard outré, irrité. Souvent, à lui voir la face en grimaces, je me dis que s'il parlait... Il grimpa à toute allure vers l'extérieur pour mettre de l'ordre dans ses urgences métaboliques, malpropre, en quelque coin caché du pont. La mer laverait.

Le capitaine Lavoie n'avait rien vu du manège, tout affairé qu'il était aux préparatifs du déjeuner. Alfred Lavoie était un costaud délicat d'une jeune quarantaine d'années d'âge, un terrin récemment devenu marin, juste à voir sa manière de bouger à bord et à entendre son parler semi-maritime. Il avait tout du débardeur, ces hommes de la frange marine, forts comme des bœufs de labour mais élancés à grimper dans les haubans. Son visage et ses mains étaient de même, puissants et

énergiques mais taillés en long. Habillé presque comme à la ville, pantalon à pli, chemise et veste boutonnée ; il ne lui manquait que le col et la cravate mais un élégant chapeau Homburg, propre et indémodable, lui servait en permanence de couvre-chef. Comme s'il faisait partie de lui, il ne le levait même pas pour saluer.

Dans un étonnant silence de jatte, poêlons, spatule, contenants et cafetière malgré le grand œuvre qui se tramait là, il rassemblait les outils nécessaires à sa préparation, avec ordre et méthode. Après avoir officié quelque temps, sur le poêle au feu ravivé de petit bois sec, il posa d'abord debout un singulier cylindre en fer blanc muni de deux poignées superposées, dont une à l'envers, et d'un bec verseur, lui aussi renversé.

— Ma *cuccumella*, me présenta-t-il. Une cafetière napolitaine que j'ai trouvée chez les Italiens de Montréal. Ces étranges des vieux pays font bien le meilleur café du monde, il ne faut pas s'en priver.

Tout en poursuivant son office souverain, dos tourné à moi, il m'expliquait le fonctionnement de sa merveille :

— Tu défais les trois morceaux de la patente ; l'eau va dans le récipient du bas, le café dans la pastille à couvercle, au milieu. Moulu juste assez fin, pas trop. La pastille va sur le récipient à eau et la cafetière par dessus, vissée la tête en bas...

... mais je ne l'écoutais pas, absorbé que j'étais par la silencieuse et habile aisance du maître queux dans son minuscule espace. Tout parlant, il avait sorti du comptoir sous l'évier les ustensiles utiles, deux assiettes, des bols à café, une planche à dépecer ; et du mur du rouf décroché un grand couteau fin, un fusil, un fouet.

— Sous la table, Beudoin, donne-moi les œufs, le beurre, le persil et la boîte rouge en tôle.

— Sur la table ? Où ?

— Sous la table, emplâtre ! insista-t-il gentiment.

Sous la table oui, enfin sous son plateau, au lieu des pattes se trouvait un coffre de bois verni muni d'une porte. Je tirai la poignée chromée. Une glacière ! J'en sortis les denrées demandées et refermai rapidement pour conserver le précieux résidu de l'hiver. Pendant que je détaillais curieusement l'installation, le chef avait prélevé dans la boîte de tôle un beau morceau de saumon bien rose, ferme, cuit en saumure, réservé sur la planche. Il fouettait maintenant énergiquement les œufs avec du persil haché fin dans la jatte, à monter en omelette, alors que dorait une odorante cuillerée de beurre chuintant dans la poêle de fonte.

— Dresse la table, matelot, on mange dans cinq minutes. Le pain est sous l'évier : on est chanceux, il est frais d'hier. Je passais chez nous à Baie-Saint-Paul, Alida défournait.

L'eau dans la *cuccumella* bouillait en crachotant : il saisit la cafetière par les deux poignées et la retourna, posée sur la table, au centre toujours au même endroit, où la nappe était abimée, roussie par la chaleur de l'ustensile. L'eau bouillante s'écoulerait maintenant du réservoir en haut vers la cafetière en bas, lentement, en mouillant le café moulu au passage, dans les bonnes odeurs de déjeuner.

— Astucieux, non ? sourit le gourmet, les yeux pincés.

L'omelette crépita quelques secondes dans le poêlon bien chaud, il y ajouta le saumon émincé en minuscules cubes, sala peu, poivra joliment et termina la cuisson sur un rebord plus doux du poêle. Son saumon était saumuré dans le plus grand secret et fumé à froid de même manière, me dit-il, par un certain Desgagnés des Éboulements-en-Bas mais dont il ne voulut sous aucun prétexte me dévoiler le prénom, afin de se conserver

l'exclusivité du produit. Le pain de madame Alfred fleurait bon le frais et sa croute craquait à merveille, l'omelette était baveuse à perfection et assaisonnée avec science, le café était on ne peut plus italien. Dans une boîte ronde en bois rangée dans un coffre à babord, le capitaine préleva enfin une grande tranche de fromage cheddar, qu'il me partagea en dessert.

— Tu donneras un peu de saumon à ton marcou, me dit-il, pour le gâter.

J'étais assis à table tournant le dos à l'escalier, le capitaine face à la descente. Jambe-de-chien trônait à l'extérieur, au capot en haut de l'échelle, avec sa face en forme de « et moi alors ? »

— Il ne mange jamais de poisson, lui répondis-je. Une mauvaise indigestion autrefois. Il aura ce qui reste, un bout de pain, un peu de fromage, les tiges de persil...

— Prwâ ! Les coquilles d'œufs aussi ? Un rat de cale maigre puant avec ça, vinguieu ? M'aimes-tu, Babordais, égoïste croquelardon ? et il sauta en bas, sur l'entrepont de la chambre, visiblement bien alléché par le menu.

— Théo lui donnera un bout de lard salé. Il ne mange que ça, pauvre petit gars. Théo ! cria le capitaine, faisant sursauter l'animal qui patrouillait et nettoyait miettes et odeurs au pied du comptoir, tu nourriras le chat. Tu feras la vaisselle itou.

— Léon, capitaine.



Le voyage pour Grandes-Bergeronnes commençait tout en saveurs. Tout en lenteur également, en ce même territoire des

LA VAGUE D'ÉTRAVE

bienheureux savoir-vivre : le capitaine Lavoie, brave homme de gout, avait consacré une bonne heure à notre pause-déjeuner.



II – De Petite Malbaie à la pointe le Heu

Baie St. Paul marchait doucement et avec âme dans ce matin lumineux. L'air était déjà tiède, chargé des odeurs de la mer et de la vase que découvrait la marée dans la Petite Malbaie, à moins d'un mille sur babord, doublé le cap aux Oies. La journée serait sèche, propice à bien ventiler les intérieurs, chambre et cale, et à assouplir les toiles et cordages à la chaleur. À cette heure, peut-être six du matin, le soleil franc est était déjà haut d'une paume. Sa lumière rasante argentait et irisait le bleu vert du Saint-Laurent, sans horizon sur le nord-est, avant d'exalter sur babord la profonde palette de jeunes verts des collines boisées et plateaux cultivés de l'anse au Sac et de la pointe Jureux. L'horizon lointain des quarts est, aux monts Notre-Dame, était déjà bleu foncé.

— Comment est la marée, capitaine ? demandai-je plus par curiosité que nécessité, afin d'engager la conversation.

— En perdant, répondit sèchement Léon depuis la chambre, où il déjeunait à son tour.

Nous étions bien trois hommes et un chat dans six-cents pieds carrés : à cette échelle d'espace, seul le silence a une apparence d'intimité.

— Merci, Léon. Tu as fait copain avec le chat ? Il est poli ? Il s'appelle Jambe-de-chien.

— Je sais. Ça va, conclut le jeune matelot, taciturne.

J'entendais l'animal saper avec cœur le gras de rôti dans l'écuelle en ronronnant bruyamment. Absorbé par l'essentiel, il n'avait même pas réagi au prononcé de son nom, comme à son habitude. Il n'y aurait que peu de conversation à bord aujourd'hui, compris-je.

Captive d'un soroit poussif dans sa toile, à peine gitée sur tribord, la goélette filait ses quatre ou cinq nœuds paresseux sur le courant de marée descendante, vers le nord nord-est. La grand-voile était usée, sale, recousue et rapiécée, et la misaine de même étoffe, mais le foc resplendissait d'un beau gris beige éclatant de fraîcheur.

— On me reconnaît de loin d'à terre et en mer, tu comprends bien, remarquait le capitaine à la roue en contemplant sa voilure et fier de sa voile neuve.

— Avec ce grément d'une autre époque, on vous reconnaît à dix lieues en pleine nuit noire, et dans cinquante ans d'ici, ajoutai-je. Vous commandez probablement la seule et dernière goélette franche à naviguer sur tout l'estuaire du Saint-Laurent.

— La dernière du siècle dernier oui, compléta Léon revenu fumer sa rouleuse sur le pont.

— *Baie St. Paul* est bonne et solide et propre, morveux, s'énerva le capitaine. Cette jolie fille est plus jeune que toi. À peine seize ans quand je l'ai prise il y a deux saisons, au printemps '25. Tu sauras, mon jeune, qu'il y a des affaires d'or à brasser ces temps-ci. Sache itou que ma goélette est plus rapide et plus marine que ces autres-là, avec leur fond plat comme des fers à repasser, avec leurs voilures d'obèses, à se faire tirer par le vent. Moi cher, le vent me pousse !

Visiblement, Léon connaissait le bouton où gratter pour que ça fasse mal.

— Tout mon cœur est dans ce bateau, Théo. Tout mon cœur, mes économies, ma maison, ma vie avec Alida et les trois filles. Et mes dix années comme matelot sur *Régina* avec le père, la noyade de mon frère Albert sur *Julie* en 1904. Dieu ait son âme. Amen. Et mes vingt années de débardeur sur les quais de Port-Alfred, à envier les bateaux des autres, maudite affaire simple ! Tout est là, ici dans ces voiles-là.

Je ne m'étais pas trompé sur Alfred le débardeur et savais tout désormais du capitaine Lavoie.

— Ça fait que Beaudoin va m'aider à faire de cette goélette la plus belle du Saint-Laurent, m'entends-tu, mal d'adon ? Bonne, solide, propre, et belle.

— Babordais, capitaine.

— Ouais, envoie, toi ! t'es là à faire le concombre. Il y a de la corde en masse dans les coffres en bas. Fouille, prend ce qu'il te faut et refais-moi tout ce que tu vois qui n'est pas au meilleur. Comme dans mes chaudrons. Je ne te transporte pas gratis.

Le capitaine avait profité de l'accrochage avec son matelot – sans doute pas le premier, à en juger – pour promouvoir et vanter les dernières qualités de sa vieille baille. Car il était bien d'une autre époque, alors que les goélettes franches du fleuve avaient toutes été transformées en ketchs à fond plat, et leur voilure adaptée. Ces derniers voiliers du fleuve avaient ensuite été presque tous été motorisés au tournant et début de ce siècle, vingt-cinq, trente-cinq ans passés. Il y avait bien des affaires d'or à brasser ces temps-ci, j'en convenais avec Lavoie, mais ses concurrents effectuaient trente voyages aller-retour au pétrole par saison sur le Saint-Laurent, de Montréal à la Gaspésie. Lavoie, lui, attendait que le vent lui permît de faire dix, peut-être douze rotations au mieux. Sur la plus belle des goélettes à voiles

bientôt toutes neuves et gréements soignés, soit, mais chacun choisit bien ses priorités.

Je descendis donc à la chambre quérir mon sac et mes outils et m'approvisionner en bouts, bitord, filin, quarantenier et vieilles aussières à confectionner mes lignerolles, commandes et lignes. L'ouvrage ne manquait pas à ce bord, en bons et beaux matelotages. Mis à part les surliures, épissures et œils épissés des manœuvres, qui toutes étaient en queues-de-vache, tout était à poste et pas trop mal rangé proprement dans le gréement courant. Cependant, ce demi-terrain de Lavoie avait passé trop de temps à terre ces vingt dernières années pour estimer justement l'état de négligence de son gréement dormant : la priorité absolue aurait été à rider les haubans, galhaubans, étais et autres cordages à maintenir les mâts à leur place et bien droits. Tout était lâche et mou et sans support, la mâture craquait sous l'effort. L'opération n'était bien sûr pas possible au vent et sous voiles ; je profiterais demain matin des lentes heures de chargement aux Grandes-Bergeronnes, déventés, pour raidir et ajuster au mieux ici et là. Pour commencer, j'occuperais donc ma journée aux enfléchures, afin de nous permettre de grimper commodément et en sécurité aux mâts, partout où nécessaire. Puis à limander, fourrer et goudronner les câbles d'acier des haubans, afin de les protéger de la rouille et surtout recouvrir les aiguilles qui nous percent et déchirent invariablement la peau des mains. À temps perdu, durant les pauses, il y avait bien cent manœuvres à surlier, à rendre joliment marines à l'œil. Je me mis à l'ouvrage sous le regard distrait de Jambe-de-chien, absorbé à son chantier à lui de léchage de pattes et de babines grasses.

Le pays ne défilait presque plus sur babord. Les hautes collines semblaient immobilisées à la marée renversée et

désormais montante, et *Baie St. Paul* paressait sous à peine trois nœuds de vent arrière pour affronter le courant de deux nœuds. Un nœud. Il nous restait donc une progression d'un nœud. Toute une heure pour avancer d'un seul petit mille marin. Sout' à poud', à ce rythme nous serions à destination dans cinquante heures si tout allait bien, mais nous pouvions espérer mieux, plus tard au jusant ou alors le vent forcissant, peut-être... Notre cap au nord-est quart nord-est nous éloignait au large à plus d'un mille de la côte. C'est un peu par hasard que je reconnus le village de Saint-Irénée à son église perchée, l'hôtel Charlevoix tout blanc sur la grève et derrière, le grand extravagant domaine du financier Rodolphe Forget, avec sa résidence de bois brun blottie dans les replis boisés de ses collines.

L'avant-midi s'écoule ainsi dans le silence quasi absolu, hors l'eau qui flatte la coque en vaguelettes et voiles qui sonnent sourdement comme des peaux de tambours aux caprices du vent. La goélette est si lente qu'un goéland hardi vient parfois se poser sur le bout du beaupré ou dans une boîte à feu, observer notre activité avec l'air de se moquer, fienter un coup et crier après le chat avant de repartir. La monotonie du voyage est quelques fois interrompue par le dépassement ou le croisement d'un fumant cargo à vapeur, loin sur tribord dans le chenal du Nord, alors que nous rangeons prudemment la côte, là où le courant est moins puissant. Ou bien par la rencontre d'un puis deux puis quatre puis dix caboteurs amis, petites embarcations affairées comme des fourmis au cabotage qui de bois à pâte, qui de madriers, de patates, de foin, de cochonneries et autres nécessités des villages, au son pétaradant de diésels puants. Les saluts s'échangent cordialement, chacun se reconnaît, chacun mesure le succès de l'autre en jaugeant sa vitesse, critiquant la tenue et propreté du bateau et discutant le tirant d'eau de son

voyage du moment. C'est la Laurentie tout entière de Charlevoix et du Bas-du-Fleuve qui défilent sous nos yeux, nobles dynasties de lignées de marins, bateaux de toutes tailles petites nés de leurs forêts et humbles richesses extraites de leurs terres et boisés.

Le Babordais noue soigneusement des enfléchures solides dans les haubans de misaine, Jambe-de-chien roupille béatement sur le rouf avachi sur le dos dans un triangle de soleil épargné par l'ombre des voiles. Le capitaine Lavoie sous son Homburg est comme une statue de héros antique, immobile à son poste de barre à gauche de la roue, jambes écartées, une main dans la poche l'autre à la poignée, l'œil rêveur fixé sur un point imaginaire de l'horizon ; il n'y a que Léon qui s'active franchement et déplace de l'air, en bricoles et camisole, mégot éteint à la bouche. Le matelot lave et frotte et lessive et rince, et transforme bientôt *Baie St. Paul* en bateau-lavoir, où chemises, caleçons à grand-manches, chaussettes et pantalons sèchent, posés sur les lisses de pavois et suspendus à des fils mal tendus, partout sur babord où passe le vent. Il importe, m'explique-t-il, de bien pendre les guenilles du bon bord, pour qu'en cas de saute de vent soudaine, le linge tombe sur le pont et non à l'eau.

— C'est de l'ouvrage en maudit, me dit-il. Il faut changer les cordes à linge à droite ou à gauche, de tout bord du bateau à tout-minute quand ça vire de côté. C'est Memère Lavoie qui m'a montré ça : j'ai pas de sœurs alors c'est moi et mon grand frère qui faisons les ouvrages de filles à la maison. C'est maudit, mais c'est de même, que veux-tu.

— Babord tribord babord tribord à tous les changements de cap, c'est du bon travail en effet. Tu n'as jamais pensé à pendre ton linge au centre ?

La question et sa réponse ont dû lui paraître incongrues, il ignora.

— Toi tu parles marin. Moi, je ne sais pas ça, je n'arrive jamais à me souvenir. Tout des mots que personne comprend, à part les pepères...

— Tu n'es pas marin, matelot ? questionnai-je, curieux.

Léon se déplaça discrètement, à tourner le dos à l'arrière et, tout à la gêne, baissa le ton pour que le capitaine ne puisse pas l'entendre répondre et commenter.

— Non, moi je suis cultivateur. Le capitaine Lavoie m'a engagé il n'y a pas un mois quand son matelot de coutume Théodore Morin s'est blessé sérieusement à la main, justement sur tes cordes que tu ré pares, là. D'ailleurs, il sait pas apprendre mon nom, il m'appelle toujours Théo... Moi mon nom c'est Léon Bouchard à Antoine « les Petits », pas Théo. Le capitaine Alfred est un parent des Lavoie du côté de Memère, qui sont des marins faiseurs de bateaux à Petite-Rivière. Eux autres m'ont prêté pour accommoder ici, en pensant que, rapport que c'est mon frère qui aura la terre du père, ça me prendra un métier... Mais j'aime pas ça naviguer, c'est des affaires de vieux. C'est pas fait pour les jeunesses. Ce qui marche dans notre règne, c'est les machines, les gros chars, les camions, les aviateurs et leurs engins volants. Un peu les bateaux oui, mais pas à voiles, maudit. Le moteur à gaz, c'est l'avenir, cher ! Crois-moi.

Sans entrain et mine de rien, ses savants constat marin et diagnostic du règne mécanique complétés, il retourna à son « ouvrage de filles ».

Évitant à Léon les fastidieux changements de bords de caleçons et de chaussettes, le pays de Laurentie continua de défiler sur ce même cap babord amures, monotone en verts et gris depuis Saint-Irénée à Pointe-au-Pic et Murray Bay, à Cap-à-

LA VAGUE D'ÉTRAVE

l'Aigle et jusqu'à Mount-Murray ; toutes les pointes au Père, Jureux, au Pic, à Gaz, le Heu et Plate ; les caps de la Corneille, Sain, à la Baleine et à l'Aigle, les anses d'Herbe et des Grosses Roches. Et tout le reste du pays franchement marin alentour, absolument anonyme et sans aucun relief, les mille nuances de bleu, de gris, de vert et d'argent des eaux du Saint-Laurent. Toujours dans la plus agréable lenteur, au soleil de l'été revenu.



III – De la pointe le Heu à Saint-Siméon

Peu avant midi au large de la pointe le Heu, la voix forte du capitaine brisa encore le silence et son charme :

— Théo, prends la roue. Envoye-nous sur cinq trois, nord-est quart est. Euh... non : suis la côte en restant loin, pas trop ; pointe le dernier cap, là devant, Gros cap à l'Aigle. Tu borderas les voiles, c'est trop mou. Je vais manger. Beudoin, tu descendras dans vingt minutes.

— Léon, capitaine.

— Babordais, capitaine. À tout de suite.

— C'est pas grave.

— Prwâ ! Manger ?

Sur l'instant, Léon laissa tomber sa guenille dans le bac à lessive, s'essuya les mains sur sa camisole et s'en fut avec nonchalance relever son patron à la roue. Il corrigea la course de la goélette à tribord d'une petite vingtaine de degrés ; je choquai ici et bordai là la voilure, d'arrière à l'avant, pour aider le matelot qui n'avait assurément pas compris cette partie des ordres, puis repris mon nouage. Bientôt, la cheminée du poêle, perçant le rouf, et l'ouverture du capot annoncèrent de bonnes nouvelles. Lavoie s'activait à sa coquerie. À midi, ou c'est tout comme, il passa la tête par la descente :

— Viens manger.

Il n'en fallait pas davantage. Réveillé instantanément et levé, Jambe-de-chien se rua comme s'il n'avait rien reçu de la semaine.

— Prwâ ! Lâche tout, matelot maniaque, écoute le capitaine, vite vite. Ça sent bon ! Tu as bien choisi l'embarquement cette fois-ci, je suis fier de toi.

À son habitude, le chat m'avait précédé à la table. Autour de l'écuelle que Léon avait laissée là, à droite du poêle, il tournait et zigzaguait, la queue en point d'interrogation, frémissante ; le dos rond et les yeux quémandeurs. Attendri, celui-ci le questionna gentiment :

— As-tu travaillé ce matin toi, pour gagner ta croute, marcou ?

— Prwâ ! Envoie la sauce, chrysostome ! J'ai pas calculé ça de même, tourneur de cuiller à pot.

De son habituel grincement à sonorité variable, Jambe-de-chien répondait au cuisinier. Il ne quittait pas Lavoie des yeux et semblait heureux d'être encore invité et impatient d'être servi.

— Il a un nom, ton chat ? Je n'ai pas compris tout à l'heure.

— Jambe-de-chien. Quand je l'ai trouvé, il dormait tout emberlificoté dans le fond d'un panier, comme le nœud qui porte ce nom-là. Vous connaissez la jambe-de-chien, oui ?

— Ah ? non, répondit le capitaine. T'as un drôle de nom, pour un chat !

— Prwâ ! On t'a pas demandé ton avis. Ouvre ça, maudit bras d'ange empoté... Ah ! blasphème ! La faute à sainte Disette !

Le capitaine posa la rôtissoire sur la table sans bien sûr espérer de réponse de l'animal, qui s'était assis à côté du poêle, visiblement offusqué de n'être pas servi en priorité. Il leva le couvercle sur un odorant rôti de veau de lait bardé de couenne

de lard, dans son jus aux herbes salées et mouillé de vin blanc de pommes.

— Avec des patates pilées aux petites carottes, beurre au persil, annonça-t-il le plus simplement du monde.

— Capitaine, vous nous gâtez de trop, m'exclamai-je.

— Il faut manger de toute manière, autant que ce soit bon, c't'affaire ! Du veau c'est du veau, et faire du mauvais prend juste un peu moins de temps. Au lieu de gosser des bateaux à mettre dans des bouteilles ou pailler des chaises, j'aime mieux cuisiner du gouteux. Celui-là a été cuit hier en descendant, entre les caps Gribane et l'Abatis ; c'est meilleur réchauffé. Mange pendant que c'est chaud, cher, prends du jus pour tes patates...

Le rôti réchauffé s'abandonnait, tendrement mijoté dans son odorant bouillon ; les patates aux carottes flattaient les papilles et caressaient le palais ; les sens étaient aux abois des plaisirs gustatifs ! Jambe-de-chien eut les bardes de lard, qu'il engloutit bêtement sans dignité ni noblesse, comme un malappris masticateur. Me remémorant nos larcins gastronomiques d'autrefois, à bord des nœuds de chaise portugais en périodes d'austérité alimentaire, je jugeais que le matou était devenu bien fruste en cette époque d'abondance sensuelle.

Je sortis grignoter en dessert la tranquette de fromage cheddar et ma poignée de fraises fraîches, en un délicieux repos à califourchon sur la guibre, contemplant l'horizon du fleuve dans le quart est et les risées ondulantes du soroit. Nous étions à doubler le formidable Gros cap à l'Aigle au pied de la bien nommée montagne du Remous, où l'obstacle du cap crée de spectaculaires agitations à la renverse de marée. Le courant de fin de flot était puissant, la lutte entre terre et mer montrait d'inusitées dimensions et je ressentais là un joyeux plaisir à prendre fait et cause en faveur de l'élément liquide.

À peine plus loin sur tribord commence à cette hauteur de l'estuaire l'immense encombrement de l'île aux Lièvres, qui tranche par le plein milieu le cours d'eau en deux chenaux, le Nord et le Sud, sur plus de vingt milles de longueur et deux de largeur. Une succession de bancs, de hauts-fonds, de récifs, de rochers et de battures entourent traitreusement l'enfilade des îles aux Fraises, aux Lièvres, du Pot-à-l'Eau-de-Vie et Blanche. Il n'y avait bien que les marins fous du traversier *Mahone* pour s'aventurer délibérément, pendant quinze années, été comme hiver, pour passer corps et biens sans se perdre entre Rivière-du-Loup au sud et Tadoussac et Saint-Siméon au nord. Le Saint-Laurent en a tant mis au monde, de ces marins héroïques et anonymes, pour ensuite en reprendre presque autant, qu'il est de notre devoir de se souvenir des quelques-uns dont l'Histoire se rappelle.

Cet archipel de l'île aux Lièvres et les deux chenaux qu'il crée sont aussi un des lieux de rassemblement et repos des marsouins blancs, que nous croisions de plus en plus nombreux depuis quelques heures. Depuis mes premiers jours et navigations anciennes sur le Saint-Laurent, la rencontre de ces petites baleines était toujours une source de bon plaisir. Elles sont curieuses et fantasques, bavardes de sifflements et cliquetis, fort sociales, la plupart du temps en grandes troupes, d'une blancheur d'une certaine manière symbolique de la richesse du fleuve, et extrêmement nombreuses. Elles allaient maintenant toutes proches, en tous sens autour et sous la goélette, jolis fantômes vert pâle à fleur d'eau, soufflant bruyamment, plongeant à la recherche de leur nourriture. Certaines nous dépassaient même, à la nage : je m'abstins d'en faire la remarque, de peur de vexer le capitaine et son matelot sur la lenteur de notre allure.

— C'est-y pas une nuisance pareille, commenta Lavoie par lui-même. Il y en a trop, c'est certain, et les pêcheurs peuvent bien se plaindre de les voir manger leur profit. T'imagines, Beaudoin, toute la morue et le saumon que ces bêtes-là consomment par jour ? Et ce qu'on ne sait pas qu'elles font comme autres dommages au fleuve, par la quantité qu'elles sont. Ils sont cent mille, c'est clair qu'il faut se débarrasser de ça...

Moi qui avais fait ma vie entière des ressources du fleuve, depuis toutes ces années, j'avais de la difficulté à comprendre le point de vue du capitaine, largement répandu en Laurentie. Comment un animal peut-il être dommageable à son habitat ? Cent-mille marsouins ? Lavoie n'avait certainement jamais vu des mille milliers de cent-mille morues passant par bancs infinis juste sous nos coques, des jours durant. J'avais moi-même autrefois chassé la baleine, un peu plus bas sur l'estuaire et dans le golfe, mais pour la matière et le profit qu'on pouvait en tirer. Pour avoir tué des marsouins parfois, j'en connaissais le cuir et savais qu'il est possible de le tanner, robuste, à faire des attelages de chevaux et des courroies de machines d'usines, mais aussi que l'animal n'a pas de fanons, qu'il est pauvre en graisse et que sa viande est sans intérêt. De toute manière, depuis le pétrole au milieu des années 1800, plus personne ici ne brule d'huile de baleine pour s'éclairer. On ne convaincra non plus personne de manger de cet animal-poisson méconnu, alors que c'est déjà une punition d'en consommer du connu tous les vendredis, tout carême et autres jours maigres obligés. On se débarrasserait donc des marsouins blancs sans en avoir aucun usage, sous prétexte qu'il mange notre poisson, dont on ne veut même pas nous-mêmes ? Quel sort réserverait-on alors aux autres espèces de baleines, moins nombreuses mais bien plus grosses et qui mangent elles aussi ?

— L'an prochain, Beaudoin, tu verras. Le gouvernement a dit que le ministère des Pêcheries va commencer la guerre contre les marsouins durant l'été. Ils vont nous donner des carabines et des cartouches, nous autres à bord des bateaux, et quinze piastres la queue qu'on leur rapportera. Cent mille fois quinze piastres ! C'est mieux qu'une claque sur la gueule, hein ?

Absorbé dans ma réflexion, j'ai préféré ne pas répondre au capitaine, encore moins discuter, surtout s'il y avait tant d'argent en jeu, et continuai plutôt à m'égayer des ébats des marsouins.

Par le travers du village de Saint-Fidèle, en haut perché, Léon revint de son diner en rotant fort et se curant les dents. Puis, d'une blague à tabac de cultivateur en vessie de porc, bordée et brodée de fils de couleur, il tira de quoi se rouler une cigarette. Sa rouleuse faite, sans un mot échangé, alors que je reprenais mes garnitures dans les haubans de grand mât tribord, il remplaça au poste de barre le capitaine qui entreprit un singulier manège.

Descendu dans la chambre quelques instants, il remonta à la hâte tenant sous le bras une pièce d'étoffe rouge roulée en boule, puis détendit de la lessive du matelot une nappe à grosses fleurs, trois chemises et un caleçon usé. Il jeta le tout en tas sur l'écoutille entre les deux mâts, négligemment. En l'absence d'électricité et donc de marconiphone à bord, *Baie St. Paul* était munie de quatre drisses à signaux, frappées chacune d'un bord et l'autre, deux au chouquet de hune du grand mât et deux autres presque en tête de misaine. Sur la drisse de grand mât babord, à l'aide des robustes pinces à linge, il fixa d'abord une chemise par le bas puis plus loin une autre et enfin la pièce d'étoffe rouge. Sur la drisse de signal misaine même bord, il pinça une chemise puis la nappe et le caleçon. Lavoie envoya ses drissées

de signaux, les tourna aux taquets puis s'assit à califourchon sur la lisse de babord, adossé aux ridoirs, satisfait de son signal et attendant sa réponse en un silence espiègle. Ses guenilles flottaient joliment dans le soroit, assurément bien visibles depuis la côte ; déferlée au vent, l'étoffe rouge se révéla être le *Red Ensign* pris tête en bas par le battant, absolument contre toute règle d'étiquette des pavillons. Le temps de ces manigances nous avait presque mis par le travers du cap au Saumon. Lavoie ordonna à Léon :

— Rapproche-nous.

Un coup de feu retentit, tiré en bouffée blanche depuis le pied du mât de sémaphore du phare de la pointe des Rochers, juste là sur le minuscule plateau rocheux. Lavoie et son correspondant s'activèrent alors comme des diables dans l'eau bénite, envoyant puis ramenant leurs drissées de nappe, chemises et drapeau national tête en bas, comme ci et comme ça. Le capitaine riait beaucoup aux signaux codés de réponses du gardien du phare : nouvelles et leurs commentaires de chaussettes, caleçons, torchons à vaisselle, mouchoirs à carreaux et chemises rapiécées, dans l'ordre et le désordre mais visiblement lus et bien compris. Le manège fébrile dura les quelques minutes que se déroula notre lent passage au pied du phare, échange cordial et certainement drôle et instructif pour les initiés seulement.

— Vite capitaine, vite ! s'énerva le matelot. Le *steamer* arrive par derrière.

Ils mirent un point final à cette rustique télégraphie en ramenant tout puis les deux s'envoyant un unique caleçon à grand-manches sur la drisse la plus haute, accompagné de grands signes de bras. La communication était terminée. Nous rattrapait à ce moment précis vis-à-vis le cap au Saumon le très élégant *SS Richelieu* de Canada Steamship Lines sur sa

Saguenay Route du vendredi. Du sémaphore, le gardien du phare amena de toute urgence son caleçon pour envoyer en lieu et place au vapeur les officiels signaux d'usage de Sa Majesté, auxquels le navire répondit par un court coup de sifflet. Aperçu, compris, consigné et relayé : le gardien fait son travail. Le bateau blanc nous passa par tribord à pleine vapeur à moins d'une encablure, soulevant d'énormes vagues, menaçant sérieusement notre stabilité. Qui étions-nous, médiocres têtards, à encombrer la précieuse route des commerces touristiques ? Plusieurs passagers en promenade digestive étaient aux garde-corps à saluer poliment de la main, en anglais probablement, ces exotiques coloniaux à bord de leur antique embarcation.

Pendant qu'il ramassait ses pavillons jetés éparpillés sur le pont, Lavoie accepta de conforter mon air ahuri :

— Carré, maudit fou ! Louis Carré à Edmond, gardien de cap au Saumon comme son père. Je l'ai rencontré quand j'avais douze ans, mousse de mon père Alfredise sur *Régina*. On avait fait marée juste en bas du cap, lui était à bord du phare avec sa famille et leur vache tout l'été ; il m'avait montré son grément. On est devenus amis mais je ne le vois plus jamais : le phare est fermé l'hiver, il habite au port au Persil. On va jamais là. Mais on se donne des nouvelles quand on passe, par exemple, à toutes les fois depuis deux ans. C'est sûr qu'il m'a reconnu de loin avec mes voiles. Carré, maudit fou !

Je ne saurais bien sûr rien des nouvelles du maudit fou du cap au Saumon et leurs annotations, mais tout semblait bien aller, à en voir le capitaine. Il s'adressa à Léon :

— Mets-nous sur le trois zéro, nord-est quart nord-est, euh... non, longe la côte de loin, reste de même. Je vais me coucher jusqu'à passé Saint-Siméon. Oublie pas de me réveiller, à quatre heures, juste avant le souper.



La fin de l'après-midi devait s'écouler lentement comme le fleuve, nonchalante sur une marée baissante et faible brise. Un second bateau blanc de Canada Steamship Lines, *SS Cape Diamond*, nous dépassa lui aussi à pleine vapeur à la hauteur du port au Persil, en route vers la chic villégiature de Tadoussac. Il était près de l'heure du thé au salon et personne n'était plus sur les ponts pour observer notre folklorique navigation. Nous allions entre la pointe des Rochers et l'anse au Mange-Lard d'un bord, entre l'île aux Fraises et l'île aux Lièvres de l'autre, et entre les surliures en guirlande des extrémités de drisses et le congréage et fourrage des bas-haubans d'acier. Lentement et avec cœur. Déjà d'avoir enlevé les queues-de-vache sur les manœuvres partout sur la goélette lui donnait un air plus marin que terrin, bien tenu, fier. J'eus aussi le loisir de fabriquer quelques estropes qui faciliteraient le rangement des glènes de drisses au râtelier du grand mât. Ces cordages à hisser les voiles, longs et raides, sont toujours plus capricieux à lover et traînent bientôt négligemment en fouillis au pied des mâts. J'aime les navires bien rangés. Et lents aussi. Ils sont propices au travail mieux fait qu'à la hâte et dans l'urgence, à la réflexion préparatoire de l'ouvrage et à la finition nécessaire des détails.

— C'est long, maudite épitaphe du diable !

Inactif à la roue depuis un moment, Léon dégelait lentement. Lui tout retenu par sa timidité naturelle et la présence du capitaine, en son absence, avec un étranger, il s'autorisait donc à causer.

— Tu vois, Babordais, les bateaux blancs viennent juste de nous dépasser qu'ils doublent déjà la Tête-au-Chien. Dans la minute, on ne verra plus le *Cape Diamond* et ils seront à Tadoussac pour le souper. Nous autres, avant de tirer la pioche aux Bergeronnes dans trente milles, on n'aisera encore douze heures si ça va bien et qu'on ne casse rien. Douze heures pour faire trente milles, 'pitaphe ! Ça va plus vite à pied, maudit.

— Bien sûr, Léon, mais on ne maîtrise ni le vent ni la marée. C'est comme ça la voile : tu sais bien quand tu pars mais jamais quand tu arriveras.

Léon jonglait avec ces philosophiques paroles, d'une époque lointaine, j'en conviens.

— Les bateaux blancs, eux savent quand ils vont arriver. Autrement ils feraient faillite. Puis ces Anglais-là, Coverdale et sa gamique, ils font pas banqueroute.

— Que ferais-tu alors, si tu étais à la place du capitaine ?

— Je me serais dépêché d'entrer dans le règne du siècle et j'aurais posé un moteur à gaz dans cette coque-là. Pas lui payer des voiles neuves du temps de l'arrière grand-père ; tu vois bien que ça ne tient pas debout, cette affaire-là.

— Mais un moteur, c'est très cher à l'achat et à l'entretien, tu ne crois pas ?

— Une voile neuve, à c't'heure, combien tu penses que ça coute, cher ? Puis les six-dix voyages qu'on peut pas faire, pendant qu'on attend le vent, comment tu penses qu'ils nous rapportent rien ?

Le jeune matelot retourna à ses réflexions maussades, ininterrompues, encouragées même par la marche régulière et lente de la goélette sur le théâtre du Saint-Laurent. Il reprit :

— En vérité, j'aurais même pas acheté cette épave-là, quand bien même qu'on me l'aurait donnée ! s'emporta-t-il.

— Ton capitaine Lavoie est très fier de son « épave » comme tu dis. Prends garde qu'il t'entende.

— Mais 'pitaphe ! Babordais, un moteur. M-O-MO-TEUR. On serait rendus. Revenus même. C'est le règne de la vitesse qu'on vit maintenant. T'as entendu, Lindbergh ?

— Oui, oui... Arrivé à Paris en avion en mai... J'avais lu les nouvelles dans le journal La Patrie le mois dernier.

— En aéroplane, Babordais. Il a traversé tout l'Atlantique en trente-trois heures ! Trente-trois heures, maudit, vois-tu ça ! Ça nous prend plus que ça pour descendre de Québec à Tadoussac, à ras chez nous, c'est toujours bien un déshonneur ! L'« Aigle solitaire » – c'est-y assez beau ! – l'Aigle solitaire, cher : j'ai le même âge que lui.

— Le capitaine Lavoie a-t-il le même âge que François Coli, ou que Charles Nungesser ? C'est pas toujours payant la vitesse, Léon. Pas toujours nécessaire non plus. La vitesse ne tue pas son homme, mais...

— ... mais faut vivre dans son règne, m'interrompt le jeune gars, bourru et péremptoire. C'est qui ceux-là, Coli chose ?

— Coli et Nungesser sont des aviateurs français disparus deux semaines avant la traversée de Lindbergh. Ils tentaient le même exploit sur l'océan, dans l'autre direction, vers ici. Mais eux, ils sont disparus. On les cherche encore dans les montagnes autour du lac Saint-Jean, on n'a pas perdu espoir.

— Ah oui... des Français, maudit, avec des noms pas possibles. Comment veux-tu qu'on t'appelle quand tu t'appelles de même ? Coli, ç'est correct, mais le nain là... le nain gosseur. Quâssévê l'a dit chez Pepère l'autre jour, et ça jase dans la paroisse : ils sont tombés dans les montagnes du Séminaire, en arrière de chez nous, Memère a dit. Mais les Français, ils l'ont pas, eux autres, c'est sûr ; en tout cas, pas comme les Améri-

cains, certain. Vois-tu ça, Babordais, l'*Aigle solitaire* ! Eux autres les Français, c'était pas l'*Oiseau blanc* ? On sait bien : les oiseaux blancs, on chasse ça l'hiver dans les champs nous autres, avec des pièges à pattes. L'*Aigle solitaire*...

Ignorant insensible au tragique et mystérieux accident, il soulignait d'un grand geste sa gloire partagée avec le vainqueur, comme si son nom était écrit dans le ciel.

— Des fois par hasard, connaîtrais-tu Confucius, le philosophe ? le relançai-je dans ce silence de passage.

— Hein ! Tu connais Confucius !? Dans l'anse du Grand Por ? Lui est drôle, toujours à dire des dires et des remarques. Moyen chouenneux celui-là ; c'est le petit pas fin garçon voisin de chez mon oncle, tu sais.

— Non Léon, pas ce Confucius-là ; le penseur chinois.

— Ah ? Bien non, des Chinois à Montréal, j'en connais point. J'y vais pas assez souvent.

— Oui. Bien. Confucius un philosophe en Chine disait « le bœuf est lent mais la terre est patiente ». On pourrait peut-être le copier un peu en ajoutant « le voilier est lent mais le fleuve peut attendre » ?

— Aaahhh ! Chouennes ! Qu'est-ce que tu veux dire, là ? s'énervait le matelot.

— Qu'il n'y a possiblement pas de vraie raison solide pour aller vite. À l'échelle de la planète et du temps en général, depuis tous nos ancêtres, nos activités de fourmis ne méritent peut-être pas qu'on les fasse à la course...

— Aaahhh ! Les frémilles, à c't'heure ! Sacre-nous patience... On voit bien, maudit, que ça n'a pas de saint bon sens !

Il s'enferma dans sa bougonneuse humeur, je retournai à mon minutieux nouage, le capitaine ronflait dans sa bannette, bienheureux, tous trois passagers de cette trainarde navigation.

Moi, j'aurais bien voulu qu'elle durât plus longtemps, tant elle était agréable en tout, pour tous les saints bons sens. À l'horizon nord-est, le fleuve bleu-vert n'était séparé du grand bleu que par l'étroite ligne foncée de l'île Blanche ; à notre étrave, sous le foc, la mer se confondait dans le ciel. À babord défilaient encore et depuis ce matin l'interminable côte de Charlevoix, de caps en anses, de pointes rocheuses en sommets ronds, dodus comme des miches. Bienheureux : le jour serait long, nous jouirions de la vue plus longtemps que n'importe quand, ailleurs dans l'année.

Pour agacer ou pour évacuer sa bile, Léon se mit soudain à chanter fort d'une voix nasillarde, sa chanson reprise par l'écho de la falaise du port aux Quilles, à moins d'un mille.

*Laissons-nous balancer par les vagues
Écoutons le p'tit moteur qui r'pète
Pout pout pout pout pout le si beau beauséjour
Pout pout pout pout soyons gais toujours
Écoutez palpiter mon cœur troublé
Il veut le son du moteur imiter
Pout pout pout pout les beaux jours ils sont si courts
Pout pout pout pout soyons gais toujours
Quel plaisir quelle joie de pouvoir s'amuser
De tant de belles choses que l'on trouve ici bas...*

La chanson du matelot s'acheva dans un couplet aux jolis accents mais en une langue inconnue.

Oualdééé... rrrrrrripeulon' delé wéplénine

Youcoudire nan nan nan nan... sénine

Pout pout pout pout pout y aura mon ami

Pout pout pout pout pout youli stoumâ !

— Qu'est ce que tu baragouines-là ? lui demandai-je ébahi.

— C'est la chanson du moteur d'Olivier Guimond. Je l'imite pas mal, tu sais. *Pout pout pout pout pout*, t'entends ça. Mais le reste est en anglais, je le parle pas bien. Y a la radio à Québec chez Pepère depuis Noël passé, Quâssévé fait chanter ça dedans.

Puis il reprit, enjoué par ses performances artistiques :

Pout pout pout pout pout y aura mon ami

Pout pout pout pout pout youli stoumâââ !

— Qui fait chanter ça ? Où ? Je voulais m'assurer d'avoir bien saisi.

— Quâssévé, dans la radio chez Pepère. Lui aussi a un drôle de nom de Français, et un drôle d'accent itou. Mais je sais pas son prénom. Ça commence par C mais il ne l'a jamais dit. Il dit à tout-minute : « Vous écoutez C. Quâssévé à Québec ».

— Ah oui. Monsieur Quâssévé. C'est une vedette lui aussi. À la radio, comme Olivier Guimond. Ton grand-père est à Québec ? demandai-je pour déventer mon fou rire à venir.

— Ah, cher ! C'est un déshonneur dans la famille, pauvre Pepère : moyen jars trousseur celui-là. Il a fini par épouser en troisième noce une touriste riche sur les bateaux blancs, où il travaillait aux bagages. Il est parti à la retraite chez elle, se cacher de la paroisse, en ville. Pepère dit que je suis un innocent, mais il est bien d'adon avec moi. Il m'instruit un peu

LA VAGUE D'ÉTRAVE

quand je vais le voir. J'ai pas été longtemps à l'école, comprends-tu, j'avais trop d'ouvrage sur la terre...



IV – De Saint-Siméon à l'île Rouge

Un peu avant souper, Léon tapa comme un sourd deux fois sur le capot de la descente pour réveiller le capitaine, qu'on entendit en réponse grogner tel un ours dans sa ouache.

— Babordais, me héla le matelot, viens la tenir une minute que je détende ma lessive avant que le serein tombe. Sur deux huit là de même, longe la côte, ordonna-t-il, savant faiseur.

Je pris la roue pendant que Léon cueillait les vêtements et linges ici et partout sur le bateau, bousculant sans ménagement Jambe-de-chien endormi pattes et ventre en l'air sur un torchon à vaisselle. Je devinais le capitaine affairé à ses marmites et mesurais avec amusement la part domestique de cette entreprise familiale qu'est la goélette du fleuve. Du haut des collines herbues, l'œil du terrin se pose avec tendresse sur ces jolis voiliers qui passent au large, et s'emplit parfois d'une larme d'envie de grandes et libres aventures au vent salin. Loin, à l'abri de ce regard ému, le marin récuré les chaudrons et lessive les caleçons, brosse le pont, ventile les édretons et secoue les paillassons, la plupart du temps bienheureux pourtant d'avoir enfin quitté la maison et ses « ouvrages de filles ». La cheminée du poêle du capitaine Lavoie sentait bon le petit feu d'érable à l'avant tandis qu'à l'arrière, les effluves de soupe de poisson et de pain chaud beurre à l'ail venaient de l'échelle du rouf, en bouffées presque palpables. Léon grimaça horriblement.

— Encore sa bêtêche de bouguabêsse à l'ail... marmonna-t-il. Il ne pourrait pas manger du lard comme tout le monde, lui ? Il ne fait jamais rien comme tout le monde...

Jambe-de-chien assis sur le rouf semblait faire la même grimace dédaigneuse. Je crus un instant l'entendre penser qu'il y avait de fortes probabilités qu'il meure peut-être de faim ce soir, pauvre animal. Or, je savais bien que le matelot partagerait son chiard de goélette avec son nouveau complice et compagnon de gamelle.

Le souper du bord se déroula, routinier en son horaire, entre bouillabaisse et chiard, tartine chaude à l'ail et biscuits soda au *Velveeta*, scones frais au cheddar doux et galettes à la mélasse ; entre les anses au Mange-Lard et de la Ciboulette à Saint-Siméon et celles à Boudin et aux Framboises en bas du port aux Quilles.

Vers les sept heures du soir, nous avons atteint le travers de la baie des Rochers et de l'île Blanche ; la marée tourna au montant après une courte étale à peine perceptible dans toute cette eau. L'archipel juste doublé à tribord durant le souper était les dernières terres de quelque importance au milieu du fleuve, toutes les prochaines îles rangeant désormais les rives. L'estuaire s'ouvrait à nos regards, presque vide hormis la minuscule et basse île Rouge, immense et sans autre horizon que le soir qui naissait à l'est. *Baie St. Paul* et ses marins, si petits sur une mer si grande. Le vent portant du sud-ouest tenait bon ses six ou sept nœuds, le courant de flot atteint bientôt son maigre nœud, la goélette peinait.

— Envoye-nous sur trois cinq dans le milieu de la passe, ordonna Lavoie à son timonier matelot. Surveille bien ton compas et le pilier de l'île Rouge : quand il s'allumera, tu t'en

iras dessus pour contrairer le courant montant du chenal du Sud qui nous dérive à gauche.

Le capitaine descendit dans la chambre cuisiner les repas du lendemain. Je le suivis avec mes bouts, mon sac et juste tirant derrière moi les extrémités des grosses amarres de la goélette. Je souhaitais y remplacer les approximatifs nœuds de chaise par des œils épissés, de meilleure tenue, sans entretien et tellement plus marins. Le soir tombe, je m'installe assis dans la descente à la lumière des fanaux à l'huile de la chambre. Je surlie, arase, passe, croise, souque, forme ; Lavoie pèle, taille, bouille, coule, pile, goute encore et toujours en ce silence tout marin qui meuble si bien le soir et la nuit à bord. Sa magie chimique mais gastronomique terminée, ses plats rangés dans la glacière et sa plonge faite en une calme paix, le capitaine prépara sa veille. Il prendrait le premier quart jusqu'à minuit ; Léon, n'ayant pas dormi depuis le lever du soleil, se coucha et s'endormit aussitôt dans sa bannette, à l'abri d'un vilain rideau à fleurs défraîchi et rapiécé. L'heure bleue s'évanouissait dans le soir, l'horizon sud-ouest était triste derrière nous, en orange et jaune fades sous une couche de nuages plats annonciateurs d'un lendemain morne et probablement même d'une nuit mouilleuse.

— Prends-là, Beaudoin.

— Babor... mais cette fois-là, je laissai tomber.

Le capitaine me confia la roue. Lavoie entreprenait d'avitailler et de gréer ses feux de position et de route règlementaires, et éclairage du bord. À l'instar de ces lointains pays campagnards que nous croisions, *Baie St. Paul* n'avait pas encore été électrifiée : cette modernisation supposait la motorisation de la goélette et, sans qu'il en ait été nommément question, ce projet n'était visiblement pas au programme. Il rassemblait son matériel en préparation de cet immuable rituel

du coucher du soleil qui consiste à illuminer les navires selon les complexes et sévères codes maritimes en vigueur. Sur un si petit bateau, seuls deux feux étaient prescrits : vert à tribord et rouge à babord, visibles uniquement de face et de côté, et le reste de l'embarcation en toute noirceur, rideaux tirés sous le rouf. Dans la chambre, le fanal fut décroché de son poste en haut de la descente, éteint, démonté et son verre soigneusement nettoyé. Avitaillé d'huile minérale, la mèche taillée, il fut rallumé au poêle avec un petit bois d'allumette. Léon bougonna dans sa couchette, le capitaine ajusta en veilleuse et sortit gréer ses lampes latérales.

— Eh ! maudite cochonnerie de guenille ! s'exclama-t-il en bourrassant au feu de tribord.

En voulant déloger le fanal de sa boîte à feu, simple bâti de bois fixé aux haubans du mât de misaine, il en avait cassé et arraché la cheminé avec sa poignée. Il balança négligemment la pièce par-dessus bord.

— Comme le reste, se contenta-t-il d'ajouter en dégageant enfin l'appareil de son logement.

Tentait-il d'éviter le constat ou de le retarder ou je ne sais quoi ? Sa pourtant si chère goélette en échiffé de caleçon ne tenait plus qu'un brin sur rien. La corrosion des embruns salés du fleuve mangeait ses fanaux et ses ferrures et affaiblissait irrémédiablement son gréement métallique ; l'humidité permanente et la moisissure rongeaient ses manœuvres et ses voiles ; le temps et sa durée avaient, comme en tout et avec le même soin, raison de son bateau. Lentement, inexorablement. Il nettoya et soigna tout de même ses vieux fanaux latéraux – en vérité cochonneries de guenilles en pauvre fer blanc peinturé – qu'il remplaça avec zèle après les avoir allumés.

L'obscurité était désormais totale, comme en pleine mer Océane, comme en plein désert. La côte de Charlevoix à l'ouest, toute de montagnes boisées, était strictement inhabitée et le soleil bien caché loin derrière ; la rive des Basques à l'est par trop éloignée, à plus de dix milles, n'était qu'une mince ligne noire sur le fond noir. Seuls les horizons marins clignotaient en minuscule : par l'avant, le bateau-phare du haut-fond Prince à gauche et le pilier de l'île Rouge devant, entre lesquels deux il faudrait s'engager avec prudence dans deux ou trois heures. À droite, comme Mintaka dans la ceinture d'Orion, le lointain feu centenaire de l'île Verte, par derrière nous, le phare du cap de la Tête-au-Chien et par le travers le bateau-phare de l'île Blanche dialoguaient en s'échangeant de pâles et furtifs éclats. Une bien timide signalisation de directions et sécurité à opposer à un si féroce cours d'eau, me dis-je.

Le capitaine me reprit la roue, l'air distrait ou absorbé, maintenant tout engoncé dans un confortable capot et toujours sous son élégant chapeau. Le thermomètre avait plongé et le baromètre avec lui. Cette bonne journée chaude de fin de juin était suivie d'une nuit à geler, sous un ciel couvert. À cette époque de l'année, la température de l'eau dépassait tout juste le point de congélation et l'air pourtant venu du sud-ouest, habituellement doux, était glacial, le vent paresseux. Dans ces conditions, mauvais courants de bouline nuisant, *Baie St. Paul* trimait encore à avancer et, à peine gouvernante par si lente vitesse, à tenir correctement son cap. Tout dessus babord amures depuis le matin, la goélette avait filé grand largue tout le jour. Elle demandait maintenant toute l'eau nécessaire d'un bord à l'autre pour louvoyer péniblement afin de se venter au mieux. Il nous fallait non seulement aller face au courant de flot du nord-est mais aussi compenser celui-ci, désagréable venu de tribord,

dévié par la passe entre l'île Verte et l'île Rouge. Lavoie devrait tirer ses bords en calculant à l'avance l'absolue nécessité d'engager tout à l'heure en pleine obscurité son vieux voilier poussif dans l'étroit passage d'à peine un mille de largeur, entre la batture aux Alouettes et les bancs de l'île Rouge. Cette passe ne manquait ni d'eau ni de mauvaise réputation : bordé de zones de clapots, de remous et de hauts-fonds, c'était le carrefour de tous les courants de tous les quarts du Saint-Laurent le Puissant et de la rivière Saguenay la Fantasque.

Cap à l'est quart nord-est babord amures dans la nuit noire, au moment de virer de bord pour rejoindre et embouquer la passe, un minuscule feu rouge apparut soudain à notre avant à moins de cinq milles, pour autant qu'on pouvait l'estimer. Un petit navire venait de tourner au sud de l'île Rouge en montant, porté par le courant de l'est en direction du chenal principal. Une fois virés, nous couperions sa route mais à nos lentes vitesses, nous aurions tout le temps nécessaire à parer.

— Envoie, Babordais ! ordonna le capitaine en mettant barre dessus.

À l'ordre du capitaine, je m'affairai aux écoutes, de l'arrière à l'avant, grand-voile, misaine puis foc. La goélette abattit sur babord et prit son cap plus près du vent sur le nord-ouest, et les voiles se gonflèrent à cette nouvelle allure. Enrôlé d'office à la manœuvre pendant le repos de Léon, je choquai ici et bordai là, ajustant jusqu'à ce que *Baie St. Paul* puisse être fière. Son virage complété, Lavoie sortit ses vieilles jumelles de l'équipet en haut de la descente et les braqua sur le bateau aperçu. Malgré l'obscurité, il annonça :

— Goélette. *St. Rita*, aux frères Lavoie. Eux, c'est des marins !

— Saint ? *Sainte-Rita*, précisai-je.

— Non, non, saint. Je ne sais pas, peut-être une erreur d'immatriculation par un Anglais du Bureau. C'est une goélette presque pareille à *Baie St. Paul*, à quelques pieds de plus, soixante-huit au lieu de soixante-six, tu vois, mais onze ans de moins. Tout noir, facile à reconnaître. C'est un bateau de Petite-Rivière ; Nérée Lavoie est un oncle de Léon par la fesse gauche, un vrai marin. Léon lui, c'est un cultivateur... non, en vrai un gars de ville. Pas mauvais gars, mais de la ville.

Il rangea ses lunettes et reprit sa gouverne et sa veille. La passe était toute proche, il n'y avait plus qu'une seule route pour nous et *St. Rita* passerait derrière : elle avait sans doute vu notre feu vert bien propre et brillant et manœuvrait déjà pour nous éviter. De toute manière, nous n'avancions presque plus, tant le vent mollissant ne contraignait plus le courant de marée montante, forçant dans l'étroite passe.

Quelques minutes passées, je laissais venir le sommeil – j'étais levé d'avant le jour et n'avais pas dormi – en rêvassant à l'inconfortable vie de ces marins de l'immobile à bord des bateaux-phares dont nous étions entourés. Ces embarcations de moyen tonnage sont surmontées d'une puissante lanterne et ancrées au large aux abords des écueils et hauts-fonds. Elles sont habitées par des marins qui deviennent lentement fous. Jamais d'avril à décembre ces hommes ne peuvent abandonner ces parages de mer dangereux et secoués, pour se mettre à l'abri ; jamais ils ne peuvent manœuvrer pour envoyer bout à la lame afin d'éviter d'être ballotés comme des bouchons en tempête ; sans répit ils sont menacés de collision et d'éperonnage par les navires désemparés, déboussolés dans la nuit.

Malgré la fraîche, le sommeil gagnait à ces chaloupantes pensées.



Soudain criant,

— Il l'a toujours bien pas fait ?!, le capitaine me sortit de la torpeur et se rua sur ses jumelles, abandonnant la roue.

La goélette embarda, je rattrapai la gouverne ; Lavoie courut à l'avant, lorgna en hâte puis cria encore :

— Il a tourné, maudit peau d'chien ! Il vient de tourner sur nous autres !

— Qui ça ? Où ?

St. Rita ? Non. Qui ? Les voiles masquaient ma vue vers le nord.

— Lui là ! Je le surveille depuis quinze minutes, ça passait sans problème. Il vient de tourner, il ne nous voit pas, là ça ne passe plus, il nous fonce dessus. Va réveiller Théo, hurla-t-il, va chercher le fanal !

Aussitôt.

Léon émergea sur le pont en camisole et pantalon, bricoles pendantes, à se boutonner la braguette ; chancelant de sommeil, pieds nus, ébouriffé.

— Prends ça, lui tendant la lampe. Signale-nous en avant. Toi Beaudoin, ôte-toi du chemin, donne-moi la barre.

Léon agrippa le fanal, ajusta sa flamme et s'en fut au beaupré agiter la lumière comme un épouvantail à hirondelles, en tous sens, en hurlant, ayant vite reconnu le danger. Lavoie saisit la roue à deux poignées, penché sur sa gauche pour regarder en face sans obstacle. Un monstre d'acier noir fumant, dont on ne voyait à peu près rien qu'une grosse moustache pâle à l'étrave,

lui fonçait dessus à pleine vitesse. Sans pouvoir manœuvrer, faute de propulsion, le capitaine tenait sa roue comme un forcené, convaincu peut-être que cette force immobile pourrait dévier le vapeur de sa course. Le Babordais, lui, de longue expérience savait bien qu'il n'y avait rien à faire. La vigie du navire, s'il y en avait une à son poste, nous aurait-elle vus immédiatement, la vitesse folle idiote à laquelle arrivait le cargo et sa faible manœuvrabilité ne pardonneraient à personne de s'être trouvé sur sa route. Inutile maintenant sur ce pont et connaissant à l'avance l'issue de ce voyage, je me ruai dans la descente, dans l'obscurité. J'avais posé mon sac d'outils, de bouts et de chat au pied de l'escalier à droite. Il s'y trouvait toujours, bien sûr.

— Jambe-de-chien !

— Prwâ ! me répondit le sac.

Tout y était, y compris mon compagnon. J'ouvris mon caban, enfilai la bandoulière et remontai sur le pont, posément, soulagé désormais d'avoir mon ami lové tout contre moi. Le capitaine était pétrifié d'horreur à sa roue, bouche ouverte. Léon s'agitait en criant au bateau, à moins d'une minute de la collision. Lentement, résolu, avec soin, je fermai la porte de la descente, solidement enclenchée et glissai bien en place le capot, que j'assurai avec sa barre de retenue. L'air emprisonné dans la chambre ferait flotter l'épave de la goélette le temps peut-être qu'on recueille les naufragés. Je m'assis sur la lisse de couronnement et passai mon bras autour du bossoir de la chaloupe. Je vis Léon accourir à la poupe, son fanal abandonné à l'avant, renversé. Il avait commencé à pleuvoir, tout danger d'incendie était écarté...

Sout' à poud', mon petit bonhomme. Il n'y eut même pas de choc.

En plus d'un siècle de navigation à la vapeur sur le Saint-Laurent, jamais je n'avais vu de si monstrueuse vague à l'avant d'un navire. Ni de si proche. Immense, toute blanche malgré le profond noir. Avec un bruit de ressac de tempête sur les rochers et une haleine mouillée d'ouragan froid. Le cargo aveugle chargeait à de telles vitesse et puissance que notre petite embarcation fut juste soulevée de côté par sa vague d'étrave. Comme soufflée par une trombe. La goélette versa sur son babord en retombant de la vague. Puis elle se redressa brusquement, submergée. Les trois haubans du grand mâât éclatèrent en autant de coups de feu, fouettant l'air. Le mâât, les espars avec la toile s'abattirent sur l'avant du cargo. La coque se déchira par son milieu. Presque sans craquer, juste disloquée, de vieillesse et de fatigue. Les débris de voiles, de mâature et de proue s'enfoncèrent, engloutis sous le monstre noir.

Tous trois à la roue, rassemblés à l'arrière déchiqueté du voilier, la muraille du cargo luisante de pluie dans la nuit passa sous nos yeux horrifiés. Interminable, à portée de main, rugissante, à pleine vitesse.



Il n'y eut pas de remous à la poupe du vapeur, qui aurait pu achever le moribond que nous étions. Signe que la vigie nous avait enfin aperçus, le navire avait envoyé tout à babord machine avant toute et son ventre gronda méchamment à notre hauteur ; il amorçait une manœuvre de Boutakov. Trop tard. Ce mouvement d'homme à la mer le ramènerait assurément sur nous, mais pas avant une quinzaine de minutes, dans ces

circonstances de vitesse et de nuit. Nous serions tous morts de froid, gelés raides dans les eaux glaciales du Saint-Laurent bien avant son retour.

Mais l'épave tenait bon. Il ne subsistait de *Baie St. Paul* que sa moitié arrière à flotter bancroche au ras de l'eau, la voute supportée par l'air retenu dans la chambre. Le haut du mât de misaine que je devinais sous la pluie surgir vers l'avant était encore attaché par ses haubans à la charpie de coque sous la surface. Par bienfait, nous étions tous trois rassemblés à la poupe, le capitaine toujours agrippé à la roue, les pieds dans l'eau, hébété ; Léon abasourdi accroché à la lisse, qui marmonnait sa chanson *pout pout pout pout youli stoumâ*, et moi guère plus fanfaron, à retenir le bossoir inutile, la chaloupe arrachée, disparue.

Un cri tout proche, incongru dans ce singulier silence, nous sortit de notre torpeur :

— Ho ! du *Baie St. Paul* ! Alfred, m'entends-tu ? Alfred, c'est Nérée. M'entends-tu ? Nérée Lavoie, *St. Rita* ! Es-tu encore là ?

— Mon oncle Nérée !? C'est Léon à Antoine Bouchard. Les Petits. Viens me chercher, mon oncle, je pense qu'on coule... lui cria Léon.

— Nérée Lavoie ? As-tu du thé sur le poêle, Nérée ? As-tu vu un vapeur ? reprit notre capitaine Lavoie.

Les deux hommes ne s'appartenaient plus totalement.

— Ma chaloupe est à l'eau, les gars ! On s'en vient.

En effet, la goélette de Nérée avait mis en panne à moins d'une demi-encablure. Son matelot faisait force rames en notre direction, son fanal bien visible à la proue de l'embarcation. Un puissant projecteur du vapeur, revenu au bout de sa manœuvre,

balayait méthodiquement les parages de *St. Rita*, repérable à son feu rouge et au fanal de la chaloupe.

— Continue d'appeler, Alfred, qu'on te voie, hurla le capitaine de secours, probablement secoué lui aussi par l'accident.

La silhouette sombre de sa goélette avançait doucement et correctement sur nous, précédée par sa chaloupe.

— Droit devant ! lui criai-je en réponse. Tiens bon, matelot, par ici.

À ce moment précis, le projecteur nous éclaira. Le vapeur descendait lentement le bout de fleuve, à rebours sur sa course jusqu'à l'endroit précis de la collision. La chaloupe de *St. Rita* aborda au tableau dressé de *Baie St. Paul*, le matelot tourna son amarre sur le bossoir tordu, à demi arraché. Nous quatre naufragés prîrent place en vitesse mais maladresse dans la petite embarcation, abandonnant au courant et sous la pluie froide les tristes restes de l'espoir du capitaine Lavoie.

Le matelot engagea :

— Là, je vais vous rame...

Je lui fis signe doucement de se taire.

— Au cargo, lui dis-je simplement, à voix basse.

L'immense chose obscure immobile avait toute sa superstructure illuminée au courant électrique comme pour Mi-Carême, extravagant au prix où est le courant. Éblouis par le projecteur, nous n'y voyions pourtant presque rien, que des formes humaines, silhouettes noires penchées sur le bastingage à observer les infortunés. La machine au ralenti gardait le vapeur face au flot en cognant sourdement, fort jusque dans nos poitrines. Le matelot largua son amarre du bossoir, je repoussai vigoureusement l'embarcation pour nous déborder. La main du capitaine Lavoie glissa le long de la lisse de *Baie St. Paul*,

LA VAGUE D'ÉTRAVE

comme en caresse pour la retenir, puis retomba lourdement sur le plat-bord de la chaloupe. Il se laissa choir sur le côté, s'appuyant sur moi, la tête sur mon épaule, son chapeau tout de travers. Il sanglotait en tremblant. Nous étions vivants, sauvés tous trois.

Tous quatre : Jambe-de-chien ronronnait dans son sac.



V – Havre et port de Québec

Assis dans un coin à l'écart de l'animée buvette du Neptune Inn, au pied de la côte de la Montagne qui mène au port de Québec, tétant et étirant le fond de mon verre de bière, j'achevais de noter dans mon carnet du pilote les détails de cet accident, importants et peut-être utiles dans l'avenir. J'avais fait le croquis des dangers et sournoiseries des courants contraires de cette passe entre l'île Rouge et la batture à l'est, mais surtout consigné les périls liés à la vitesse dans les circonstances. Je retenais la négligence de l'impréparation générale à bord de ce cargo fou et l'évidente incurie des marins du vapeur. Non, la vitesse ne tue pas mais l'erreur humaine impossible à corriger dans cette inutile précipitation aurait pu nous être fatale. Pour finir, j'avais gribouillé dans la marge les réflexions et réactions un peu sottes mais moins tragiques, somme toute drôles vues d'ici maintenant, qui s'étaient présentées à nos esprits au moment fatidique : le fanal renversé à la proue, menace d'incendie, le thé sur le poêle de *St. Rita*, la chanson de Léon à cet instant incongru, et une autre du capitaine Nérée dont je ne parvenais pas à me souvenir, notée par un point d'interrogation. « Regarde-moi bien, que je t'entende mieux ? » J'oubliais.

Il y avait tout juste deux semaines maintenant, le capitaine John Macdonald, naufrageur du vapeur *SS Canadian Trapper* de Sa Majesté, chef du Dominion du Canada, nous avait débarqués à Québec au quai du gouvernement, à la Douane, à une heure de

l'après-midi. Cette nuit-là, aussitôt que la chaloupe de *St. Rita* nous eut laissés à son échelle de coupée un peu avant minuit, et arguant de l'absolue urgence de sa navigation et de la déclaration de cet accident aux autorités, le capitaine de la Marine marchande du gouvernement canadien avait ordonné que l'on fit route sur la Commission du havre de Québec au plus pressé. L'épave flottante de *Baie St. Paul* et tout son contenu de cheddar, spatules, gamelles, glacière et fougère de presbytère avaient été misérablement laissés aux ténèbres froides du Saint-Laurent et de la nuit. La remontée à Québec à bord du vapeur avait été sombre. Chacun des acteurs du drame avait tenté d'expliquer à l'autre sa position et sa version des faits, mais aucun n'usait de la même langue. Macdonald ne parlait qu'anglais, Lavoie que français. Duffield, le jeune et blême officier de quart du vapeur était sans voix ; Lachance le pilote parlait notre langue mais en faux ; la vigie, matelot grossier empestant le mauvais gin, disait n'importe quoi en langue menterie ; Léon ne causait pas marin et moi je me taisais, n'étant pas invité à discuter. Après un vilain thé pâle, tiède et silencieux servi en vitesse à la coquerie éteinte, chacun était enfin allé se coucher boules au ventre, avec ses peurs, sa tristesse, sa négligence, ses blessures, son affliction, son ignorance, ses mensonges. Et sa faim.

— Brrrrtt ! M'aimes-tu, Babordais ?

— Bien sûr que je t'aime, Jambe-de-chien. Je suis si désolé pour le capitaine, qui a tout perdu...

— Brrrrtt... et sa cuisine avec. Qu'est-ce que c'était bon !

— Oui, mon ami, en effet. Mais d'un autre côté, je sais que Léon sera content de retourner sur sa terre, et nous, nous sommes saufs, hein ?

— Brrrrttt... Encore heureux que nous sommes... Tu pourrais pas me piquer un bout de quelque chose à grignoter, dis ?

Durant le thé, sur un comptoir de la coquerie, j'avais chipé et empoché un scone aux raisins secs dans un panier. Je l'offris à Jambe-de-chien, qui disparut dans son sac avec sa prise et des yeux tristes. Pardi... Encore ce chat qui me parle, qui me répond. L'émotion me dérange l'esprit, assurément.



Au matin, en vue de l'île d'Orléans, la passe entre cap Brulé et ses brisants avaient accueilli mon lever tard au grand soleil de neuf heures. Je venais ici pour la énième fois avec un facétieux souvenir de varech mouillé sur les récifs, de vaisseau éventré couché sur l'écueil et de soutanes dans la boue de la pointe aux Prêtres. Ce matin, je retrouvais mes deux compagnons d'infortune sur le pont d'avant du vapeur, déambulant tristes et muets, insensibles à cet endroit précis de ce fleuve et à ses périls. Puis nous avons été grassement traités, seuls à la table du capitaine et des officiers dans la somptueuse salle à manger du cargo de la marine marchande canadienne. Boiseries sombres vernies, à caissons et quincaillerie de laiton ; plafonds de même, tout en blanc, d'où pendent des lustres élégants et des tirettes à bouton électrique pour sonner le service ; fauteuils capitaine rembourrés et lourdes tables aux pieds de fonte, garnies de nappes aux armes de l'entreprise ; longue banquettes couverte de cuir brun boutonné et épaisse moquette pâle. Sout' à poud' ! les affaires sont prospères, me dis-je ! En déjeunant toutefois, je comparais la chambre de *Baie St. Paul* où les papilles étaient à

l'honneur, et cette salle où un boy en blanc servait ces nourritures infectes, molles, incolores, grasseuses et insipides. Mais tout de même rassérénantes pour l'estomac, à défaut d'être lénifiantes des humeurs. Même Jambe-de-chien faisait la baboune à son écuelle de tambouille, lui qui avait pourtant été chaleureusement reçu à la cuisine par la chatte du bord et un généreux coq polonais. Au final, il en avait été de même pour nous aussi à ce bord, accueillis, entourés et encouragés par la trentaine de sous-officiers et marins de ce nombreux équipage, à leurs sourires, mesure et possibilités. Le *SS Canadian Trapper* était un gros cargo de l'armement du gouvernement du Dominion, long de trois-cent-trente pieds et large de près de cinquante, à château central et jaugeant trois-mille-six-cents tonneaux. Il revenait d'Anvers sur Montréal, chargé lourd de marchandises générales. Sous son étrave à douze nœuds, les quarante-huit tonneaux de *Baie St. Paul*...

Les vingt-cinq milles restant à monter, de l'île au Ruau à Québec, furent ainsi courus à toute vapeur et toute mélancolie, accoudés tous trois en silence au bastingage du gaillard d'avant, juste au-dessus et comme hypnotisés par cette formidable et impitoyable vague d'étrave.

Rendus à notre escale obligée de Québec, le second du capitaine, petit bourru couperosé, à l'odeur lui de mauvais whisky et avec le menu de la semaine sur son immonde cravate, m'avait jeté sur le quai de la Douane en anglais, avec mon sac et mon chat, tel un clandestin. Le pilote, sans un salut à personne, était disparu à terre avant tout le monde, aussitôt la passerelle descendue. Léon, consolé car trop heureux de sa visite inopinée à la ville, avait filé vers le quartier Saint-Pierre, puis la rue Saint-Joseph et ses vitrines, espérant aussi rejoindre son pépère et la radio. Moi, triste et désœuvré, je suis resté à niaiser avec

mon chat sur les quais voisins, contempler le fleuve et la belle ville basse de Lévis, sa falaise boisée et sa terrasse, et distrait par le va-et-vient des traverses et de la batellerie de travail du port. Pour leur part, très officiels, les capitaines se rendaient faire déclaration et rapport aux bureaux du havre, rue Champlain au Diamond Harbour, en français l'anse des Mères au pied du cap Blanc. Silencieux et sombres mais dignes et élégants chacun sous leur chapeau, ils s'éloignaient côte à côte par le quai de la Douane vers un poste de taxi, les circonstances étant trop graves pour prendre l'autobus, malgré la dépense.

Puis, ponctuels au rendez-vous de retour fixé, les deux hommes avaient reparu à l'entrée du quai Saint-André alors que l'horloge de la Poste, à la Haute-Ville, sonnait quatre heures de l'après-midi. Plus sombres encore qu'à leur départ, si la chose était possible, les capitaines se serrèrent tout de même la main, en hommes de mer et gens de qualité. Macdonald gagna la passerelle de *Canadian Trapper* retardé des quelques heures de cette escale imprévue, grondant et fumant, pressé d'appareiller pour Montréal. Avant de s'y engager, le fort bonhomme se retourna et me héla :

— Mister Barboudey, please !

Décidément, ma réputation semblait bien me précéder partout dans les ports et peut-être même dépasser les frontières, mais pas mon nom.

Il demanda... non, en capitaine il commanda poliment ma présence au quai des pilotes à son retour : en compensation de désagréments, il me descendrait à la pointe au Père, à l'entrée de la Gaspésie, en échange à son bord de quelques services de babordais :

— Barboudey, please be at the Pilot's Wharf on Saturday noon, July the ninth. *Canadian Trapper* may require your

seamanship skills, en route for Father Point. We could take you there, as you are bound for Gaspesia, did I understood from captain Lavoie.

Voilà donc quatorze jours que je trainais savate et perdais mon temps sur le port de Québec, depuis cette terrible nuit du 24 juin et midi du 25. Nous y étions donc enfin, et l'angélus de ce 9 juillet allait sonner dans moins d'une heure. Je finis le fond de mon verre de bière, tristement plate et chaude, empochai mon carnet et ramassai mon sac à bouts.

— Midi mon ami, cap sur la Gaspésie !

— Prwâ ! Blasphème à pieds, Courtecrotte, j'espère que tu vas provisionner à manger pour trois jours et deux bouches cette fois-ci, oui ?



VI – Parages de Percé

Le facteur à bicyclette était venu virer sur le quai de l'endroit, senner les récents potins du village et de la mer. J'y étais à terminer, former et souquer une pomme de touline, au doux soleil du milieu de septembre et aux odeurs salées de morue qui sèche au midi. La pêche donnait bien, mes embarquements portaient fruits des nécessités quotidiennes et nouages et autres divers travaux marins ; la vie était généreuse, la troisième saison s'écoulait en bontés. Le jeune gars s'arrêta à ma hauteur :

— Le « faiseur de nœuds » Beaudoin, ça ne serait-y pas toi par hasard, étranger ?

— Oui, lui répondis-je, mais Babordais. Pas Beaudoin.

— C'est pas grave. Tu as du courrier à la poste restante depuis une semaine. Ça rouvre à deux heures. Le bureau est juste au bout à la sortie du quai, à droite.

D'une jeune et jolie main de femme instruite, la longue lettre était précisément adressée à H. Beaudoin, faiseur de nœuds, poste restante, Percé, Gaspésie, Province de Québec, Canada :

Baie-Saint-Paul, le lundi 29 aout 1927

Cher Monsieur Hubert Beaudoin,

Mon mari Alfred Lavoie n'est pas certain de se souvenir bien de votre nom, mais il m'assure que ce n'est pas grave et que vous n'en prendrez pas ombrage, étant d'une bonne nature.

J'espère que cette missive vous trouve en bonne santé et avec du travail à votre adon.

Mon mari Alfred a tenu à vous renseigner sur les suites de l'accident de sa goélette Baie St. Paul, naufragée à l'île Rouge à la fin du mois de juin, après vous avoir quitté sur le quai de Québec cette semaine-là. Il est revenu en train à la Baie sans bagages avec son matelot Léon Bouchard. Tout le monde les regardait passer, vous pensez bien.

Mon mari a dû se rendre ensuite dès le trente de juin à Montréal avec un avocat de grande dépense, Maître Edgar Gosselin qui a son bureau sur la rue Saint-Pierre à Québec. Montréal est bien éloigné de nous, même avec le train. Il était très-abattu par ce naufrage, ayant tout perdu sa cuisine, son bateau et sa glacière avec son contrat de transport de bois aux Bergeronnes, comme de raison. C'est à Montréal que s'est tenue l'enquête du Commissaire des naufrages du Dominion. Le Capitaine Louis Demers est un homme très-féroce, dit Alfred. L'enquête a duré deux journées, une grosse dépense pour nous qui avons tout perdu dans ce naufrage, à part la vie comme de raison, Dieu soit loué, la maison avec, qu'Alfred avait donnée en gage pour l'achat de sa goélette.

Le Capitaine des naufrages a écrit dans son rapport qu'on a reçu par la poste à la fin du mois de juillet, que Alfred et Léon n'étaient pas en défaut même si la cheminée du fanal vert avait été cassée et jetée dans l'eau. Il a dit que le bateau à vapeur n'allait pas trop-vite mais les personnes en charge auraient dû mieux regarder et surveiller en avant, surtout la nuit. Le pilote Lachance a eu 400 piastres d'amende et le troisième officier qui était sur la watch a eu son permis annulé pour un mois. Alfred a dit que le Capitaine Demers était tout le temps très-fâché

durant l'enquête à cause de la négligence de ces deux hommes, mais qu'il ne pouvait pas trop le montrer. Mon mari a pensé que d'aucuns aimeraient parfois peut-être mieux rester sur les lieux du naufrage plutôt que d'affronter ce petit homme sec et sévère dans une enquête. Il n'était pas fâché contre Alfred mais contre ceux qui vont trop-vite et qui sont négligents à mettre la vie des autres en danger. Le Capitaine Macdonald du vapeur n'a pas été condamné. Il dormait au moment de l'accident et c'est un bon monsieur, finalement.

Le Capitaine des naufrages, Monsieur Louis Demers, n'avait pas le droit de juger des dommages, même si nous avons tout perdu, à part la vie, Dieu soit loué. La Marine marchande du Dominion du Canada a quand même versé un peu d'argent à mon mari pour le dédommager, mais il ne veut pas me dire combien. Cet argent nous permettra de passer l'hiver, qui vient toujours trop-vite avec le cochon qu'on tuera et les poules et les légumes du jardin chez mémère Lavoie à la Baie-Saint-Paul. En plus, Alfred sera à nos côtés tout le temps pour nous cuisiner ses bonnes recettes. Le printemps prochain, avec le retour de la belle saison, mon mari trouvera certainement du travail auprès de notre bon député Monsieur Edgar Rochette qui voit d'un bon œil les améliorations de nos routes et chemins pour l'ouverture de la Côte-Nord. Mon époux a bien supporté le commerce avec les moulins des Grandes-Bergeronnes et Mr. Rochette lui a demandé de venir le visiter aussitôt que possible pour discuter à La Malbaie. Nous sommes remplis d'espoir, vous vous en doutez bien.

Alfred vous fait dire merci pour les belles cordes et les beaux nœuds que vous avez mis sur son bateau. Il aurait bien voulu vous descendre aux Bergeronnes comme il avait promis. Léon est retourné travailler la terre avec son père Antoine à la Petite-

LA VAGUE D'ÉTRAVE

Rivière. Il ne reviendra pas naviguer c'est certain et Alfred non plus. Les filles sont en bonne santé et grandissent tous les jours. Bernadette a eu trois ans en février dernier, Délia deux ans presque le même jour et notre dernière qui s'appelle Murielle vient juste d'avoir un an, juillet passé.

Mon mari vous fait dire merci encore et surtout de ne pas manquer à nous visiter quand vous passerez à la Baie-Saint-Paul. Demandez Alfred Lavoie sur la rue Saint-Joseph.

*Vos tout dévoués,
pour Alfred Lavoie, Alida M. Lavoie*



MARÉE DE DÉCEMBRE

Toutes ces années depuis et malgré cet autre malheureux naufrage d'il y a peu, je navigue encore en Saint-Laurent et sa Laurentie, le plus souvent voguant en mer et chaloupant en terre parfois, mais à l'abri toujours de la monotonie désertique des océans. J'en rends grâce à Laurence de jadis et à Jambe-de-chien : toutes ces années, j'ai vécu corps et âme des houles, parfums, exotismes et mystères de ce fleuve, sans m'en lasser jamais ni nulle part. Depuis son en-haut jusqu'à son en-bas, je suis comblé au quotidien de la cocagne de cette mer.

À première vue et ce qui marque durablement l'imaginaire, cette abondance sans limites est toute constituée de matières toutes matérielles et palpables – eau, poissons, baleines, vents, oiseaux, pluies, bateaux, plantes, marins et quoi encore – propres à enrichir d'espèces sonnantes celle et celui qui veulent bien se pencher pour moissonner. Mais à la réflexion éclairée, moi qui suis peu versé dans le commerce des biens, la véritable cocagne dont j'ai reçu le présent est aussi et même bien davantage l'insaisissable richesse du temps. La destinée m'offre cette durée qui passe, lente, assujettie à la Nature, à ses saisons, aux marées qui vont et n'attendent rien ni personne, pas même

les rois. Et en double, puis-je ajouter : outre que nous cumulons en Saint-Laurent, Jambe-de-chien et moi, l'insolite expérience d'une infinie durée depuis fort long de temps, chacune de ces années où nous avons navigué a invariablement ramené avec elle le temps lent. À tout instant et malgré ses apparentes sévérité et indolence, ce vieil ami nous autorise dans l'action la réflexion, l'attente, la rêverie, l'écoute, la flânerie, le repos, le repas et même parfois l'ennui de bonne qualité.

— Prwâ ! Manger ?

Chacune de ces années nous avons navigué, disons-nous commodément, mais encore une fois je devrais dire saisons puisque ces années sur le Saint-Laurent navigable n'en comptent bien, sauf exception, que trois. La quatrième est utile à réparer les trois précédentes et préparer les trois suivantes et ainsi, l'inaction absolue n'atteint jamais les marins. Ils sont déjà assez lents, en cette façon de vivre au rythme de la Mer, qui va sans cesse inexorablement mais toujours sans précipitation. Et ralentissent encore davantage quand vient le gel de l'air et de l'eau, que l'hiver assoupit le Saint-Laurent en une blanche somnolence. La quatrième saison du fleuve fait alors atterrir coques, voiles, marins et leurs chats en Laurentie, jamais loin de l'eau, le temps des blizzards, des bourguignons et des ponts de glace entre les rives ; dans la lente attente des bruyantes débâcles et des odeurs salines de mer qui dégèle.

Lente attente, lente sagesse des pas pesants des paysans marchant la terre, et ceux des marins arpentant le pont des navires, tout circonscrits, ont jusqu'alors été réglées par la Nature et ses rythmes. Ou alors plutôt respectueux, complices d'icelle, qui les égraine.

Or il apparaît pourtant, en effet en ce règne, que le Temps vienne à être pour ainsi dire vaincu par le Progrès, ou rattrapé,

ou dépassé plutôt : s'ils ont encore une voix, les vents contraires de jadis n'ont plus de force ; moins noire qu'autrefois, la nuit n'immobilise plus les bateaux en Saint-Laurent ; la machine mène qui veut où veut quand veut. L'impatience du Temps libre, au sens d'indompté en liberté, gagne les corps et bientôt les esprits puis les cœurs. Le Temps allié risque alors de devenir le Temps ennemi des autres et des uns. Ou des uns contre les autres ?

Par bonheur et pour longtemps encore, j'en suis persuadé, marins et terrains resteront lents, contraints par cette quatrième saison. Ce providentiel hiver est l'ultime rempart en ce pays contre la perte de cette dernière cocagne de la Laurentie, la lenteur. Jamais le progrès ne pourra empêcher fleuve de geler en eaux douces, canaux et écluses en amont, puis son cours d'une rive à l'autre jusqu'à Québec ; et en eaux salées, de charrier ces blocs et bourguignons et champs de glace propres à arracher et détruire les bouées et transpercer les coques. Les marins resteront toujours à terre en Laurentie, à attendre lentement que passe la quatrième saison.



À ce sujet justement, ce temps de l'attente d'hiver s'en vient à grands pas : c'est déjà décembre et ce midi, notre bon docteur se fait désirer.

Soyons patients. La machine tourne.

Ça n'aurait pas été utile qu'il arrive à onze heures, la mer était au plus bas et il n'aurait pas pu embarquer ici ni débarquer à l'île avec sa voiture. Se serait-il montré à onze heures trente,

ça nous aurait dérangés alors que nous étions tous à diner. Pas plus qu'à midi : c'était l'heure du petit-quinze, moment sacré de la sieste. Mais à une heure et quart de l'après-midi, le capitaine Harvey commence à peine à s'énerver. Dans une toute petite heure, l'occasion sera propice à embarquer ici pour débarquer là sans peine, à mi-marée.

Grâce à cette rampe bricolée par Noël Harvey à Élie de la Pointe-en-Bas, le tout jeune matelot mécanicien, la grosse voiture du docteur pourra sans obstacle rouler directement du quai au bateau, puis à l'arrivée repasser à terre depuis le pont sans gruter. Il aura fallu argumenter fort le capitaine, propriétaire de la jolie *Isle aux Coudres* afin de pratiquer une coupée dans le pavois de la goélette-traversier, « exprès pour vous, docteur », avait-il annoncé en bougonnant. Mais le point exact de marée doit être atteint et respecté pour permettre ce transbordement, car les appareils de la traverse ne suffiront probablement pas à treuiller pareille charge.

Mais là pas de docteur, pas de voiture, pas de marée, bientôt plus de jour, tout à l'heure trop d'eau et aussi le mauvais courant contraire. Pas de traverse. Impossible. On doit passer.

— Peau d'chien, Noël, tu ne vois rien ?

— Rien capitaine. J'ai les deux yeux bien gelés, collés dans les jumelles, mais il n'arrivera pas plus vite pour ça, notre docteur...

Le capitaine Harvey, grand sec nerveux avec une casquette de toile usée à la trame, une horrible veste de tricot rayée à boutons, des pantalons trop larges et des grosses lunettes noires graisseuses, rentre dans la timonerie et claque la porte. Entre les chromos pieux délavés de Joseph et de Marie punaisés là au mur de planches vernies derrière la roue, une petite horloge ronde en laiton marque une heure vingt. Malgré son humeur à bourrasser,

il tapote délicatement d'un index inquisiteur la vitre du baromètre voisin. L'aiguille reste fixée sur *Fair*. « C'est au moins ça », me dit-il, conscient que je l'observe.

Il ne saurait pester ni jurer davantage : le curé de la paroisse est avec lui dans la timonerie.



LA DERNIÈRE TRAVERSÉE

CINQUIÈME NAVIGATION

La dernière traversée

ou

Comment enfin le Babordais échoua
volontairement en décembre 1935.

I – Pointe Saint-Joseph

Docteur ou pas docteur, la goélette effectuerait avant la fin de l'après-midi sa dernière traversée de l'année, du quai de la pointe Saint-Joseph aux Éboulements-en-Bas à celui de la pointe des Roches à Saint-Bernard de l'île aux Coudres. Le mois de décembre de 1935 était déjà vieux d'une semaine : la saison de navigation, normalement terminée le dernier de novembre, avait pu être prolongée d'abord de trois jours jusqu'à la Saint-François-Xavier, échéance recommandée par les usages anciens, puis encore de trois. Le temps doux exceptionnel de ces six bienheureuses journées d'automne, sans neige pas même sur les hauteurs de Charlevoix, avait retardé l'apparition des glaces flottantes, traîtresses pour les minces coques de bois de ces petits navires de cabotage et de traverse. Entre autres répits saisonniers, ces jours de grâce avaient décidé le nouveau docteur de l'île de monter lui-même à Québec en automobile, à la hâte, avec l'accord du capitaine Harvey et ses prévisions du temps. Il pourrait négocier et compléter sur place en personne ses achats d'équipement et des six mois de fournitures médicales, le tout essentiel pour vivre sans crainte de lente agonie le prochain hiver d'isolement sur cette terre bientôt coupée du reste du monde, laissée à elle-même, englacée au Saint-Laurent comme Bernier au pôle Nord.

Demain, la goélette-traversier serait montée sur la grève, à l'abri des courants, figée dans la banquise ; demain, les canotiers d'hiver reprendraient leurs traversées à demande entre l'île et le

Nord ; demain, l'hiver pourrait commencer sur le fleuve et ailleurs.

Et toujours pas de docteur, pas de voiture, pas d'équipement ni de médicaments.

— Grand-Noël ! Peau d'chien !

— Rien, capitaine... Ce n'est pas de ma faute.

— Babordais !

— Oui, capitaine ?

— Ah ! Rien ! Ça va pas faire... Et demie, verrat ! Et la porte claqua encore en rentrant.

Il la rouvrit brusquement pour crier depuis le seuil à Noël dehors et moi dedans :

— À deux heures, on part. Soyez fin prêts, les petits gars, on ne peut pas manquer cette marée-là. Et encore claqua la porte. Peau d'chien !

Il le savait bien pourtant, ce bon capitaine : nous étions tous deux déjà prêts, comme toujours à bord d'un bateau ; parés comme depuis la première traversée le premier d'avril il y a huit mois, comme depuis qu'il y a des habitants sur l'île, fin prêts depuis 1720... au moins ! Puis, toujours à l'autre bout de la saison depuis 1720 au moins, la glace chasserait les navires et rappellerait les canots d'hiver et leurs traverseux.



Le nouveau docteur et sa grosse voiture n'y pouvaient rien. Arrivé en retard aujourd'hui, il ne pourrait pas embarquer demain sa machine dans ces canots à glace : elle resterait sur le continent, à Saint-Joseph-de-la-Rive. Oui, ce brave saint a pris

la place des Éboulements-en-Bas sur les cartes il y a quatre ans. Mais saints ou non aux commandes sur le continent, les chemins ne sont de toute manière toujours pas déneigés et ouverts durant l'hiver à l'île. Là, un bon cheval avec sa carriole ou sa traine à bâtons valent cent fois mieux que tous les Chevrolets du pays ensemble, à cent fois moins cher. En canot à glace, le docteur, ses potions et ses pilules traverseraient bien dès demain en cas de retard aujourd'hui ; c'est l'équipement nouveau du dispensaire qui nous manquerait le plus cruellement cet hiver. Ces mystérieux appareils annoncés donnaient déjà l'envie d'un malaise de saison froide dans les paroisses, pour écornifler et tester, tâter de la modernité. Alors qu'on les attendait depuis deux siècles, on les saurait là, entreposés inutilisables à trois milles de chez nous, de quoi nous rendre malades.

À défaut de docteur, il y avait quelques passagers déjà embarqués, des curieux et des affairés rassemblés pour justifier et payer la traversée. On comptait les éternels retardataires de cette île aux Coudres, ceux qui oublient encore l'adage à la fois sage et idiot : « Pluie en novembre, hiver en décembre ». Le docteur en retard était d'avance pardonné, c'est son premier hiver à bord. « Ragout » – Adélar à Gaudiose Leclerc des Fonds – aussi était excusé de son voyage tardif, ce n'est pas de sa faute. Pas assez fou pour mettre le feu mais pas assez fin pour l'éteindre, c'est Mailloux le charpentier de bateaux qui l'avait commissionné à la dernière minute à rapporter du Nord une charretée de bois courbes pour son chantier de cet hiver.

Mais Rosaire, le « général du magasin » avec ses poches de cassonade, et Josette la femme-qui-buche avec son bois de poêle, comme s'il n'y en avait pas sur l'île, sont les impardonnables lambins. À bord aussi, au plaisir de tous, il y avait « Bôzâr », Georges à Joseph à Dieudonné Tremblay de

l'Anse et ses caisses de cochonneries : bouts de fer rouillés, branches tordues, fonds de pots de peinture, lames de scies cassées. Georges préparait certainement quelque projet de mobile moulin-à-vent-coloré-à-la-voilure-cousue-au-clou-forgé-vert-jaune-bleu-de-bonhomme-sept-heures, une autre merveille à poser sur sa galerie l'été prochain pour amuser les enfants et ébaudir les touristes. Mais le calendrier et l'horaire des traverses n'existent pas pour Bôzâr... et c'est très bien ainsi. Encore heureux qu'il y fût aujourd'hui, et à l'heure.

Il y avait à bord aussi le vieux capitaine Horace Desgagnés, toujours plus vieux, tellement vieux, tellement maigre. Alors que depuis près d'un quart de siècle, on le pensait trépassé encore du printemps, le « bonhomme » faisait son quatorzième dernier voyage, juste pour se bercer une fois de plus de ce fleuve qu'il a chéri toute sa vie de marin. Monsieur Horace est silencieux, il sourit doucement. À peine vouté par le poids des ans, il portait toujours la main gauche dans la poche de son beau capot de laine bleu à boutons de laiton, et la droite sur la lisse de pavois, comme autrefois à la poignée de la roue. Il s'était installé encore cette dernière traversée-ci du bord sous le vent, juste au pied de l'emménagement, tout seul, capitaine jusqu'au bout, jusqu'à la fin des voyages. Les sens en éveil malgré l'âge, il dominait la navigation, mais toujours sous l'emprise du fleuve. Il avait les yeux qui pleurent : c'est à cause du vent froid de noroit.

Il y avait le petit curé Cimon, de Saint-Bernard, qui avait tenu à effectuer cet aller-retour de la dernière traversée, afin de boucler son cycle de la bénédiction du printemps sous grand pavois coloré. Ornée du bonnet carré, on ne voyait que sa grosse bouille rouge de courtaud qui dépassait à la fenêtre tribord de la timonerie, lui qui s'appropriait encore d'office les droits de

monter à la passerelle sans demander la permission au capitaine et de profiter de la chaleur de l'abri.

Alexis Desbiens était là aussi, avec son cousin Léopold. À la proue, afin d'être les premiers arrivés à l'île, ils étaient les derniers rentrés de leur saison de débardage terminée au port de Montréal, arrivés par le train de midi aux Éboulements-Station. Deux hommes encore à revenir dans l'île, avec les neuf autres, Josette-qui-Buche comprise, prêts à s'encabaner pour l'hiver auprès de qui sa Marie promise, qui sa jeune mariée esseulée, qui sa vieille mère, qui sa Muse, qui sa vierge Marie, qui son mollasson de mari, leurs enfants, leurs anciens, leurs défunts.

Les charretiers ont abrité leur bête, en attente immobile depuis quelques heures, chacun d'une méchante couverture. Elles reçoivent placidement les caresses et le picotin et offrent en retour leurs fragrantées pommes de route qui tombent sourdement sur le pont. En attendant le docteur. Peau d'chien, Noël...



Isle aux Coudres est un joli bateau, parmi les plus beaux du fleuve malgré sa modeste condition. C'est Desgagnés qui l'a bâti en 1929, le bon Étienne jeune frère d'Horace, qui sait mieux que personne épurer, tracer puis construire les fines étraves et les culs carrés, avec juste ce qu'il faut de tonture et d'élancement entre les deux.

À soixante-douze pieds de longueur sur vingt-quatre de largeur, la goélette possède la coque longue et basse de franc-bord, et la tonture délicate de ses ancêtres à voiles, avec tout de même la panse ronde des caboteurs à moteur de son temps,

construits pour la charge. Un moteur diésel a remplacé la voilure sur ces caboteurs depuis une bonne vingtaine d'années, et celui-ci a été le premier conçu et prévu pour recevoir une machine. Mais même si *Isle aux Coudres* n'a jamais porté de voiles, le charpentier y a bien fait poser à l'avant un mât et tout son gréement, avec une longue bôme pour charger à l'aide d'un petit treuil à moteur boulonné sur le tillac. Sur le pont, derrière, le château abrite la cuisine et deux cabines, espace dit la « chambre » ; la timonerie dessus construite avec la cajute du capitaine en arrière, et la chaloupe de sauvetage. Pour accommoder le service de traverse, sur le pont son propriétaire a fait combler les écoutilles et enlever les hiloires habituelles d'un cargo. *Isle aux Coudres* a désormais son tillac uni pour les voitures et des coupées dans le pavois sur les deux bords, fermées par de gros cordages. À l'arrière dessous, la machine dans son coqueron.

Joseph Harvey entretenait sa goélette, toute peinte en blanc et bien grée et réparée et balayée, aussi propre que sa Catherine tient maison ! Bien soignée, elle durera.



— Là ! là ! Il descend ! cria Noël en gesticulant, les yeux aux jumelles.

— Où ? se rua le capitaine.

— Là, derrière les arbres, vis-à-vis le Centre !

— Grand-Noël ! Peau d'chien ! Comment veux-tu... ?

Le docteur arrivait enfin de Québec dans sa voiture en forme de petit point foncé lointain, suivi d'une haute traînée de

poussière, telle une comète. Parti très tôt ce matin de la ville, certain, il avait attaqué à Saint-Joachim l'effroyable route des Caps et depuis Baie-Saint-Paul, péniblement enfilé en louvoyant les côtes ahurissantes de Saint-Antoine, du cap aux Corbeaux, des Quarante-Arpents, à Mimi et de Saint-Joseph, périlleux monte-descend qui donne le tournis. On voyait du quai ce point poussiéreux tant attendu tricoter enfin, à la bonne heure dite et en zigzagant ses lacets, la dernière de ces descentes, la folle côte des Éboulements qui relie le village d'en-Haut à celui d'en-Bas en passant par le hameau du plateau, du-Centre comme de raison. Encore quatre milles entre l'objet et son impatience, le docteur serait sur le quai dans quinze minutes.

Nous aurions voulu nous activer frénétiquement à bord, pour marquer le coup, mais tout était déjà en place, et le diésel ronronnait au ralenti et bien chaud, depuis notre accostage à neuf heures ce matin. Les amarres avaient été tenues raides, constamment ajustées aux marées baissante puis montante. Tous les passagers aiguisaient leur patience, et leur admiration du docteur, mêlée d'agacement, en jouant paisiblement aux cartes ou aux dames dans la chambre ou sur le pont, ou en fumant distraitement la pipe. Et, tout à sa rêverie, le capitaine Horace contemplait le fleuve, les yeux mouillés.

Pétant blanc l'huile brûlée et puant fort les freins chauffés dans la descente, la voiture apparut au coin de l'hôtel de la Plage, au bout de la route de gravier, à l'entrée de l'embarcadère. Elle compréssa bruyamment dans les claquements de métal et s'engagea sur la jetée de madriers craquants. À peine ralentissant pour fendre la foule de curieux, elle monta doucement sur la rampe mobile entre le quai et le bateau, embarqua puis stoppa juste bien sur le pont, centrée comme il faut, comme pour préserver le petit navire d'une gite

disgracieuse à ce dernier voyage. Le frein à bras cliqueta, le moteur s'éteignit en rotant et la portière s'ouvrit lentement.

Sous son plus beau melon, enveloppé d'un chaud capot du meilleur chat beige, le bon docteur Matte déplia sa minuscule taille. Héros dodu tant espéré ces décennies durant, de toute une pauvre population, soigneur, accoucheur, donneur de pilules, dentiste, confident, savant, laïc, universitaire et organisateur politique conservateur convaincu, le docteur résident de l'île était depuis peu propriétaire de cette rutilante Chevrolet Master Sedan 1933, bleue pour montrer avec ostentation son opposition au libéral Taschereau !

Mais hélas non pour lui, personne n'applaudit à son arrivée : le capitaine avait communiqué à tous sa mauvaise humeur – « la marée n'attend même pas les rois, elle, docteur... » – et dans la plus grande agitation, en quelques secondes, la rampe du quai était relevée pour dégager le traversier, les roues de la voiture solidement calées, les amarres amenées.

À grands coups de gueule et d'ordres du capitaine Harvey à on ne sait qui, depuis la fenêtre babord ouverte de la timonerie, *Isle aux Coudres* fut envoyée dans le courant montant, vers le sud-ouest, en direction du quai de l'île à la pointe de Roche. Le bonhomme était à la roue pour se déhaler, Noël à la machine, moi matelot à veiller au reste sur le pont et Jambe-de-chien à roupiller quelque part dans la chambre, sans intérêt et autres inquiétudes que son souper du soir prochain. Une très longue plainte de la sirène du traversier salua les curieux massés sur le quai, habitants de Saint-Joseph-de-la-Rive, et symboliquement dire adieu aussi à tous ceux de la grand'terre du Nord, pour une dernière fois en 1935. L'hiver pourrait commencer : *Isle aux Coudres* rentrait fièrement à son rivage, à la maison sous le soleil pâle de décembre avec son docteur, sa cassonade, son

LA DERNIÈRE TRAVERSÉE

artiste, ses pommes de route, son gros curé, du bois pour le poêle, six nœuds sur le fond, cap au 210 par vent faible du sud-ouest et marée montante. Quel improbable armement !



II – Parages de l'île aux Coudres et pointe de Roche

La traversée devait durer une portion de toute petite heure, navigation sans aucune surprise ni travail. J'utilisai ce moment de lenteur inactive pour tenter encore une dernière fois cette année d'instruire d'un peu de savoir marin le cultivateur-mécanicien-matelot Noël Harvey, sorti de sa cale. Pauvre jeunesse, cher tribordais...

— Envoie ! l'invitai-je.

— En dessous, en dessous, en dessous, dans le trou ! annonça Noël, tout fier d'avoir pensé retenir la leçon précédente.

— Non, ça c'est le cul-de-porc. Nous on veut la tête-de-more. Par-dessus, puis par-dessus, et par-dessus, dans l'anse. C'est pourtant simple, non ? Par-dessus au lieu de par-dessous.

— Moi je préfère par en dessous et dans le trou ! murmura Noël, égrillard.

— Jeune innocent ! Si on t'entend fanfaronner comme ça, tu vas passer une mauvaise saison de taquinage, toi le célibataire indécorable ! Bon, Noël, sout' à poud', il faut bien que tu apprennes enfin cette épissure avant l'hiver ; il te reste deux semaines, c'est l'enfance de l'art, « peau d'chien, Noël » !

Son cordage tout mélangé et défait, le jeune homme rit de cette imitation du capitaine, en brandissant son doigt accusateur vers la timonerie où Harvey papotait avec le curé et le docteur monté les rejoindre.

L'épissure de bout d'une aussière est nécessaire pour terminer un cordage toronné, afin de l'empêcher de se décommettre. Elle commence ainsi, peu importe son nombre de brins : tous les torons étalés en étoile, en nouant dans le sens antihoraire, le premier toron par-dessus le suivant à gauche, en formant une anse, ce suivant par-dessus son voisin, puis encore et ainsi de suite en tournant jusqu'au dernier, qui va par-dessus le premier, à entrer dans l'anse formée au début du tour. Régulièrement souqué et joliment formé, les brins de ce début de nœud pendent le long du cordage. À l'aide de l'épissoir, le matelot les insère alors un à un à la suite dans ce cordage : le premier sous le toron proche, le deuxième sous le toron voisin puis le troisième, jusqu'à revenir au premier, et ainsi pour au moins trois passes. Proprement arasée des bouts de torons qui restent et dépassent, l'épissure sera roulée sous le pied sur le pont pour la former et l'égaliser.

Le tour est joué.

Le résultat est beau et solide.

Noël n'a pas encore compris.

On accoste à l'île dans la minute.

Je lui ferai un dessin.



Au quai de Saint-Bernard, à la faveur de ces très grandes marées de saison, il y avait belle hauteur d'eau pour que le docteur utilise la rampe à débarquer sa voiture et son barda. Les charretiers aussi utilisèrent avec plaisir la coupée et le « grément du docteur » pour quitter le navire, nous laissant

leurs merdes refroidies sur le pont. Le cortège de Chevrolet, de carriole de curé, de charretées de cochonneries de Bôzâr, de bois de poêle de la femme-qui-buche et des tombereaux de curieux emprunta avec peine et lenteur la raide côte du Quai, à grands cris aux chevaux et force joies et rires du retour à la maison. L'hiver pouvait enfin commencer pour eux, les folles gelées figer leur temps et les bordées de neige ensevelir bientôt leur ile aux Coudres, grand radeau blanc échoué sous le nordet. Les poêles et les femmes ronronnaient.

— Pas un merci, rien. Personne.

Tout ce beau monde enfin débarqué et disparu au chaud, nous étions le capitaine et moi accoudés au bastingage de la passerelle, seuls, silencieux, pensifs. J'étais déçu de l'impolitesse.

— T'as bien vu comme moi Babordais, le quai était rempli de femmes qui attendaient leur homme, de filles qui espéraient leur gars. Pour arriver plus vite, Léopold et Alexis auraient sauté à l'eau s'ils avaient su nager. Personne n'a l'esprit aux mercis à ce temps-ci de l'année ; juste « envoye à la maison ». T'en fais pas, matelot, viens boire un coup ! Je vous traite, en attendant notre point de marée.

— Ah ! Merci, capitaine. Ho ! Noël, lâche ton cul-de-porc, viens boire ton thé : c'est le capitaine qui offre !

Noël enfourna une buche dans la cuisinière pour réchauffer la chambre et la bouilloire. La table se garnit de gobelets en verre égratignés, d'une tasse émaillée blanche jaunie, toute cabossée, écaillée et d'une boîte en tôle de biscuits secs. Apparurent enfin également une formidable théière parfumante et un gros cruchon de verre brun à anse, sans étiquette, rempli au quart. Inutile d'écrire dessus la cruche, il n'y avait qu'à déboucher pour sentir et reconnaître le saint-pierre.

— Vous avez de ça vous, capitaine ? fis-je remarquer, le sourire en air d'innocent.

— C'est pas des questions à poser ça, Babordais, quand on est bien élevé, me répondit-il, espiègle. Il y a souvent des épaves flottantes en forme de barils de métal dans le bas du golfe, au large des îles de Miquelon. Tout le monde sait qu'une épave et son contenu appartiennent à celui qui les rescapse... Bois pas trop de cette guildive-là, p'tit gars. On repart cette nuit.

On trinqua, Noël la bouche pleine de biscuits, et le saint-pierre nettoya les dalots. Puis, sans donner davantage de détails de provenances ou de millésimes, le capitaine eut la bonté et la sagesse de remonter sa cruche de tue-diable à sa cachette, en allant faire vite le petit somme du marin, de celui qui appareille aussitôt accosté.

Le reste de l'après-midi se passa presque dans l'inaction, à chauffer le poêle, ranger la chambre et taponner quelque nouage utile en attendant le souper. La marée avait atteint son point le plus haut une heure après l'obscurité, juste avant le lever de la vieille lune, puis le courant avait renversé vers le bas de l'île et du fleuve. Il devait être aux alentours de cinq ou six heures du soir environ. Notre point de marée à nous était à peine avant l'étale de mer basse, dans un peu moins de six heures. Ça nous laissait, entre autres occupations, amplement le temps de casser la croute, au vrai sens des mots hélas, mais quelques minutes suffiraient, en cette fin de saison et de garde-manger.

Roupillant profondément en son sac dans la cuisine en ronflant comme un diésel, Jambé-de-chien reconnut pourtant le léger grincement du loquet de la cambuse et s'éveilla en sursaut. Comme un guignol explose d'une boîte à musique, il sortit la tête du sac à bouts posé sur le banc, bailla de tous ses crocs et miaula comme un écorché vif, les yeux vitreux.

Jambe-de-chien le chat partage généreusement avec ses congénères un air bête d'indépendant et le sommeil perpétuel et lorsque réveillé, avec moi l'humain les plaisirs de l'aimable nourriture bien apprêtée, odorante, goutue.

— Bien quoi, alors, chat ? Coup de chien ? Tempête à l'horizon ? Tremblement de terre ? Raz-de-marée ? Autre catastrophe annoncée ?

Malgré sa face en derrière d'âne parfois, Jambe-de-chien est un petit animal de fort bonne compagnie et de belle humeur générale, qui réagit depuis toujours avec joie et affection au son de ma voix.

— Prwâ ! Oui, la catastrophe est dans mon écuelle. Tu n'as aucune chance de survie à long terme, Babordais, tête de pet de nonne ; et si tu ne m'avais pas pour trouver à fricoter, à défaut de vieillesse c'est de faim que tu crèverais la gueule ouverte. Tu vas manger ces croutes-là pour vrai, Croquemitaine ?

— Dehors, chat. C'est l'heure du pipi.

— Prwâ... Cause toujours, vinguieu. Pipi toi-même.

Jambe-de-chien sauta de son sac sur le pont de la chambre et s'étira voluptueusement, le derrière en l'air et la queue frémissante, avant d'aller gratter la porte.

— Brave bête ! Mais tu comprends vraiment tout !

— Prwâ ? Bête toi-même...

J'ouvris la porte mais Jambe-de-chien ne sortit point. Figé là, il se mit plutôt à miauler si fort, non plus comme un écorché, mais comme un mort de faim, à l'affut. Danger ? Non pas.

À la manière d'une chaloupe à tapecul poussée par une suave brise odoriférante, mémère Harvey, la mère du capitaine, entra dans le poste en enjambant adroitement le haut seuil et pilant presque sur le chat. Elle portait par leur anse, à babord une marmite hollandaise et à tribord un lourd panier de branches

d'aulnes, couvert d'une serviette de lin beige rayée. Jambe-de-chien prit immédiatement possession de l'aïeule, désormais son amie préférée, en se frottant museau et gros dos sur ses bottes sauvages. Il y a quelques instants, probablement en rêve, ce diable de chat avait senti le chaudron dès son arrivée sur le quai. Ma croute sèche le désolait certainement, connaissant l'avenir immédiat.

Faisant comme chez elle, ne portant attention à rien ni bête ni personne, mémère Harvey posa son panier sur la table et ouvrit le four de la cuisinière pour y loger sa marmite, à grands bing-bangs de fontes entrechoquées.

— Mon gars, lui ?

Ce n'était décidément pas la saison des politesses. Je répondis lentement, en insistant d'un ton chantant :

— Bonsoir madame Harvey. Je suis content de vous voir. Comment allez-vous ? Vous avez là un très beau manteau, et votre marmite sent fort bon. Le capitaine prend de l'avance sur son sommeil.

— Va le chercher. Faut pas que ça traîne. Pogne aussi le fanfaron par le chignon du cou.

Oui. Dans une ile de marins toujours absents, les femmes restées à terre apprennent très jeunes à tenir la barre à leur manière, y compris à décider de ce qu'on mange, où, comment et à quelle heure, et à manœuvrer pour toucher terre comme prévu, comme elles le veulent, par tous les temps. Vieillissantes, elles empirent et pire encore, elles deviennent parfois propriétaires des bateaux, en entier ou d'une portion des soixante-quatre parts.

En même temps – fort court – que « ses » hommes se rassemblent, se débarbouillent, prennent place et que les croyants se signent en silence, la commodore Harvey avait

prestement tout gréé : fait de la lumière, bourré le poêle, garni et enfourné tôles et marmites, rincé ses mains, sorti un bol pour le chat, inventorié assiettes, verres et couverts, dressé la table, vidé son panier, posé la jarre chaude de patates au lard, le pain frais, la bouteille d'eau et la marmite de fonte sur la nappe à grandes fleurs. Une tempête. Non, un grain blanc, toujours soudain. Puis, après une pause presque imperceptible de cet intense remue-ménage et ayant défourné :

— Mon petit gars est revenu ! s'exclama-t-elle enfin en levant majestueusement le couvercle de sa marmite, un immense sourire édenté éclairant son visage rond, les yeux pincés.

— Peau d'chien, maman, je reviens tous les soirs que le bon Dieu amène : je navigue entre l'île et le Nord... objecta mollement le capitaine, envahi par plus fort que lui, sans défense et sans moyens sur son territoire.

Noël, le nez dans son assiette encore vide, se garda bien de commenter. Il connaissait trop mémère Harvey : rien à redire, c'est elle qui a raison.

— Jure pas. Ce soir, c'est pas pareil ! L'hiver peut commencer ! Bois de l'eau, tu pues le rhum.

Après l'avoir marqué du geste antique d'une croix à la pointe du couteau, le capitaine, penaud, tranchait le gros pain craquant, la miche sur sa poitrine, l'ustensile tiré vers lui et le gilet inondé de miettes beiges de croute. Cependant, sa mère remplissait les assiettes de patates au lard, à grandes pelletées de cuiller à pot. Puis elle posait dessus, joliment dos à dos, deux pâtés croches bien fermes, délicieusement fumants et dorés, aux entailles en forme de sloup auriqye stylisé.

Gastronome et artiste mémère Harvey ! Illustre pâté croche de l'île aux Coudres !

À la mode de l'île, en toutes simplicité et authenticité identitaire, le pâté croche est un chausson à la viande hachée en forme de demi-lune, à mi-chemin entre la tourtière et le pâté à la viande. L'origine de son nom est incertaine, soumise aux spéculations. Si la méthode et la tournure varient peu d'une famille à l'autre, la recette elle, est secrète et diffère assurément selon qu'on soit mémère Harvey, mémère Pedneault, mémère Desgagnés ou mémère Boudreault.

J'insistais poliment depuis le début de la saison.

— Je ne peux pas te la donner, Babordais, tu n'es pas un Harvey, protestait l'aïeule. J'en dirai pas plus.

— Non seulement, chère : il n'est même pas d'icitte à l'île ! renchérit Noël bêtement, comme si les cousins Harvey et autres Charlevoisiens des terres du Nord étaient des Infidèles mécréants.

— Juste la manière alors ? insistai-je de nouveau.

À son ton, je la sentais faiblir, peut-être attendrie par le retour de son fils ou la fin de saison de navigation ou l'arrivée de l'hiver...

— Ah, ça... Sur une abaisse de pâte à tarte, un rond de la longueur de ta main, tu mets une louchée de ta préparation de viande...

— ... dans laquelle il y a... essayai-je davantage.

— Je ne te dirai pas, finasseur. Ta viande que tu mets juste à côté du milieu. Tu replies ta pâte que tu colles avec de l'eau, pas trop ; ton joint que tu fronces avec tes doigts pour faire beau. Tu entailles dessus les pâtés pour laisser sortir la vapeur, le dessin que tu veux. Tu les cordes sur une tôle à galettes, à cuire chaud jusqu'à doré. J'en dirai pas plus. Sais-tu faire ta pâte, au moins ?

— Bien sûr que oui, madame Harvey, mais je n'ai pas appris ici à l'île. C'est mémère Labrecque de Dorchester *qui m'a donné sa recette, elle...* précisai-je en appuyant.

Futée, mémère Harvey ne releva pas. Elle n'était pas attendrie à point.

— Mais ta pâte, on sait bien, c'est pas la recette de l'île. T'as beau en faire comme t'en veux, cher, ton pâté croche ne sera pas bon. Il faut mettre le sel et du soda dans ta farine, avant de délayer avec du lait et de la graisse chaude. J'en dirai pas plus.

Mémère Harvey protégeait sa recette de pâté comme une prêtresse du temple les secrets de la déesse. Elle savait bien pourtant qu'il n'y avait qu'à lire sa garniture dans l'assiette, tel un oracle les entrailles du sacrifié, pour y voir la viande hachée, du porc assurément, gras c'est meilleur, les oignons émincés fin et les patates en petits cubes. Il n'y avait qu'à goûter le sel et le poivre, sans autres épices ou aromates. Pas trop de jus, pour ne pas détremper la pâte. De toute manière, c'était peine perdue : je n'arriverais jamais à faire aussi bons pâtés croches, de centenaire mémoire, que ceux de mémère Harvey, elle qui est une Tremblay de naissance mariée Harvey ; sa belle-mère qui lui a donné la recette étant née Perron d'une bisaïeule mariée Mailloux mais fille Pedneault... De là à dire qu'on pourrait se rappeler que tous les pâtés croches d'un bout à l'autre de l'île aux Coudres goûtent la même chose depuis six générations, personne n'oserait jamais ! Jamais !

Très satisfaite du succès de son repas-surprise de fête, qui dura bien une bonne demi-heure tout compté, mémère Harvey rangea la cuisine et lava la vaisselle en chantant à part elle un Noël à répétition, dans un savant latin. Elle était déjà en plein cœur de l'avent. À quelques minutes de huit heures, comme elle

quittait le bord marmite et panier vides aux bras, le capitaine la retint à l'entrée de la cuisine :

— Il est toujours bon votre pâté croche, maman. C'est le meilleur. Oubliez pas les feux, lui rappela-t-il.

— Mais non, petit Joseph. J'y vais maintenant. Au même endroit ?

— Au même endroit. Je vous donnerai de la corne quand ce sera l'heure d'allumer. Bonne nuit, maman.

Elle avait gardé un dernier morceau de pâté pour Jambe-de-chien, qui bâfrait à son tour au chaud sous la cuisinière, en ronronnant et sapant avec bien grand bruit pour un si petit être.



III – Pointe du Bout-d'en-Bas et le cap aux Pierres

La soirée s'écoula doucement à la chaleur du poêle, à somnoler pour digérer, puis rassembler les hardes de fin de saison ; roupiller encore dans la berçante du capitaine avec le chat en lui grattant le cou, puis rapailler lentement bouts et outils et tout ce qui traîne, fermer cette année de navigation.

Un peu avant minuit, la mer avait atteint son plus bas. Dans le dernier courant descendant et la plus grande obscurité, *Isle aux Coudres* appareilla discrètement vers la pointe du Bout-d'en-Bas...

— Où ça ? Voyons donc, c'est la pointe Baleine ! avais-je contrarié le capitaine.

— Toi, tu as lu ça dans tes livres de pilotes et de marins de bureau du gouvernement. Ici, ça s'appelle la pointe du Bout-d'en-Bas. Point.

... à doubler très au large en travers du cap Martin au nord, en raison de la vaste batture découverte de l'île. La goélette-traversier remonta avec la renverse du courant et sous la lune apparue, longeant de loin la rive de la Baleine jusqu'à l'aplomb du cap aux Pierres. Là, à une heure de la nuit, elle mouilla son ancre par une brasse et le courant la vira dessus pour mettre son étrave au flot, face au nord-est. Nous attendrions ici la très haute marée de ce début de décembre, celle de la nuit, qui vient lécher le chemin des Coudriers tout en haut de la plage. Elle nous permettrait d'échouer haut le navire dans la banquise à l'abri des

tempêtes de l'hiver. Il y serait facilement accessible par la route pour les radoubs du printemps, et prêt à redonner à la mer à la très haute marée d'avril, qui viendrait le reprendre là pour la saison de traverse de 1936.

La machine au ralenti, les feux d'ancrage allumés, le bateau sécurisé et le capitaine de quart à la passerelle, Grand-Noël et moi avons entrepris de ranger sommairement le fourbi de l'année. Les gros cordages utiles à l'amarrage d'hiver furent mis à poste à la proue, sur le pont. Puis, à la lueur jaune du fanal suspendu au maître-bau, tous les outils, coffres, fournitures, gréments, accastillage de rechange, cordages empilés pêle-mêle ou proprement bobinés, bouts de planches, cossins et autres cochonneries abandonnées depuis avril, tout fut transporté, classé et rangé à l'arrière de la cale de la goélette, à l'ordre tout contre la cloison de la machine. Une partie serait débarquée bientôt, le reste serait utile l'année prochaine. Pour l'heure, la somme servirait à lester la poupe et alléger la proue du bateau, afin d'élever l'étrave et faciliter l'échouage à faible d'eau.

En travaillant, Noël chantonnait. Pendant qu'il marmonnait l'air en lovant les cordages, les paroles de sa chanson me revenaient en mémoire. L'histoire me rappelait bizarrement la situation de notre journée, des hommes partis du pays depuis sept années dans l'attente d'un retour, la cambuse vide, les filles sur le quai, Jambe-de-chien...

Ce sont les enfants de Marseille
 Sur les eaux s'en vont naviguer
 Sont bien restés sept ans sur mer
 De terre sans pouvoir approcher

*Vivrons-nous toujours en tristesse
 Aurons-nous jamais la liberté ?*

Au bout de la septième année
Les provisions vinrent à manquer
Les chiens les chats il faut qu'ils mangent
Jusqu'aux courroies de leurs souliers

On tira z'à la courte paille
Savoir lequel serait mangé
Le capitaine a fait les pailles
La plus courte lui est restée

Il appela Ti-Jean son page
Ti-Jean veux-tu mourir pour moi ?
Auparavant mais que je meure
Dedans les hunes je veux monter

Il n'était pas à demi hune
Se mit à rire et à chanter
Mais qu'as-tu donc Ti-Jean mon page
Qu'as-tu à rire et à chanter ?

Courage courage mon capitaine
Je vois la terre de tous côtés
Je vois les moutons dans la plaine
Et les bergères à les garder

Si jamais je descends sur terre
La plus belle je l'épouserai
Dedans la chambre au capitaine
Près de moi je la coucherai

Notre chantier terminé en fin de nuit, on se retrouva tous les trois dans l'obscurité de la timonerie.

— À quelle heure on rentre, capitaine ? demanda Grand-Noël comme pour habiter le silence.

— Tout à l'heure.

— Au cap aux Pierres ?

— Comme à toutes les années que tu as vu *Isle aux Coudres* échouée là au pied du cap tout l'hiver, depuis ses premiers jours en 1929. T'étais né en 29, Grand-Noël ?

— Euh... oui. Et comment allez-vous savoir où aller ? On voit pas clair à cette heure-là...

— Bien, on n'a qu'à regarder devant où on va. La lune va nous guider.

— Mais capitaine, la lune est derrière nous...

— Peau d'chien, Grand-Noël, la lune éclaire tout le tour ! Pour toutes les fois qu'on est venus ici, pas besoin de voir pour savoir. Es-tu grandi à l'île, toi ?

— Bien oui, capitaine ! Vous ne saviez pas ?

— Concombre... ! Derrière nous, c'est le Petit Pilier, qui écume à fleur d'eau. Le cap est par notre travers, là sur babord ; à droite du cap, c'est l'anse des Grandes-Marées, à gauche il y a la maison chez Perron. Tu vois ça ? Chez Jean-Paul est en haut du cap, le hangar des Perron est en bas. À l'heure où les deux étoiles de la charrette, là dans le ciel au nord, seront alignées droit avec l'entre-deux de chez Jean-Paul et la porte de gauche du hangar à canot, on fonce droit devant ! J'ai tout dit ça les yeux fermés.

— Vers où... ? Toujours bien pas vers la terre ?

Grand-Noël n'avait pas vraiment suivi ni la route ni la manœuvre.

— Peau d'chien, Grand-Noël, maudit concombre ! Regarde bien aller les grands.



Joseph Harvey consulta l'horloge sur le mur de la timonerie : bientôt six heures. Quelques minutes silencieuses tombèrent encore du cadran sur le plancher, et à l'heure entendue pour mémère Harvey, le capitaine donna de la sirène, deux très longs coups. Par écho, le cran nu du cap aux Pierres en retourna un. Les goélands, canards et cormorans assoupis alentour s'égaillèrent en fracas d'eau et grands cris. Puis le silence retomba et la nuit marine dérangée reprit son cours, lourde, blafarde sous sa lune vieille de tard à l'automne.

— Grand-Noël ! Regarde... En lui jouant des coudes dans les côtes, le capitaine chuchotait, comme pour ne pas effrayer les esprits. Sur la plage, un feu-follet ! Ah ! batèche de diable, mon p'tit bonhomme...

— Ho ! Oh ! Ooooooooooh... ! Capitaine, un autre, sur le cap... capitaine...

— Grand-Noël, peau d'chien ! C'est notre alignement pour entrer. Jean-Paul en haut et Léo en bas nous ont allumé chacun un feu sur notre ligne. Envoie à ta machine, cher, et fait ce qu'on te dira de faire. Maudit concombre !

Grand-Noël, embarrassé, fila soigner le diésel : ça, il connaissait bien. Le capitaine donna encore de la sirène pour confirmer la justesse de l'alignement et annoncer son arrivée.

— Babordais à l'ancre, ordonna Joseph Harvey. Mets-nous à pic, prêt à clarier, je te cornerai quand ce sera le temps. On a dix minutes.

Les feux d'alignement brulaient bien visibles à deux milles de nous, sur babord. À ma commande délicate, le treuil du tillac hala délicatement les maillons, faisant remonter la goélette sur l'étable de la mer au plus haut. Le capitaine surveillait par le carreau ouvert de la timonerie. Doucement, jusqu'...

— À pic, capitaine ! lui criai-je.

Puis trois ou quatre minutes...

— Claire ! me répondit-il enfin.

Et le treuil arracha du fond la petite ancre, alors que la machine grondait sourdement dans la cale en pétant noir. *Isle aux Coudres* prit de l'erre cap au nord-est puis vira joliment sur tribord, à lège, rapide, gîtée, presque un tour complet de rose des vents, pour se mettre par le travers de la rive sur la ligne exacte des deux feux, cap nord-ouest.

— Babordais, en arrière ! cria-t-il encore par le carreau.

Le capitaine voulait sa proue bien relevée, pour glisser sur le sable au plus haut possible.

J'entendis la clochette du transmetteur d'ordres, *Full ahead*. Le diésel rugit par la cheminée, crachant haut sa fumée au ciel, presque solide ; le bateau vibra, trépida, lancé à pleine machine vers la côte. Tous les marins du monde passent leur vie à s'éloigner des rivages : la situation était folle ! Cinq nœuds, six, neuf... Au meilleur moment de la course, que seul connaît le capitaine frémissant à sa compagne marine, la machine reçut l'ordre de débrayer, hélice libre, à filer sur son erre. Sout' à poudre ! Trop vite. Trop proche ! plus d'eau ! la route, le feu ! Capitaine ! Joseph Harvey n'écoutait rien, il n'entendait plus que le fleuve et le pouls de son navire.

Dans un long, très long chuintement, de plus en plus prononcé mais doux comme la caresse de la main du charpentier sur un madrier, le fond plat de la coque du traversier toucha le sable lisse sous à peine deux pieds d'eau. À l'angle exact de la pente de la plage, le bateau frotta, glissa, monta doucement, ralentit puis stoppa sans à-coup, silencieux sinon le ressac de sa vague sur le sable et la vibration sourde du diésel. Sans soubresaut, sans brusquerie aucune, comme dans un film au

ralenti. Son taille-mer à un pied du feu, à deux enjambées de la route.

Le silence de toute la nuit d'automne retomba, immobile, attentif à la suite. Affairé, le capitaine Harvey ne dit pas un mot, mais c'était écrit sur sa figure qu'il était fier comme un coq de sa manœuvre. Il savait aussi que sa mère, Léo et Jean-Paul, témoins de l'échouage depuis le bord de la route, raconteraient et le vanteraient à plein cet hiver aux villages de l'île ! De toute manière, il n'y avait qu'à aller voir au pied du cap aux Pierres la qualité de l'échouage d'*Isle aux Coudres*.

— Ça parle pas un mot... mais on voit bien... cher.

Ce tout petit matin du 7 décembre 1935, vers l'heure où se lève le soleil, le moteur de la goélette-traverse *Isle aux Coudres*, capitaine Joseph Harvey, fut arrêté ; ses feux éteints, sa timonerie fermée, vide, plus personne à la veille.

La goélette mourait un peu.

Tout à l'heure lundi, on l'ancrerait et l'amarrerait solidement à terre, à l'abri bien d'aplomb et au sec pour l'hiver ; les radoubs de calfatage seraient complétés bientôt, avant que la coque gèle à cœur. En quelques jours lents, le bâtiment serait paré à hiverner puis, derrière les lourdes portes à hublots de la cuisine, dans la chambre, on laisserait s'éteindre le poêle pour une dernière fois de l'année.

À ce moment seulement, la quatrième saison pourrait vraiment, mais vraiment commencer.



À SUIVRE

Québec, le 10 avril 2015

REMERCIEMENTS

À ma demande, quelques yeux curieux et avisés lisent par-dessus mon épaule lorsque j'écris.

Merci à Dominique LABRECQUE, Muriel DUCOURET et Maryse QUEFFÉLEC-LARPENT, amatrices de navigations et de belles histoires ; au capitaine Georges TOUSIGNANT, féru de Saint-Laurent historique et bien sûr d'exactitude maritime ; et pour les lumières colorées de son imagination, à Conrad PARADIS, qui en apprend souvent beaucoup avant tout le monde.

Salutations à Benoit LAVOIE, capitaine du Saint-Laurent, et merci d'avoir offert les circonstances de l'accident de *Baie St. Paul*, la goélette de son père Alfred.

Ces navigations seraient un coffret à trésors trop personnels, un hermétique grimoire à secrets, difficile d'accès général sans le complément du site *La goélette insolite du Babordais*, à l'adresse <http://babordais.ca/>. Je m'émerveille de son étonnante science de ces mystérieux octets et remercie Gabriel BOUCHER de sa plus que généreuse participation à cette savante construction.

Table des matières

Personnages et Notes	V
Prologue	1
Prologue véritable	6
Marée de juin	9

Première navigation

Le stupide naufrage de la flûte *Éléphant*

ou

Comment le nœud de chaise n'a pas aidé
le Babordais à se sortir au sec de l'aventure
par une si belle nuit de septembre 1729.

I –	De La Rochelle au pertuis Breton	16
II –	Du pertuis Breton aux bancs de Terre-Neuve	22
III –	Parages des Bancs	28
IV –	Du passage du Sud à la baie des Homards	42
V –	Du Caouy et la baie des Homards au sault au Mouton	46
VI –	Du sault au Mouton à Tadoussac	53
VII –	De l'anse du Moulin à Baude au gouffre de la baie Saint-Paul	64
VIII –	Du gouffre de la baie Saint-Paul aux bancs du cap Brulé	69

Marée de novembre 79

Deuxième navigation

La chaloupe à fumée

ou

Comment ensuite le Babordais fut shanghaïé
en 1809, sans un nœud dans son sac.

I –	De Montréal à Saint-Sulpice	85
II –	Mouillage de Saint-Sulpice	93
III –	De Saint-Sulpice au lac Saint-Pierre et les Trois-Rivières	96
IV –	Des Trois-Rivières à la pointe aux Trembles, incluant le mouillage de Batiscan	109
V –	Mouillage de Neuville	118
VI –	De Neuville à Québec	124

Marée de décembre 133

Troisième navigation

La course de Sorel

ou

Puis comment le Babordais ne put rien y faire,
tant fut grande la surprise.

I –	Parages mal cartographiés : on recommande la plus grande prudence.	139
-----	---	-----

Marée de juin	147
---------------	-----

Quatrième navigation

La vague d'étrave

ou

Et comment le Babordais fut presque
coupé en deux en juin 1927.

I –	De Quai-des-Éboulements à Petite Malbaie	156
II –	De Petite Malbaie à la pointe le Heu	166
III –	De la pointe le Heu à Saint-Siméon	174
IV –	De Saint-Siméon à l'île Rouge	189
V –	Havre et port de Québec	202
VI –	Parages de Percé	208

Marée de décembre	212
-------------------	-----

Cinquième navigation

La dernière traversée

ou

Comment enfin le Babordais échoua
volontairement en décembre 1935.

I –	Pointe Saint-Joseph	218
II –	Parages de l'île aux Coudres et pointe de Roche	227
III –	Pointe du Bout-d'en-Bas et le cap aux Pierres	237

Remerciements	245
---------------	-----

Suivez l'actualité de l'auteur sur
<http://alain.boucher.phare.uneq.qc.ca/>

Composé en Times New Roman
12 points sur 16,
mis en page et généré
à la timonerie du NVI *Septentrio*
en octobre 2016.

ISBN 978-2-9816551-0-3 (version PDF)
ISBN 978-2-9816551-1-0 (version ePub)

Le code à barres sur la couverture 4
est une gracieuseté de www.tec-it.com



J'ai trouvé le Babordais en 1541, alors que je traversais pour la première fois de ma jeune vie au Nouveau Monde avec ce Malouin venu tenter de construire un pays en Canada. Depuis notre première rencontre, Babordais et moi voguons presque exclusivement en compagnie du Saint-Laurent, fleuve sans début ni fin, plus vaste mer intérieure du monde connu. Depuis ce jour de saint Jean de l'an 1541. Et pour les siècles à venir.

Oui j'en conviens, cela parait étrange. C'est étrange, mais à la fois tellement simple. Ensemble dès la première année de notre vie commune, nous avons été tragiquement éprouvés par le sort au large de l'île au Basque, à maigre d'eau mais toujours assez pour... Un accident, tout bascule. Mais ensemble également, nous avons été généreusement dédommagés par la vie ; depuis toutes ces années maintenant, nous menons nos aventures en Laurentie, en toutes coques depuis notre barque noire de Charon jusqu'aux plus grands navires sur la voie bleue.

Cette suite à **La mer de Cocagne** (roman maritime, Hurtubise, 2014) remet en scène le matelot noueur premier brin **Babordais** et **Jambe-de-chien**, le chat rabelaisien, dans de nouveaux épisodes de la vie déchainée, houleuse, exotique, mystérieuse et parfumée du géant Saint-Laurent et sa Laurentie, de 1729 à 1935.

